

LIVRE SECOND DE HUON DE BORDEAUX:

Si bien seroit comme au d'ner, puis quand
 de nocer furent faits, Croissant & son
 Espos se firent mener coucher en une riche
 chambre, où eut ce couple accompli leur
 désir, quand la nuit fut passée, & que le
 jour fut venu l'Espos & l'Esposse se le-
 vèrent, si revinrent au Palais où la joie re-
 commença, laquelle dura 15 jours, puis
 après chacun se partit de la Cour, excepté
 ceux qui étoient de bonne vie, lesquels
 demeurèrent ensemble & étoient réjouis,
 ceux qui les aimoient: longtems furent
 ensemble, & tant que par veilles le Roi
 Guimart coucha au lit malade, dont il
 mourut quatre jours après, mourut grand
 deuil en demora Catherine la fille, & aussi
 Croissant qui mourut chèrement l'aimoient,
 le Corps fut porté à la grande Eglise de S.
 Pierre, où son service & ses obléques fu-
 rent faites, puis fut porté & mis en la sé-

palence es pleurs & en larmes, car en son
 temps avoit été très bon Prince & loyal
 Justicier, bien fut regretté es pauvres &
 pais après sa mort par le consentement des
 Barons Croissant fut couronné de la cou-
 ronne Impériale: aussi fut donc Catherine
 Imperatrice. A leur commandement fut fai-
 te une grande feste, & demorerent une
 bonne vie tant qu'ils vesquirent.

Croissant accient & amanda la Seigneu-
 rie de Romo & conquis plusieurs Royau-
 mes, comme Hierusalem & toute la Syrie,
 comme on le peu sçavoir plus à pleia par
 le Chronique qui fut faite pour lui: mais
 plus avant de lui ne feront mention, qui
 plus en vandra sçavoir cherche les livres
 qui pour lui ont été faits. A tant je fa-
 rai de notre livre qui traite du noble Duc
 de Bordeaux, & de ceux qui de lui sont
 descendus.

FIN.



Permission du Roy.

Par grace de Sa Majesté accordé le 31
 May 1726. signé De St. Hilaire, &
 loellé, il est permis à P. Garnier Libraire
 à Troyes, de faire imprimer en telle
 forme, marge, caractère & autant de
 Ex. que bon lui semblera, & de vendre,
 faire vendre, & débiter par tout notre
 Royaume, pendant le tems de trois
 années consécutives les petits Livres inti-
 tulés: L'Histoire des quatre Fils Aymons,
 de Valentin & Oison, de Huon de Bor-
 deaux, les Conquistes du Grand Charlema-

gne, les Aventures de Fortunatus, &c. avec
 d'besales à tous Imprimeurs, Libraires
 & autres Personnes, &c.

Registré sur le Registre V I. de la Cham-
 bre Royale des Libraires & Imprimeurs de
 Paris NO. 431 fol 345. conformément aux
 anciens Réglemens confirmés par celui du
 28 Février 1723. A Paris, le 4. Juin
 1726.

D. MARIETTE, Syndic.

HISTOIRE
 DE HUON
 DE
 BORDEAUX

PAIR DE FRANCE,
 & Duc de Guienne.
 CONTENANT SES FAITS ET ACTES
 Heroiques, compris en deux Livres. Avant beaux
 & recreatifs, que de long-tems ont été lûs.
 Reveu & corrigé de nouveau.



A TROYES,
 Chez PIERRE GARNIER, Imprimeur-Libraire, Rue du Temple.
 AVEC PERMISSION

DE FUDOM
BOURDEAUX
PAIR DE FRANCE



LE PREMIER LIVRE

DU NOBLE ET VAILLANT DUC

Huon de Bordeaux, Pair de France.

POUR le temps qu'on comptoit l'an 756. après le crachement de Notre Sauveur Jesus-Christ, regnoit en France très glorieux & très victorieux Prince, Charles le Grand surnommé Charlemagne. Qui en son temps acheva & mit maints hauts faits & maintes grandes entreprises par la grace que notre Seigneur lui avoit donnée en ce monde terrestre. car avec ce que Dieu lui donna cette grace d'avoir le sens & la condition de ce faire, il lui envoya pour l'aider à conduire & à mener à fin les nobles entreprises, maints nobles Princes & Barons, parquoy il entreprit à l'aide d'eux & de leurs grandes forces, avec les grandes puissances que notre Seigneur qui les avoit créés, qu'il conquirit les Allemagnes d'Espaigne, les Espagnes, & une partie d'Afrique, & Sicile où il eut mort à souffrir; mais à la fin, par l'aide de ses nobles Barons, & sa noble Chevalerie il subjuga & mit à plusieurs endroits & fut couronné de la Couronne du saint Empire de Rome.

Comment l'Empereur Charlemagne requit de ses Barons qu'ils voulussent être un d'eux pour gouverner son Empire.

veillante Chevalerie s'estendit d'Orient jusqu'à Occident; tellement qu'à tousjours en sera perpétuelle memoire, comme ci après pourrez oïr.

Comment l'Empereur Charlemagne requit de ses Barons qu'ils voulussent être un d'eux pour gouverner son Empire.

L arriva qu'après ce temps-là le Noble Empereur Charlemagne eut perdu ses deux très-chers Neveux, Roland & Olivier & plusieurs autres Barons & Chevaliers en la terrible & douloureuse bataille qui fut faite à Ronsevaux où il y eut une si grande & pitoyable perte, que tous les douze Pairs de France y moururent excepté le Duc Normand de Barriere; un jour que le noble Empereur tenoit Cour plénière en la Cité de Paris laquelle y avoit maints Ducs, Comtes & Barons tant fils que neveux & autres parents, qui étoient parents de nobles Princes dernièrement morts & pitoyablement occis en la bataille dessus dite pour le plus grand & grand honneur qui avoit été fait & accompli par le Duc Guaelan, le noble Empereur qui estoit

HISTOIRE DE HUON

jours depuis étoit en tel deuil et souci et moi pour le grand ennuï & déplaisir qu'il avoit eü de la susdite perte, ainsi pource que déjà étoit affiblé pour le grand âge en quoi il se sentoit.

Quand ce vint que le Roi, les Princes & Barons eurent dié, le noble Empereur de France les apella tous. Et assit sur un banc richement orné & accoutré, après de lui étoient assis les Nobles Barons & Chevaliers & lors parla le Duc Naimés, & lui dit: Sire Duc, & vous tous mes Barons qui êtes présent, vous sçavez le grand tems & espace qu'j'ai été Roi de France & Empereur de Rome: lequel tems dorant j'ai été servi & obey de vous tous, dont je vous remercie, & rends grâces & louange à Dieu mon doux Créateur, & pour ce que certainement je sçai que ma vie par cours de nature ne peut être longue, pour cette cause principalement vous ai aujourd'hui fait venir pour vous dire ma volonté, laquelle est que je vous prie & très humblement requiers que ensemble veuillez aviser lequel pourra, ou voudra avoir le gouvernement de mon Royaume, car plus ne puis porter le travail & la peine du gouvernement d'icelui, car je veux d'ici en avant vivre le demeurant de mon âge en paix & servir Dieu, c'est pour quoi tous qui êtes ici, tant que je vous puis prier, qu'à cette chose veuillez aviser, lequel de vous y fera le plus idoine.

Or vous sçavez que j'ai deux fils, sçavoir Louis qui est trop jeune, & Charlot que j'aime tant, & est assez en âge pour ce faire; mais les mœurs & conditions ne sont point d'avoir le gouvernement de deux si nobles Empires, comme le Royaume de France & le saint Empire de Rome; car vous sçavez qu'un jour ne tint pas à lui par son orgueil que mon Royaume ne fut

en braslé d'être détruit & que je m'eusse à vous vous la guerre, quand par la fortune il occit Brundain le fils du bon Oncle le Danois, dont tant de coups en font à vous, que jamais en son heure qu'il n'en soit mémoire, parquoi tant que je vivrai je ne pourrai ni voudrai consentir qu'il en ait le gouvernement, j'coit qu'il soit le vrai héritier, & qu'après moi il doit avoir la Seigneurie. Je vous prie tous d'aviser ce que j'en dois faire.

De la conclusion & réponse que firent les Barons, & du mauvais Comte Amaury de Haute feuille, & du conseil qu'il donna au Roi à l'encontre des deux enfans du Duc Sevin de Bordeaux dont grand meschef en advint, & du bon conseil que le Duc Naimés donna à l'Empereur.

ALors le Duc Naimés & tous les Barons se mirent ensemble à un coin du Palais où ils furent long tems, mais à la fin conclurent d'un accord qu'à Charlot l'ainé fils du Roi appartenoit le gouvernement des susdits Royaumes, retournerent devers le Roi & lui dirent la conclusion sur laquelle ils s'étoient arrêtés de laquelle chose l'Empereur fut beaucoup joyeux, si apella son fils & lui fit de belles remontrances devant les Barons qui là étoient. Mais ainsi qu'en ses parlers étoit, s'avança un felsea traître qui moult grand audirrit avoit entour ledit Roi, & même ment avoit Charlot ce gouvernement, & ne faisoit ledit Charlot que par lui, & avoit nom le Comte Amaury de Haute feuille, & étoit fils d'un des neveux du traître Ganelon, il s'écrit & dit. Ha! noble Empereur, d'où vient que tant vous habitez encore; mais pour l'éprouver & voir son bon gouvernement, deanez lui une terre

DE BORDEAUX.

qui est vôtre, dont vous n'êtes point servi, laquelle tiennent deux très arguillieux garçons qui depuis sept ans passent de vous ont deigné servir; n'y depuis que leur Pere le Duc Sevin mourut ne vous ont voulu faire obéissance. L'ainé à nom Huon & l'autre Girard, ils tiennent Bordeaux & tout le Pays d'Acquaine, lesquels n'ont de vous deigné relever leurs terres. Sire si les gens vous veulent donner, je les amenerai prisonniers en votre Palais si en pouvez faire à votre volonté, & la terre qu'ils tiennent donner à Charlot votre fils. Amaury dit l'Empereur, bon gré vous sçai de ce que de ce chose m'avez averti, je veux que prenez de vos meilleurs amis, & avec ce vous donnerai trois mille Chevaliers bien élus & mont éprouvés en guerre que vous menerez avec vous & veux que m'ameniez les deux enfans de Sevin, à sçavoir Huon & Girard, lesquels par leur orgueil de moi ne tiennent compte.

Quand le Duc Naimés qui étoit présent entendit les paroles qu'Amaury avoit mises en avant, & qu'il voyoit l'Empereur Charlemagne qui avoit consenti à faire ce qu'il lui avoit dit, il marcha en avant moult fierement en regardant Amaury, & dit tout haut. Sire, grand mal & grand peché faites de si tôt croire gens que vous sçavez que pas ne vous ont été certains ni loyaux. Sire, le Duc Sevin vous a servi tout son tems bien loyaument, ni oncques fit chose parquoi deviez desheriter ses enfans, la chose pourquoi ils ne vous sont venus servir n'est autre, sinon qu'ils sont jeunes, & aussi la mere qui les aime les laisse en vie départir pour la grande jeunesse en quoi ils sont: Mais Sire, si vous me voulez croire, ne serez si hardi de leur ôter leur terre. Ainsi ferez comme noble Prince doit faire pour l'amour de leur pere, que si loyaument vous a servi, vous en-

voyez deux de vos Chevaliers par devers leurs mere, lesquels lui dirent de par vous que les deux enfans vous envoïe en vôtre Cour pour vous servir & vous faire hommage, & si chose est que ce se veuille faire, alors sera juste cause de pouvoir ce faire, laquelle chose sçai de certain que tantost la Duchesse vous les envoïera; car la langue estroite qu'ils ont faite de venir vers vous n'est que pour l'amour que ladite mere a envers ses enfans.

Comme l'Empereur Charlemagne envoïa deux Chevaliers vers la Duchesse de Bordeaux, & lui dire qu'elle envoïât ses deux enfans en sa Cour.

QUand l'Empereur Charles ouït parler le Duc Naimés il lui dit. Sire Duc, je sçai de certain que le Duc Sevin nous a servi loyaument, & que la raison qu'avez proposée est juste. Et pource j'ordroye qu'ainsi soit fait comme vous m'avez ici dit. Sire, dit le Duc, de ce vous remercie. Alors incontinent le Roi fit mander deux Chevaliers auxquels il en chargea qu'ils allassent jusques à Bordeaux, & incontinent qu'ils furent arrivés ils monterent au Palais, là où ils trouverent la Duchesse qui ne faisoit que se lever du dîner qui desira être avertie de leur venue, elle vint hastivement à l'escontre d'eux accompagné de Huon son fils qui cheminoit à côté d'elle, & Girard qui plus jeune étoit venoit après un épruvier sur son poing. Quand les messagers apperçurent la Duchesse & ses deux enfans qui étoient bien beaux: ils se mirent à genoux & saluerent la Duchesse & ses deux fils de par le Roi Charlemagne, & dirent Dame par devers vous nous envoïe l'Empereur Charles, qui par nous vous mande saluer, honneur & amitié. Quand la noble Dame entendit

HISTOIRE DU DUC HUON

Et vir qu'ils étoient messagers du Noble Empereur Charles, elle s'avança & lui mit les bras en col. Elle leur dit qu'il étoient les très bien venus. Dame dirent les messagers, l'Empereur nous a ici envoyé par devers vous & vous mande que vous lui envoyez vos deux fils pour le servir en la Cour, car peu y en a en ces Royaumes que tous ne soient venus à son service excepté vos fils. Puis vous savez Dame que le pays que vous tenez, qui appartient à vos enfans, est venu de l'Empereur Charlemagne à cause de son Royaume de France, il se donne moult grand merveilles que ja ne les avez envoyez pour être à son service, aussi que sont les autres Ducs & Princes. Parquoy Dame il vous mande que pour conservation de votre terre vous les envoyez par devers lui, & faite de ce. Sachez pour certain qu'il vous offrira la terre que vous tenez & la donnera à Charlot son fils, & pource dites nous votre volonté.

De la réponse que fit la Duchesse de Bordeaux aux messagers de l'Empereur Charlemagne.

La Dame entendant les messagers elle leur répondit doucement, ce leur disant. Seigneurs sachez que la demeure que j'ai faite de les avoir envoyez à la Cour du Roi pour le servir comme la raison est, a été par ce que si jeunes les voyois, & aussi eux pour l'amour du Duc Sevin leur Pere, & pource aussi que je scis certainement que mon droit Seigneur l'Empereur Charlemagne aimoit le Duc Sevin de bon amour, & que jamais aux enfans ne se voudroit couronner. Et de ces choses ont été les principales causes pourquoi plutôt ne les ait envoyez par devers lui pour le servir. Messagers je vous prie autant qu'il est possible que vers l'Empereur & tous les nobles Barons de la Cour veuillez prier que

moi & mes deux enfans tiennent pour excuser. car la coulpe en est tost à moi & non à eux. Alors Huon marcha avant & dit à sa mere la Duchesse, Dame si votre plaisir eut été desiré vous y desiriez avoir envoyé, mon frere, ce dit Girard, car tous deux sommes assez grands pour être Chevaliers. La Dame regarda les deux enfans en la voyant & dit aux messagers: Seigneurs vous retournerez vers le Roi & vous reposerez cette nuit en mon Palais, jusqu'à demain ou jusqu'à ce que bon vous semblera, puis à votre retour recommandez moi & mes deux enfans à la bonne grace du Roi, des Barons & Chevaliers, & entre les autres me saluerez au Duc Naimos à qui mes enfans sont prochains parents, & lui direz que pour l'amour du Duc Sevin il ayent pour recommandez. Dame dit aux messagers, n'ayez doute aucunement; car le Duc Naimos est prais homme & loyal Chevalier jamais ne voudroit être en lieu où mauvais jugement fut fait.

La Duchesse commanda à ses deux enfans qu'aux messagers du Roi fussent bon & chers & qu'on les menât en leurs chambres pour eux aller reposer, laquelle chose ils firent & furent faitz & servi ainsi qu'il appartenoit: puis quand vint le lendemain matin ils retournerent au Palais, où ils trouverent la Duchesse & ses deux enfans, lesquels très humblement saluerent la Dame. Quand la Duchesse les vit elle apella Huon & Girard ses deux fils & leur dit. Enfantes la presence de ces deux Chevaliers qu'il soit, je veux que dedans Pâques vous en alliez par devers votre souverain Seigneur le noble Empereur Charlemagne & quand vous serez en Cour servez le comme vous droit Seigneur loyalement comme vous bon Vassaux devez faire. Soyez diligents de le servir & de lui être loyaux, & accomplissez vous de tous nobles hommes que

DE BORDEAUX.

vous verrez bien conditionnez, ne soyez jamais en lieu où mauvaise parole soit dite & mauvais conseil bâti, soyez la compagnie de gens qui aiment point l'honneur ni vérité, n'ouvrez vos oreilles pour écouter menteurs, rapporteurs ou flateurs: haitez souvent l'Eglise, & donnez pour Dieu largement. Soyez courtois, donnez aux pauvres Chevaliers, faites la courtoisie des jongleurs & tout bien vous en adviendra. Je veux qu'à ces Chevaliers soit donné un destrier & une riche robe comme il appartient aux messagers d'un si noble Empereur comme est le Roi Charlemagne & avec ce vous qu'à chacun donnez cent florins. Dans, ce dit Huon, puis qu'il vous vient à plaisir volontiers le feront. Alors les deux enfans firent amener devant le Palais deux beaux destriers, si les firent présenter aux deux Chevaliers & leur donnerent à chacun une riche robe, & à chacun cent florins, dont les messagers furent grandement joyeux & en remercièrent la Duchesse & les deux enfans & dirent tout haut que certe courtoisie leur seroit valable au temps advenir, jaçoit que bien sçavoient que tout leur étoit fait pour l'honneur du Roi; toutefois ils prirent congé de la Duchesse & de ses deux fils, puis s'en partirent, si ne cessèrent de chevaucher jusqu'à ce qu'ils vissent à Paris où ils trouverent l'Empereur en son Palais qui étoit assis entre les Barons. La Roi les aperçut & connus, & tant fit les apella & avant qu'ils eussent loisir de parler, il leur dit que bien fissent venus, si leur demanda s'ils avoient été à Bordeaux & s'ils avoient parlé à la Duchesse & aux deux enfans du Duc Sevin, & s'ils le vidoient servir en la Cour. Sire dirent les messagers, nous avons été à Bordeaux & fait votre message à la Duchesse, laquelle nous a beaucoup humblement recueillis & fait grand fête,

& quand elle nous eut parlé & qu'eussent vos messagers; elle ne sçavoit quelle elle nous feroit, si nous dit que la langue accente qu'elle avoit faite de n'envoyer les deux fils à votre Cour, étoit pour la cause de leur jeunesse, en vous suppliant humblement qu'elle & ses deux fils ayez pour excuse & cette prochaine Pâques les vous enverra tous deux. Sire les deux enfans furent très beaux qu'il n'est nul qu'à les regarder ne peut plaisir. Par especial, Huon l'aîné est tout beau & si bien formé que nul ne s'y sçavoit qu'envoyer. Et avec ce, pour l'amour de vous nous ont donné à chacun un beau destrier & chacun une riche robe & cent florins d'or. Sire, le bien, la valeur & la courtoisie qui est en la Duchesse & aux enfans, nul ne vous le sçavoit raconter. Si vous supplie la Duchesse & les deux enfans que toujours les veuillez avoir en votre bonne grace & que l'attente qu'ils ont faite de venir vers vous, leur veuillez pardonner.

Comme l'Empereur Charlemagne fut content du rapport qui lui fut fait des deux enfans du Duc Sevin. Et comme le Comte Amaury le traître se vint plaindre à Charlot fils du Roi.

Quand l'Empereur eut parlé les messagers il fut moult joyeux & dit: toujours ai-je dit que du bon ante vient bon fruit. Je le dis pour le Duc Sevin qui en son temps fut vaillant & loyal Chevalier, & à ce que je vois & ont dit, les deux enfans ressembleront à leur bon pere. Je vois qu'ils ont reçu mes messagers pour honorablement & en grand reverence, si leurs ont fait de grande dons qui leur sera valable, car s'ils ne seroient venus qu'en dépit de ceux qui parler en voudroient je leur ferois tant de bien s'ils le disserent que ce

HISTOIRE DE HUON

fers exemple à tous de bien faire, car les serai pour l'amour de leur Pere de mon plus privé conseil. Lors l'Empereur regarda le Duc Naimés & lui dit: Sire Duc, toujours vos parens ont été bons & loyaux, je veux que le Comte Amaury soit bany de ma Cour; car onc lui ni son lignage ne furent faits pour bon conseil donner. Sire dit le Duc Naimés, bien sçavois que l'attente que les deux enfans du Duc Sevin faisoient, n'étoit sinon pour la jeunesse en quoi leur mere les seroit.

Quand le Comte Amaury eut oui le Roi qui ainsi étoit troublé envers lui, il fut moult dolent si se départit secrettement de la Cour & fit serment qu'aux enfans du Duc Sevin pourchasserait tel broset dont tous deux en mourrois à douleur, & que tant ferois que la France seroit en tristesse, il s'en vint en son Hôtel dolent & courroucé, quand là fut veu il alla penser & songer la maniere comment il pourroit venir à chef de son entreprise, il se partit de son Hôtel & s'en fut vers Charlot pour ce qu'il se seroit privé de lui, il le trouva ceant sur une moult riche couche où il devoit avec un jeune Chevalier. Amaury tout en pleurant avec un visage bien pitieux & les yeux pleins de larmes, entra dans la chambre, & se mit à genoux devant Charlot qui en eût grand pitié. Quand en ce point le vit, Charlot le pressa & lui demanda pourquoy il demendoit tel deuil, & qui pouvoit avoir été l'homme qui ainsi l'avoit courroucé. Sire ce dit Amaury, je vous le dirai: veidit est ne les enfans du Duc Sevin de Bordeaux doivent venir en Cour. Et comme j'ai oui dire que le Roi a dit qu'à leur venue il les fera ses privés conseillers, & ce sera nul qui jamais autour du Roi peut rien gagner. Et ne puis voir si s'effiait qu'ils y viennent & que par iceux ne soient chassés tous ceux

qui à present y sont, & qu'avant qu'il soit deux ans ils n'ayent le meilleur quartier dudit Royaume de France, & vous même si les y souffrez & s'ils peuvent autrement ne vous feront mal vouloir de l'Empereur votre Pere. Ah! sire, je vous prie qu'à ce besoin me veuillez aider; car le temps passé ledit Sevin leur Pere eût grand tort & mauvaise cause & par grand trahison m'osta un très-fort Chastell qui étoit mien sans ce que onc lui eusse fait déplaisir. Sire vous me devez aider au besoin; car je suis de votre lignage de par la noble Reine votre mere.

Charlot ayant entendu le Comte Amaury, il lui demanda en quelle maniere il lui pourroit aider. Sire dit Amaury je vous le dirai, j'assemblerai des meilleurs de mes parens & vous me donnerez avec moi soixante Chevaliers bien armés, si me mettrai en chemin pour être au devant des deux garçons, & mettrons noire embûche en un petit bois qui est à une lieue de Montlhery sur le chemin d'Orléans par où ils viendront, si les mettrons à mort que nul n'en sçaura parler. Et quand on le sçaurait, qui est celui qui à l'acoutre de vous en vendroit mettre le heaume en son chef? Amaury, ce dit Charlot, cessez & apaisez votre deuil, car jamais je n'aurai joye en mon cœur jusqu'à ce que des deux garçons soient vengés. Aïez, dit Charlot, priez vos gens & je ferai appeler les miens de mon côté, & j'irai avec vous pour venir plutôt à la besogne. Quand Amaury ouï Charlot, qui si libéralement lui octroya son aide, & que lui même y vouloit être en personne, il l'en remercia & l'embrassa par la jambe, lui vouloit baiser son fouler; mais Charlot se le voulut souffrir & le releva & lui dit: Amaury sâchez-vous & mettez

point

DE BORDEAUX.

peine que notre besogne puisse venir à bonne fin. Amaury se départit de Charlot moult joyeux de ce qu'ainsi avoit besogné, se cilla toute la nuit & le lendemain d'assembler des gens de ses plus proches amis. Et quand ce vint le soir il vint vers Charlot qui étoit déjà là, lui & ses gens, & au plus secrettement qu'ils purent se départirent ainsi comme l'heure de minuit de la Ville de Paris tous amez, & ne cessèrent jusqu'à ce qu'ils vissent au lieu qu'ils avoient élu pour prendre les deux enfans. A tant vous laisserai à parler d'eux, & retournerai à parler des deux enfans, de Huon & de Girard.

Comme les deux enfans du Duc Sevin de Bordeaux prinrent congé de la Duchesse leur mere, & aussi comment en leur chemin ils conduisirent le bon Abbé de Clugny leur Oncle qui s'en alloit à Paris par devers le Roi Charlemagne.

Bien avez oui par cy devant comment les Messagers du Roi se partirent de Bordeaux, & laissèrent les deux enfans qui se mettoient en point pour venir en la Cour lesquels moult richement s'appreterent & bien furent garnis de tout ce qui leur étoit belesia, tant d'or, d'argent que de riches draps de soyes, ainsi comme leur état appartenoit, puis assamblèrent les Barons dudit pays, auxquels ils recommanderent leurs terres, pays & signeries: & eleurent dix Chevaliers & quatre Conseillers pour mener avec eux, pour eux aider à gouverner. Après manderent le Prevôt de Gerenville, qui s'apelloit Guyre, à qui ils recommanderent tout le fait de la Justice, puis quand Huon & son frere essent fait & eles ceux qui avec eux vouloient mener, ils prirent congé de la Duchesse leur mere, & des Barons du Pays, qui pour eux pleuroient

moult bien tendrement, laquelle chose ils avoient bien occasion de faire, & encore plus largement qu'ils ne firent, & s'ils eussent sçû & connu la pitoyable aventure & mauvaise fortune qui leur devoit advenir, jamais eux ni la Duchesse ne les eussent laissé partir; car tant de méchaf en advise que pitoyable chose sera de l'ouï raconter, ainsi les deux enfans se partirent en baisant leur mere, laquelle ils laisserent moult tendrement pleurant, & ainsi monterent à cheval avec leur compaignie, & en passant par les rues de la Ville, ouïrent le peuple qui demendoit grand deuil pour leur département, & en pleuraient disoient: Dieu les veuille conduire, desquels pleurs & lamentations les enfans ne sceurent avoir le courage si ferme qu'ils ne jettassent plusieurs soupirs, & au départir de la Ville, maintes larmes & pleurs furent jettés, tant d'eux comme du pauvre peuple qui avoit moult grand regret de leur département.

Quand les enfans eurent un peu cheminé leur deuil fut un peu apaisé. Huon appella son frere Girard & lui dit, mon frere nous allons en Cour servir le Roi & pour ce avons cause de nous réjoir, je vous prie que nous deux chantions une chanson pour nous éveiller: Frere dit Girard, je n'ai point le cœur joyeux pour chanter ne faire fête; car j'ai la nuit songé un merveilleux songe, & c'étoit que trois Leopards m'assailloient & qu'ils m'avoient tiré le cœur hors du ventre, mais vous échappiez s'en & sauvez & retournez arrie.

Parquoy mon frere mon ami, s'il vous venoit à votre bon plaisir, non obstant mon songe que je tiens pour dangereux présage, je vous voudrois bien prier que vous en retourneriez à Bordeaux par devers la Duchesse notre bonne mere, qui de votre retour aura grande joye. Frere, ce dit Huon, ne plaie à Dieu, que pour songe allons à

B.

HISTOIRE DE HUON

Bordeaux jusqu'à tant que j'aurai veu le Roi dont on parle tant : mon très-doux frere ne vous ébahissez en rien, ains faites bonne chere & joyeuse, Notre Seigneur Jesus-Christ nous garantira & conduira à sauvement, adonc exploiterent les deux freres de chevancher nuit & jour, tant que de loing ils aperceurent l'Abbé de Clugny qui avoit en sa compagnie trente hommes, lequel s'en alloit en la Cour du Roi Charlemagne.

Alors que Huon aperceut la compagnie, il apella Girard son frere & lui dit : je vois là gens de Religion qui tiennent le chemin de Paris, ja sçavez-vous qu'au départir la Duchesse notre mere nous chargea que toujours nous missions en bonne compagnie. Et pource nous est bon de nous hastier pour les accomplir : Frere ce dit Girard votre bon plaisir soit fait : si exploiterent tant qu'il les atteignirent, l'Abbé de Clugny regarda sur dextre, si choisit les deux enfans qui exploiterent pour les accomplir, il s'arrêta tout coy, si choisit Huon qui devoit chevancher. Huon le salua mont humblement & l'Abbé lui rendit son salut, & lui demanda là où il hastivement alloient chevanchant & d'où ils venoient, & qui fut leur pere & d'où ils étoient. Sire, ce dit Huon, puisqu'il vous vient à plaisir de le sçavoir, le Duc Sevin de Bordeaux nous engendra tous deux, & y a sept ans qu'il trépassa. Et voici mon frere qui est puisné de moi. Si allons en la noble Cour du Roi Charlemagne pour relever de lui nos terres & nos pays car il nous a mandés par deux Nobles Chevaliers, & certes grand doute avons qu'en ce chemin n'ayons quelque encombrement.

Quand le bon Abbé eut entendu qu'ils étoient fils du Duc Sevin il fut bien joyeux & en sigas de la vraye amitié les accolla l'un après l'autre, puis leur dit : enfans, ne faites

doute au plaisir de notre Seigneur, je vous conduirai sains & sauves jusqu'à Paris ; car le Duc Sevin votre pere étoit mon cousin germain, parquoy je suis tenu à vous aider si sçachez que je suis du grand conseil du Roi Charlemagne, & s'il y a nul quel qu'il soit qui à l'encontre de vous se veuille amouvoir, de mon pouvoir vous aiderai & conseillearai, si pouvez chevancher seurement avec moi. Sire, ce dit Huon, je vous remercie, & ainsi en parlant d'une chose & d'autre les deux enfans chevancherent avec l'Abbé de Clugny leur parent, & vinrent coucher cette nuit à Mont'hery, puis le lendemain se leverent au matin, après la messe onye monterent à cheval & furent tous quatre-vingt chevaux, & chevancherent tant qu'ils arriverent dedans un petit bois auquel étoit en embuscade Charlot & le Comte Amaury, lequel connut tantôt Huon & Girard qui chevanchoient devant dont il fut mont joyeux ; il vint devant Charlot & lui dit. Sire, temps est que de domage que me fit le Duc Sevin soit vengé sur les deux enfans que je vois là présentement venir, si tout maintenant ne sont occis par vous, pas ne sont dignes de tenir terres, car sçachez aussi que par leur mort serez sire de Bordeaux & de toute la Duché d'Aquitaine.

Comment Charlot par le conseil du Comte Amaury, saillit hors de l'embüche où il étoit mis, & vint courir dessus Girard le frere de Huon, tant qu'il le navra vainement & tomba à terre, dont Huon fut doloit.

Quand Charlot entendit le Comte Amaury, il s'afficha sur les étriers & prit une lance, dont le fer étoit moustranchant, saillit hors du Bosquet, & Amaury voyant que Charlot s'étoit départi, il se retira dehors du chemin, & dit à ses

DE BORDEAUX.

gens, laissez aller Charlot. Il s'est besein que nul y aille que lui : ainsi disoit ledit mauvais traître, car il ne desiroit autre chose que l'un des deux enfans de Sevin, occit Charlot, parquoy ils furent déceus en les accusant de meurtre, parquoy il pût parvenir à sa damnable intention. Charlot s'en vint tout à l'encontre des deux enfans du Duc Sevin, & l'Abbé de Clugny qui au-dits enfans devoit : il regarda & vit Charlot qui étoit armé contr'eux le petit pas d'autre part regarda devers le bosquet, il vit que tout étoit plein de gens armés, il s'erra & appella Huon & Girard en leur disoit : mes neveux, j'ay aperceu en ce bosquet un Chevalier tout armé & le bois plein de gens, je ne sçai qu'ils vont querant. N'avez-vous à nul homme fait tort, pour Dieu si vous sçavez qu'avez fait ou detent aucune chose que pas ne soit votre, mettez-vous devant & allez faire raison & offrir de l'ameender.

Sire, dit Huon, je ne sçai homme vivant au monde à qui moi ni mon frere aye fait aucun déplaisir, ne qui de nuls soyons hais : lors Huon apella son frere Girard & lui dit, mon frere, départez-vous d'ici, allez à l'encontre de ce Chevalier qu'ici vient, sçavoir quelle chose il lui plaît : frere ce dit Girard je le ferai volontiers. Incontinent il brocha le destrier des éperons à l'encontre de Charlot le fils de Charlemagne, & lui demanda si aucune chose lui plaisoit avoir, ou s'il étoit garde du chemin ou d'un passage, parquoy ils devoient aucun tribut & que près étoient de le payer, adonc Charlot lui répondit mont fierement, en lui demandant qui il étoit : Girard répondit, Sire, je suis de la Cité de Bordeaux fils du noble Duc Sevin, à qui N. Seigneur fasse pardon.

Et ici après vint Huon mon frere aîné & alla à Paris en la Cour de Charlemagne,

pour relever nos terres & nos fiefs, & pour le servir en tout ce qu'il nous voudra commander, s'il est nul que rien nous sçache demander, qu'il vienne à Paris & nous lui fera raison. Tais-toi, ce dit Charlot, veuille ou non, j'urai raison de ce que Sevin ton Pere me t'illit ; car il eut trois de mes Châteaux qui onc de lui je n'ea peuz avoir raison, mais puisque je te tiens veuille ou non du tort que ton Pere me fit en agrai vengeance, ni jamais tant que toi & ton frere serez ravie je n'aurai jaye au coeur, garde-toi de moi devant que la nuit soit venue je vous ferai tous deux mourir. Sire dit Girard, ayez pitié de moi, vous pouvez voir que tout nud suis, sans armure : ce vous seroit honte & reproche si ainsi par vous j'étois occis, jamais ne viat de gentil courage à Chevalier d'affaillir quelque personne qui fût sans armes ni bâtons, toute fois, sire, pour Dieu je vous prie merci, car bien voyez que je n'ai épée, écu ni lance dont je me puisse défendre ; vous voyez icy mon frere aîné qui sera prêt à vous amander si aucun tort vous a fait : Tais-toi ce dit Charlot, il n'est aujourd'hui si chere chose qui me sçût démonvoir que vilainement se te mette à mort, si te garde de moi. Girard qui tout jeune étoit eut grand'peur & réclamant N. Seigneur, tourna son destrier cuidant venir à sauveté vers son frere ; mais Charlot qui déjà étoit fort affairé, bailla la lasce & accourut sur le jeune enfant, & le sepa par le côté de telle sorte que le fer & le fût lui passa tout entre le corps, & le jeta par terre cuidant l'avoir occis, & toute fois ne lui perça point les entrailles, ni ne reçut point de coups qui fussent mortels, car Notre Seigneur garantit le jeune homme à cette heure, non pourtant fut si fort blessé, qu'aucques n'eut pouvoir de soi mouvoir pour la trèsgrande angoisse qu'il sentoit : les

HISTOIRE DE HUON

bon Abbé de Clugny regarda l'enfant jet-
té par terre lequel piteusement en pleura et
regarda Huon & lui dit : Ha ! cœlia , je
vois votre frere Girard occis , dont le cœur
me départ de la douleur que je sent. Ha !
lire ce dit Huon , pour Dieu conseillez moi
las ! que dira la Duchesse notre mere quand
e le sçaura que mon frere est occis , que tant
douce ment nous a nourris : Ha ! mon très-
cher frere Girard , or vois-je bien que vo-
tre songe est advenu. Las ! pourquoi ne
vous at je crû quand votre songe me conta-
tes ? pas ne fût méch. f adre su : ha ! lire , ce
dit Huon à l'Abbé , pour Dieu vous prie
que me ven liez secourir , car si je devois
être occis , irai te demander , sçavoir pour
quelle occasion il a occis mon frere , jamais
ne retournerai jusqu'à tant que lui ou moi
soient occis : ha ! bien adre su , ce dit l'Ab-
bé , regardez que vous ferez , n'ayez en
moi fiance d'être secourus ; car bien sçavez
que nullement je ne vous puis en ce cas
aider , je suis Prêtre servant à Jesus-Christ
nullement je ne puis être où homme soit
occis ou mis à mort par glaive. Sire , dit
Huon , de telle compaignie que la vôtre
nous fassiez bien passer.

Alors Huon regarda mout piteusement
les dix Chevaliers qui avec lui avoit amene-
nez de Bordeaux & leurs dit : Seigneurs qui
avec moi êtes venus & qui avez été nourris
en mon Hôtel , que dites vous ? me vou-
driez-vous aider à venger la mort de mon
frere , & me secourir à l'endroit de ces
meurtriers , qui d'aguet & fait à pensée ont
ainsi piteusement occis Girard mon frere ?
Sire , répondirent les Chevaliers , jusqu'au
mourir vous aideront , brochez avant &
n'ayez quelque doute. Et inscritez cha-
cun d'eux s'accoutra de si peu de barois
qu'ils avoient , & quand ils furent adobez
Huon brocha des éperons son destrier , par
une fierté qui deslois lui faisoit trembler

la terre , & ses dix Chevaliers lâcherent leurs
chevaux , le suivant de franc & hardi cou-
rage , tous déliberez de bien sçavoir vaillam-
ment. Quand le bon Abbé vit partir son
neveu & ses gens , il en prit grande pitié :
Si pria N. Seigneur que de mort le veulût
garantir , & que lui & ses gens veulût
garder de mal & d'encombrer. L'Abbé
toit le petit pas , & lui & ses hommes se
mirent en chemin après Huon , pour voir
à quelle fin la chose pourroit venir , Huon
chevaucha tant qu'il vint là où son frere
gissoit. Si lui sçema mout haut : mon très-
cher frere , avez-vous vie au corps ? veuil-
lez moi répondre , & me direz comment
vous vous sentez. Frere ce dit Girard , je
me sent mout navré , & ne sçai si viv
peut-être échaper ; pensez de vous , car de
moi n'en est rien , favez vous en d'ici , là
pouvez voir que ce bois est tout plein de
gens , tous sont armez & n'attendent autre
chose que de vous occire & mettre à mort
comme ils m'ont fait.

*Comme Huon de Bordeaux fut dolent quand
il vit son frere Girard ainsi navré , & com-
ment il occit Charlot. Et comme il vint de-
vant le Roi à Paris , lequel il appella de
trahison.*

Quand Huon entendit son frere , il en
eut grand pitié , & jura que mieux
aimoit mourir qu'ainsi s'en paroit sans avoir
veugé , ni que ja à Dieu ne plaie qu'il es-
chape jusqu'à ce qu'il ait occis celui qui
ainsi en ce point l'a mis. Alors il brocha
des éperons après Charlot , qui s'en re-
tournoit au bois pour soi embuscher avec
les autres , mais Charlot qui aperçut &
sentit Huon qui après lui venoit , le sçava-
teudit , en le regardant mout fièrement.
Huon l'ayant suivi s'écria à haute voix ,
& lui dit : Vassal , qui est tu , qui as occit
mon frere ? d'où es-tu né ? Charlot lui ré-

DE BORDEAUX.

pondit & dit qu'il étoit ray d'Allemagne
& fils au Duc Thierry , Huon cuida qu'il
dit vrai , parce que Charlot avoit un écrit
desconne. Vassal , ce dit Huon , Dieu te
maudie , pourquoi as tu occis mon frere ?
Alors Charlot lui répondit , ton pere , le
Duc Sevin , eut jadis trois de mes Châteaux
desquels onc ne me voulut faire droit ;
& pource ay occis ton frere & aussi ferai
toy.

Lors Huon par grand ire lui dit : faux &
désloyal meurtrier , aujourd'hui vous mon-
trai la douleur que m'avez faite. Charlot
répondit à Huon , garde toi de moi , je te
deff. Huon , qui bien peu étoit armé ,
prit son manteau d'écarlatte , si l'envelop-
pa tout autour de son bras & tira son épée ,
& brocha son destrier des éperons & vint
contre Charlot l'épée au poing . & Char-
lot de l'autre part vint à l'encontre la tête
baissée , si accompli Huon par dessus le
bras dextre tellement qu'il lui traperça les
doables du manteau , & en passant outre
lui traperça sa robe & sa chemise , sans
que onc nullement l'atouchât à la chair &
par ainsi fut garanti de mort. Huon qui
eut courage de lyon , remercia Notre Sei-
gneur de ce que de mort l'avoit garanti ,
il haussa sa bonne épée en abandonnant les
reins de son destrier , à deux mains de tou-
te sa force , & de la grande vertu que Dieu
lui avoit donnée , frapa sur le heaume ou-
dit Charlot un coup que oncques le cercle
ne le peut garantir , que l'épée qui mout
étoit bonne n'allât jusques à la cervelle.
Alors il le fit tomber par terre , ainsi fut
occis Charlot misérablement. Le traître
Amoury qui dans le bois étoit en embus-
che , aperçut & vit clairement que Char-
lot étoit mort , il en remercia Notre Sei-
gneur & dit joyeusement , Charlot est
mort , Dieu en soit loué ; car à ce coup
mettrai tel trouble en France , que je vien-

d'ai à tous mes délirs. Alors Huon voyant
Charlot mort s'en revint devers Girard son
frere , qui encore étoit couché par terre , &
lui amena le cheval dudit Charlot . si lui
demanda si bonnement il pourroit chevauch-
er ; frere ce dit Girard : je pense bien que
si ma playe étoit liée & bandée , je pourrais
chevaucher.

Alors Huon descendit & prit de sa che-
mise , si en coupa une pièce & en banda la
playe de son frere Girard : pendant sur-
vinrent les Chevaliers de Huon , qui lui
aiderent à le mettre à point , puis le mirent
à cheval au mieux qu'ils purent : mais pour
la grande douleur qu'il sentoit le pasma
par deux fois entre leurs bras , après qu'il
fut revenu à lui , le mirent sur le palefroy ,
& un Chevalier qui le soutenoit derrière ,
puis dit à Huon : Frere je vous prie que
d'ici nous partions sans plus aller avant ,
ains retournons à Bordeaux devers la bonne
Duchesse notre mere ; car je doute que si
plus avant nous allons , que mout grand
mal nous advienne , je vous promets que
bien suis certain que si par ceux qui sont
dedans cedit bois en embusches sommes ap-
perçus , & aussi qu'ils sçachent que vous
avez occis celui qui en ce point m'a mis , je
fais doute que mal ne nous en advienne.

Frere ce dit Huon , à Dieu ne plaie que
pour peur de mort je retourne arriere , jus-
ques à ce que j'aye vû le Roi Charlemagne
pour l'appeler de trahison. Quand en fauf
conduit & mandemens avons été trahis &
gusttez pour nous meurtrir. Frere , ce dit
Girard , votre plaisir soit fait : puis broche-
rent leurs destriers & chevaucherent vers
Paris tout pas à pas pour l'amour de Girard
qui grandement étoit blessé.

Alors les Chevaliers qui étoient dedans
le bois en embusche appellèrent le Comte
Amoury , & lui demandèrent quelle chose
il étoit besoin de faire , veu que Charlot

HISTOIRE DE HUON

voit occis. Car à tout jamais nous seroit à nante & reproche, jamais ne retournerai si étoit mort, & si on iroit après ceux qui l'avoient fait mourir, & que mal seroit ce visage les laissoit aller. Alors le Comte Amaury leur répondit & dit, laissez-les en aller, que le Dieu soient-ils mandés; mais les poursuivons de loin, tant qu'ils soient à Paris. Si emportons le corps de Charlot avec nous lequel porteroit devant Charlemagne, là verrez que je dirai, & si vous voulez accorder & résigner ce que je dirai & mettrai en avant devant le Roi; je vous ferai si riche que jamais n'aurez pauvreté, ils répondirent que tout son plaisir feroient. Alors partirent du bois & vinrent là où Charlot gisoit mort, puis le prièrent & le mirent devant le Comte Amaury sur le col de son derrière, puis se mirent en chemin. Dieu les puisse confondre; car s'ils peuvent ils feront mourir les deux enfans: l'Abbé de Clugay qui étoit allé devant, regarda derrière lui & vit les enfans. Il les attendit puis quand ils furent près de lui, il demanda à Huon quelles aventures il avoit eues. Sire, dit Huon, j'ai occis celui qui mon frere a navré, lequel me cuidoit occire. Beau neveu dit l'Abbé il me déplaît mort. Si vous êtes accusé devant le Roi, j'aiderai en tout mon pouvoir. Sire, dit Huon, je vous remercie. Alors Huon regarda de côté & de velle le Comte Amaury & toute la troupe qui après eux venoient le pas, dont tout le sang lui fremit, il apel'a l'Abbé & lui dit, Sire que pourrai je demeurer quand je vois approcher ceux qui défont ma mort & font bien un ont. Beau neveu dit l'Abbé, n'ayez doute, car ceux qui viennent après vous ne songent point à vous, mais chevauchez hâtivement, il n'y a plus que deux lieues. Alors tous ensemble brocherent les éperons, & ne s'arrêtoient jusqu'à ce qu'ils vinrent au Palais devant lequel ils

décendirent puis monterent à mont, Huon tenoit son frere par la main, & l'Abbé le tenoit par l'autre. Quand ils furent à mont ils virent le Roi qui entre ses Barons étoit assis. Alors quand Huon aperçut le Roi, il salua le Duc Neimes & tous les autres Barons qui là furent & dit: Jesus qui pour nous mourut en Croix, veuille sauver tous ces Barons: le Roi nous a pourchassé, veu que par ses Messagers & ses Lettres Patentes nous avoit mandez pour le venir servir, auquel mandement avons voulu obéir, comme à notre droit seigneur; mais par sa faulx trahison nous fais épier pour nous meurtrir. & de fait les embusques & espies ont assailli mon frere, qui est icy presens, l'ayant laissé pour mort.

Après ce ne se distent à tant mais me vouloient occire, & à l'aide de N. Seigneur & de mon épée me defendit, tellement que celui qui nous cuidoit défaire a été par moi mis à mort.

Comme le Roy Charlemagne se courrouça & Huon, pource que trahison lui mettoit jus, & comme Huon lui raconta toute la maniere pourquoi & à quel conseil avoit occis le Chevalier qui avoit navré son frere.

Quand le Roi entendit Huon, il dit: Vassal, regarde & pense à ce que tu dis ici devant tous mes Barons, celui Dieu qui mourut en Croix pour les pécheurs racheter, oacques en jour de ma vie ne m'advint faire ni consentir trahison; mais par la foi que je dois à saint Denis si vous ne prouvez ce que vous dites, je vous ferai mourir. Alors quand Huon ouit le Roi qui de fait étoit ignorant, il passa avant & lui dit: Roi, voi tu ici mon frere qui par toy a été ainsi navré & mal mis? Huon prit son frere, si lui avala la robe, puis lui débanda sa playe dont le sang en saillit à grands ruisseaux, tellement que Girard cheut tout

DE BORDEAUX.

passé devant le Roi & les Barons du grand angoisse qu'il sentoit, dont le Noble Empereur eut si grand pitié que le cœur lui attendrit: tost & hastivement manda ses Mires, par lesquels il fit visiter la playe de Girard, puis leur demanda si de la mort le pourroient garantir, ils dirent au Roi quand la playe eurent visitée. Sire au plaisir de N. Seigneur dans un mois je vous le rendrai sain & sauvé: le Roi fut très-joyeux de cette réponse, si regarda Huon, & lui dit: Vassal, vous m'accusez de cette desloyauté, sçachez par la foi que je dois à Messigneur S. Denis, qu'onc en jour de ma vie n'est en pensée de faire cette trahison. Mais par le glorieux S. Jacques & par la Couronne que je porte sur mon chef, si je sçai qui a fait la trahison, j'en ferai telle punition qu'il en sera mémoire. Et je vous en ferai tel droit que vous n'aurez cause de vous plaindre. Sire ce dit Huon, à votre merci; car pour obéir & faire vos commandemens nous est ce méchaf advenu, je ne puis penser que moi & mon frere Girard ayons jamais fait tort à personne. Sire vous veulx raconter la maniere de ce fait: sçachez que depuis que nous partimes de Bordeaux ne trouvâmes quelque aventure, hors quand nous aprochâmes à une lieue de Mont l'hery, nous ataignâmes notre oncle l'Abbé de Clugay, avec lequel nous mîmes en sa compagnie pour nous conduire jusques par devers vous & chevauchâmes ensemble deux lieues, tant qu'au dega de Mont l'hery aperçumes un petit bosquet, auquel vîmes à la lueur du Soleil paroître heumes, lances & écus, de ceux qui dedans étoient embusquez, puis rest après nous en vîmes l'un d'eux saillir dehors tout armé la lance en la main & l'écu au col le petit pas venir vers nous, au lors nous arrêtrâmes tous, j'eavoysi mon frere en devant du Chevalier, pour sçavoir

s'ils étoient espies ou gens gardant les détroits en passages, afin que si aucun rebu vouleüst demander, que le droit leur soit fait, si aucune chose vouleüst avoir de nous dont quand mon frere vint à l'encontre du Chevalier, il lui demanda qui nous étions: mon frere lui répondit que nous étions les enfans du Duc Sevis, & qu'à votre mandement venions à votre Cour pour relever nos terres & fiefs de vous. Alors le Chevalier répondit que nous étions ce qu'il queroit. Et qu'il y avoit sept ans passés que le Duc Sevis notre pere lui avoit assés trois de ses Châteaux, laquelle chose onc ne fit: alors mon frere lui dit qu'il venoit à Paris, & que devant vous & devant les Pairs lui seroit droit: le Chevalier répondit à mon frere, qu'il ne feroit pas ce chemin là si coucha sa lance & en frapa mon frere qui étoit tout désarmé, tellement qu'il le jetta par terre croyant l'avoir occis, puis tout le petit pas se retira vers le bois. Quand je vis mon frere par terre, j'eus telle douleur au cœur que plus ne pût arrêter de prendre vengeance, je demandai à mon oncle s'il me vouloit aider, il me répondit que non parce qu'il étoit Frère, & tous les Moines qui avec lui étoient: si se mit en chemin sur sa lieue & me laissa. Si s'en vint tout le pas en moi sur attendant, j'ai pris dix Chevaliers qui avec nous étoient venus, lesquels avoient été nourris en mon hostel, je me mis en pointe d'éperon devant eux de peur que celui m'échappât qui telle douleur m'avoit faite. Si courut après, mais incontinent qu'après lui m'aperçurent venir il retourna à l'encontre de moi: je lui demandai qui il étoit: il me dit qu'il étoit au Duc Thierry d'Ardaire, je lui demandai pourquoi il avoit occis mon frere, il me répondit qu'aussi seroit il de moi. Alors il bailla sa lance, de laquelle il m'écuillit sur le côté, & me tréperça la robe & sa

HISTOIRE DE HUON

chemise, sans que la chair me touchast, comme il pleust à Nostre Seigneur Jeſus-Christ. Alors très hastivement enveloppé mon masteau autour de mon bras, si tirai mon épée laquelle je levai à deux mains, & ainsi qu'il passoit je lui donnai si grand coup que je le fendis jusqu'aux dents, dont il tomba mort étendu sur la terre, je ne ſçai qu'il est, mais quel qu'il soit je l'ai occis & s'il est nul qui aucune chose m'en veuille demander, vienne droit en votre Cour Royale pardevant vos Pairs, là ferai prêt de toutes raisons faire s'il est trouvé par jugement que j'aye tort, je ne ſçai qui est le Chevalier je ne le connois, mais depuis que je l'eus occis & que je m'en suis revenu & rapportai mon frere & mis sur le destrier du Chevalier mort & que j'eus atteint l'Abbé de Clugay mon oncle, en chevauchant regardai après moi j'aperçus ceux qui dans le bosquet étoient embuschez dont par devant les autres avoit un Chevalier qui sur le col de son destrier portoit le Chevalier mort bien ſçai que si ne sont venus ils seroient bien tost icy. Quand le Roi entendit Huon il se donna grand merveille qui pouvoit être le Chevalier mort & dit à Huon: ſçachez de verité que je vous en ferai raison & ne ſçai aujourd'hui si grand en mon Royaume quel qu'il soit que s'il a fait trahison je ne le fesse mourir; car la chose me touche de trop près quand à ma seureté & à mon maldement venez pour moi servir. Alors le Roi commanda que Girard fut mené en la meilleure chambre de son Palais, qu'il fut mout bien pensé, laquelle chose fut faite.

Comme Charlot fut apporté mort devant le Roi, & du grand deuil qu'il demena. Et comme le Comte Amauri e coulpâ Huon de la mort de Charlot, par qui le Roy lui voulut courir sus, & du conseil que le Duc Naimmes donna.

Quand Huon & le bon Abbé son Oncle eurent oui la bonne volenté qu'avoit le Roi, & les belles offres qu'il leur avoit fait, tous se mirent à deux genoux, pour lui embrasser la jambe, en le remerciant de la courtoisie que par lui leur étoit présentée à faire, le Roi les releva tous deux l'Abbé parla & dit: Sire, tout ce que mon neveu Huon vous a dit est très veritable, Charles leur répondit, je le crois. Le Roi leur fit grand fête; mais mout étoit en grand désir de ſçavoir la vraie verité de cette chose advenue; & dit derechef: Huon & vous Abbé de Clugay, ſçachez que j'ai un fils que j'aime mout, lequel si l'avez occis en faisant tels œuvres que d'avoir rompu ma seureté, je vous le pardonnerai pourvu qu'ais si soit. Sire, ce dit Huon, la chose est telle comme je l'ai racompté. Alors l'Empereur commanda qu'on allast querir Charlot son fils. Après le commandement du Roi, ceux qui furent commis allerent en son Hôtel pour le chercher; mais il ſcut par son hôte que la nuit de devant étoit sorti, & onc depuis ne l'avoit vu: iceux s'en retournerent. Mais étant sorti du logis, ils oyrent grand bruit en la rue, & virent le Comte Amauri qui sur le col de son destrier apportoit à Charlemagne le corps de Charlot. Les rues étoient pleines de Chevaliers, Dames & Damoiselles qui pleuroient pour Charlot qui étoit mort, voyant donc que c'étoit Charlot ils coururent au Palais: mais ils n'y furent pas tost que Charlemagne ouyt nommer le nom de son fils Charlot, il appella le Duc Naimmes de Baviere & lui dit: je suis en grand esmoi, j'entens un bruit parmi la Ville, & ay ouy nommer le nom de mon fils Charlot. Certainement le cœur me dit que c'est lui que Huon a occis. Si vous prie que tost alliez voir quelle chose est advenue, afin que je sois en repos.

Alors

DE BORDEAUX.

Alors le Duc Naimmes sortit, mais il ne ſçut être venu qu'il ne rencontrât le corps de Charlot que quatre Chevaliers apportoit sur un écu. Le Duc Naimmes l'ayant vu en fut dolent. Le Comte Amauri monta les degrez & vint où Charlemagne & tous ses Barons étoient, là devant lui posa son fils Charlot. Quand le Roi vit son enfant ainsi detraaché, la douleur & le grand deuil qu'il en demena étoit insupportable, on n'eut ſçu trouver homme qui cette pitié eut vu, & s'il n'eût le cœur plus dur que marbre qui de douleur n'eust été érad, le Duc Naimmes qui moins de douleur n'avoit que les autres, voyant cette pitié advenue, & du grand deuil que son Seigneur demenoit, si s'aprocha de Charlemagne & lui dit: Sire, reconfortez vous de la chose advenue, vous ſçavez que le deuil ne refascitera votre fils. Mon cousin Oger le Danois m'occit Bertrand mon fils qui vos messages portoit au Roi Didier de Pavie, je le passai sans grand deuil faire, parce que par deuil ne l'eusse pu avoir. Naimmes dit Charlemagne, je veux ſçavoir la cause qui les mouvoit de là aller. Sire, ce dit Naimmes, du Comte Amauri pourrez ſçavoir qui l'a occis & pour quoi il étoit là alé. Adonc le Comte Amauri qui là étoit present, s'avanga & dit tout haut. Sire, que demandez vous, celui qui a tué votre enfant est devant vous, c'est Huon qui là est assis.

Quand Charlemagne entendit parler le Comte Amauri il regarda mout fierement Huon, & lui eût sauté au cousteau de dans le corps si ce n'eût été le grand Duc Naimmes de Baviere qui l'en détourna & le blâma en lui disant. Ha Sire! qu'avez vous en pensée, aujourd'hui avez reçu les enfants du Duc Sevis en votre Cour, si ont ayé promis ce leur faire droit & raison, & maintenant les voulez occire. Que pour

ront dire ceux qui cette chose verroient, que vous les avez mandez pour les menotter, & que même avec envoyé votre fils par esnet pour les mettre à mort, à ce que je vois pas ne vous maintenez à faire comme un homme, mais ainsi qu'un enfant, mais demandez au Comte Amauri la cause pour quoi il avoit mené Charlot, & aussi pour quelle cause il avoit assailli les deux enfans du Duc Sevis. Là étoit le gentil Huon de Bordeaux qui mout étoit ébahi du Roi Charlemagne, qui auourd'hui humbement l'avoit reçu & se veut l'occire. ſçachez qu'il est mout grand peur & au mieux qu'il put s'éloigna arriere de la présence de Charlemagne. Le bon Abbé de Clugay son oncle ne lui peut aider que de la parole, il prit congé de Charlemagne & laissa à Huon lequel dit au Roi: Sire, ſçachez de verité que celui qui est devant vous mort, je l'ai occis à mon corps défendant, ne ſçachant pas que ce fut votre fils, car si je l'eusse ſçu je ne l'eusse pas touché. Sire pour Dieu j'ay pitié de moi, je vous prie de me garder mon bon droit, & soumettre mon corps pour en votre Cour attendre tel Jugement que jugeront vos Pairs, & s'il est trouvé que j'aye occis Charlot votre fils ſçachant que ce fut lui, je veux que honteusement me fissent mourir. Alors tous les parents d' Huon qui là furent s'élevèrent à haute voix & dirent que bien avec dit & hardiment parlé, & que si le Comte Amauri vouloit aucune chose dire au contraire heure c'étoit de ce montrer.

Comme le maistre Comte Amauri accusa Huon de Bordeaux devant l'Empereur Charlemagne, que vraisement il avoit occis Charlot & de ce il appella Huon en champ de bataille.

Quand le Roi Charlemagne eut oui parler Huon de Bordeaux, il re-

HISTOIRE DE HUON

gards vers le Duc Naimas: au lui priant que
cette chose le vouloit conseiller. Sire dit le
Duc, autre chose ne vous sçavez dire hors
qu'ala si que par ci devant vous ai dit, que
de rechef demandiez au Comte Amauri,
pourquoi il a mené Charlot votre fils armer
et faire ombdcher dans le bois pour courir
sur les Als de Servia, ne quelle chose il a voit
querant. Amauri qui étoit allés près les
ostes dit. Sire la verité vous dirai,
et si autrement fais je vous qu'homme
ment mesalliez mourir: verité est que l'auit
passée Charlot m'envoya querir mes priant
qu'avec lui voulusse aller au gibier: je lui
répondis qu'il attendit au jour, mais il
n'avoit voulu rien faire: je lui octroye d'y
aller pourvu qu'il allât l'armer parce que
je me doutais des gens de Thierry l'Ardevois
estât que si l'aventure venoit à l'encontre
que vers eux puissions résister, si nous ser-
rimes de cette Ville tous deux et chassâmes
mes en petit bosquet, et là s'alez près ja-
chassâmes nos bestours dont l'un fut perdu,
et droit à cette heure vîmes venir les enfans
de Servia, si aperceumes Hon l'aîné qui
là est, qui avoit déjà l'un de nos oiseaux.
Charlot votre fils approcha de lui le priant
semblablement que son bestour lui voulust
rendre: mais le traître ne le vouloit faire.
Alors Girard son jeune frere vint vers
Charlot et estriverent l'un contre l'autre,
tant que Charlot le flattrit, Hon qui là
étoit présent sans dire mot ni parole aulle
haussa l'épée, si l'occit et mis pitouvement
à mort votre fils, puis s'enfuirent lui son
frere tant qu'ils purent, et s'il veut dire
le contraire que je n'aye dit verité, voici
mon gage lequel devant vous je presente,
et s'il est hardi que mon gage ose lever, je
lui ferai confesser en peu d'heure et lui offre
à prouver son corps contre le sien.

*Comme l'Abbé de Clugny vouloit prouver que
ce qu'Amaury avoit mis en avant étoit
mensonge, et comment le Comte Amauri
jetta son gage à l'encontre du gentil Huon.*

Après qu'Amaury eut signé la parole,
l'Abbé de Clugny passa avant et dit
que oncques jour de sa vie n'avoit ouï un si
grand mensonge que le traître Amauri a-
voit dit, et que lui et quatre Moines priés
et appareillez de jurer et faire serment, que
tout ce que le traître avoit dit, en avoit
faussement menti, et que gage n'y pouvoit
avoir que la verité en étoit témoin, cer-
tes ce doit croire, et vous sire Amauri,
qu'en dites vous? ha sire, jamais l'Abbé
ne voudroit de dire, mais la verité est
telle que je vous ai dit. L'Abbé peut dire
tout ce qu'il lui plaît, mais si Hon est si
hardi de moi desdire, mais la contre de ce
que j'ai dit devant vous qu'il se mette en
champ de bataille contre moi, et avant
qu'il soit vèpres lui ferai confesser. Quand
l'Abbé l'entendit il fut moult émerveillé,
si regarda Hon et lui dit: beau neveu
offre ton gage car le droit est à toi, si est
vaincu je ne retourne jamais à Clugny que
saint ni sainte, qu'à force de coups je ne
deslance d'un bâton et par pieces, et si
Dieu veut ce tort conseiller, je sçaperai de
si grands coups sur la fierte de S. Pierre,
qu'il n'y demeurera or ni pierre précieuse
que par terre se fasse trébucher. Sire dit
Hon se pleïe à Dieu que je me déporte
de lever son gage; car je lui prouverai que
faussement a menti comme un traître, et
lui ferai confesser qu'oncques je ne sçeus
que celui que j'ai occis fut fils du Roi.
Alors le Roi s'écria et dit, qu'il falloit
qu'Huon livrât ostages. Sire ceoût Huon,
je vous livrerai mon frere; car autre plus
prochais ne vous puis donner, car ici

DE BORDEAUX.

je n'ai cousin ni parent qui me voudroit
pleiger ni soi mettre en ostage pour moi.
Beau neveu dit l'Abbé de Clugny ne dites
pas ainsi; car moi et mes Moines demeu-
reront pleiges pour vous, et ce chose ad-
vint, dont Dieu ne veuille, que soy z marié
ni déconfit, le Roi Charlemagne et moi
et de tous nos Moines qu'ici present font
pendre à une fourche. Hon sire dit le Roi,
vous dites mal; car jamais ne vendrois le
faire, laissez nous convenir, nous verrons
qui tort ou droit aura. Lors le Roi appella
Amauri et lui dit que de son côté il livrât
pleiges pour lui, le traître répondit: Sire,
voici mes deux neveux qui me pleigeront.
Amauri je les prend par tel convenant que
si tu es vaincu et déconfit je le ferai tous
deux mourir de mal mort. Alors les plei-
ges répondirent que par cette maniere ne
s'y mettoient pas, et qu'antres trouva qui
pour lui se missent en cette aventure; mais
le Roi les vouloit recevoir sur peine de
perdre leurs fiefs et terres, ils en furent
contens et le Roi octroya.

*Comme les deux Champions vinrent au
champ où ils se devoient combattre ac-
compagnez de leurs amis*

Ainsi comme avez ouï l'entent pleiges
des deux côtés; Charlemagne les fit
laisse pour plus être assuré et m'écouter en une
tour jusques au jour que la bataille devoit
être faite. Or fut fait et ordonné de lier
le champ où ils devoient combattre, si fit
le Roi grand serment que jamais son fils ne
seroit mis en terre jusqu'à ce que le vaincu
fut pendu et étranglé. Si fit le comman-
dement au Duc Naimas de Baviere qu'il
se dévât et se appareiller cent Chevaliers
avec lui pour garder le champ, et que pour
quel que chose du mort de il se pourait que
aule trahison y fut faite; car mieux

j'aurois perdre la meilleure Cité de
mon Royaume.

Sire dit Naimas de Baviere, s'il plaît à
notre Seigneur Jesus-Christ laquelle chose
il fit, car tellement et si tôt exploits la
besogne qui tût fut aprété, et furent les
deux Champions amenez à l'Eglise de
Notre Dame de Paris, chacun accompa-
gné de ses amis comme à la chose aparte-
noit. Amauri avoit tous ses prochains a-
mis et tous issus de la parenté de Ganelon,
et Hon étoit accompagné du Duc Nai-
mas de Baviere et de tous les plus hants
Barons de la Cour du Roi, dont Amauri
et ceux qui avec lui furent étoient moult
doutent et enu-yeux.

Quand tous deux eurent ouï Messe,
chacun prit une soupe en via, puis tous
deux furent armez moult richement et mon-
ter sur deux courans destriers et se mirent
en chemin pour aller au champ où la ba-
taille d'eux deux se devoit faire: les chef-
fiers étoient faits et ordonnés comme en
tels cas appartenoit; sur lesquels le Roi
Charlemagne et les Barons étoient adja-
mantés et attendant les deux Champions
qui l'un après l'autre venoient par les
rues, le premier fut le Comte Amauri
lequel vint au champ, et mit pied à ter-
re, si salua le Roi et tous les Barons qui
y étoient.

Hon vint tost après et vint en moult
bel array, et à l'heure qu'il passoit par les
rues, aux hautes étoient appuyés les
Dames et Demoiselles en très grand nom-
bre, qui toutes prioient notre Seigneur
Jesus-Christ qu'Huon voulust gager à
l'encontre de dit traître Amauri, moult se
geas le plaindoient, car tous disoient qu'
impossible seroit qu'il pût gagner la ba-
taille à l'encontre du Comte Amauri,
pour ce que Hon étoit si jeune que pour
lors n'avoit d'âge vingt quatre ans; mais

HISTOIRE DE HUON

mais tant étoit beau & bien fait du corps que de plus beau ne pouvoit on querir ni voir, ni qui plus fut rempli de bonnes vertus. Et pour ce il étoit mout fort plaiat & regretté de plusieurs hommes & femmes, qui passer le virent, pour ce que le Comte Amauri étoit haut homme & un très expert & vaillant Chevalier en armes, en ce tems plus fort ni plus puissant de corps ne se trouva en la Cour du Roi. Si étoit mout aimé & prisé du Roi, dommage étoit, car de plus felon traître on ne trouveroit en nulle terre, mout avoit grande force & peu prisoit Huon, si lui sembloit qu'à l'encontre de lui auroit peu de durée, mais on dit en commun proverbe que guider a dieu maints hommes & qu'un bien petit de playe abbat un grand vent. Car si notre Seigneur Jesus Chr si veut sauver Huon, la force ni la puissance du Comte Amauri ne lui peut mal faire par la très-excellente prouesse & le très grand courage qui étoit en Huon, comme ci-après vous pourrez oïr.

Comme les deux Champions firent serment que ce qu'ils avoient dit étoit chose véritable. Et ce que le Roi Charlemagne dit.

Tant chevaucha Huon, qu'il vint au champ où il descendit, quand il fut entré dedans les lices, il salua le Roi & tous les Barons mout humblement, puis s'approcha du lieu où les saintes Reliques étoient posées, & là fit serment solennel en la présence du Duc Narmes de Baviere par qui le champ devoit être gardé, & devant plusieurs autres Barons qui là étoient qu'onques en jour de sa vie ne sceut que celui qu'il avoit occis fut Charlot le fils du Roi Charlemagne son souverain Seigneur, & ce que le Comte Amauri avoit dit, en avoit menti comme déloyal traître

qu'il étoit, & mit les deux mains sur les saintes Reliques, en faisant serment que ce qu'il avoit dit étoit vérité. Puis quand Huon eut fait son serment, le Comte Amauri s'approcha mout effrayement & jura sur ces saintes Reliques que ce que Huon avoit jéré il avoit menti fausement, & que de certain il sçavoit que Charlot étoit fils du Roi de France, & qu'il l'avoit occis pour ce que Charlot vouloit avoir son hestor lequel Huon avoit pris, & lui ferai confesser avant qu'il soit nuit. Quand le Comte Amauri eut juré il le cuida retourner, mais peust s'en fallir qu'il ne tomba à terre, dont ceux qui le virent pronostiquerent & jurerent entre eux que la chose retourneroit à mal à l'encontre dudit Comte Amauri. Lors que les deux champions eurent fait serment, le Duc Narmes de Baviere & les autres Barons qui là étoient viderent du champ, puis posèrent & mirent des gardes comme en tel cas appartient.

Après ce, les deux champions monterent dessus les destriers, leur lance en leur main & leur écu en leur col. Alors le cry fut fait tel comme il appartient, à sçavoir, que nul ne fut si osé de se esmouvoir si faire signe quelconque à l'une partie ni à l'autre sur peine de mort. Lors le cry fut par l'Empereur Charlemagne, plein d'ire & courroux fit crier que si la chose advenoit que le vainqueur occit son adversaire sans lui avoir fait confesser la dessusdite trahison faite de la mort de son fils, le vainqueur perdrait sa terre & seroit banni dehors du Royaume de France & de l'Empire de Rome à toujours; mais après le cry fait le bon Duc de Baviere & tous les nobles Pairs & les Barons de France virent vers le Roi Charlemagne, & lui dirent: ha Sire, que voulez-vous faire, ce que vos Pairs de France & de l'Empire

DE BORDEAUX.

de Rome, car l'investefois est advenu que l'un des champions est occis sans avoir nulle puissance de parler: il seroit mout grand dommage & pitié de faire un tel Edit, car votre grande renommée qui par si grand temps a été élevée, en pourroit être estrainte, & dirait-on de vous, que si hautement & en si grand triumphe avez vécu tout le temps de votre vie, qu'à la fin de vos jours retourneriez en esclaves, dequels paroles le Roi Charlemagne n'en tint compte.

Comment Huon de Bordeaux & le Comte Amauri se combattirent devant Charlemagne & fut le traître Amauri occis par la prouesse du Chevalier Huon.

Quand le Roi Charlemagne eut entendu le Duc de Baviere, il jura par S. Denis de France & par la couronne qu'il portoit sur la tête, que ce qu'il avoit dit demeurerait fait, & que ja autrement ne seroit. Adonc les nobles Barons furent tous troublez & retournerent arrière, disant qu'il n'est pas besoin d'aller querir bon droit en la cour. Plusieurs Princes & grands Seigneurs qui là étoient commencent à murmurer après ladicte deffiance faite, l'Edit de Charlemagne.

Les vaillans champions se retirerent à part, puis se regarderent mout fierement l'un l'autre, & le Comte Amauri s'écria mout haut & dit. Or ça, dit-il à Huon, traître & déloyal Chevalier, en ce jour te ferai confesser ta déloyauté, & au grand pitié de toi parce que tu es jeune, si tu veux confesser le meurtre que tu as fait je prierai tant le Roi Charlemagne qu'il aura merci de toi. Quand Huon entendit le traître Amauri parler, d'ire & de fureur commença à dire. O gloton déloyal & traître tes paroles envenimées ne m'ébahissent

point, car mon bon droit m'aidera, avec l'aide de notre Seigneur Jesus Christ & ton péché pourra tellement qu'en jour d'hui te ferai confesser ta déloyauté. Alors ils baillèrent leurs lances & p querent des espères, & ceururent de telle force qu'il sembloit à leur marcher que ce fut quelque foudre qui descendoit du ciel. Si s'en virent l'un sur l'autre, & s'effirent leurs lances dont le fer étoit bien tranchant & affilé, duquel ils s'entredonnerent de si grands coups qu'elles se rompirent toutes deux jusqu'aux peings, & les éclats en volèrent auprès des échaffaux, où le Roi Charlemagne étoit assis. & les deux chevaux où ils étoient assis tomberent par terre, & n'y eut sang ni poil qui les put empêcher, & convint que les deux Chevaliers tombassent à terre si étourdis qu'ils ne sçavoient ce qui leur étoit advenu des merveilleux coups qu'il avoient reçus, puis se leverent vertueusement chacun son épée au poing, & approcherent l'un de l'autre & de leurs destriers qui sur le champ étoient, ils s'entrent garderent, le destrier de Huon choisit celui du Comte Amauri, lequel vouloit au non l'estrengla. Alors le Comte Amauri voyant son cheval mort s'en vint furieusement vers le cheval de Huon pour l'occir, mais Huon s'en donna garde & se mit au devant de son destrier, & haussa son épée & donna au Comte Amauri un si grand coup qu'il lui convint reculer & chancela deux ou trois pas en arrière, tellement qu'à peise il ne tomba à terre, dont tous ceux qui là étoient se donnerent grande merveille de ce que Huon de Bordeaux avoit telle vertu, & la grande force qui étoit audit Comte Amauri, & l'Empereur Charlemagne même s'en ébahit fort.

Quand le Comte Amauri eut senti le très grand coup que Huon lui avoit donné

HISTOIRE DE HUON

il embrasse son écu & l'épée au poing vint sur Huon & lui donna si grand coup sur le heaume, que s'il n'eût été d'acier il l'eût poussé jusqu'à ses dents; mais Dieu le garanti de mort, & le coup fut si grand, que Huon voulût ou non il en demarcha trois ou quatre pas. Et lui dit le Comte Amauri, Huon de ce coup je vous ai tisté. Alors le vaillant Chevalier Huon, par grand ire haussa son épée, de laquelle il donna au Comte Amauri un si merveilleux coup qu'il l'atteignit sur un des costez en descendant que toutes les mailles de son heaume lui détraucha, & descendit l'épée sur la hauche dudit comte tellement qu'il lui fit une profonde playe, de laquelle le sang en sailla en abondance & tomba pâmé en la prairie. Encore ledit Amauri se sentit fort angoustieux de navré, il commença de crier le nom de Dieu & de la glorieuse Vierge Marie, tout faisant mieux qu'il eût commencé à s'approcher de Huon de Bordeaux en tenant l'épée en haut, de laquelle il donna & assit un si grand coup sur le heaume de Huon que toutes les fleurs & pierres précieuses qui dessus étoient tomberent à terre & le cercle qui étoit à l'autour dudit heaume en fut tout détraqué & rompu & fut le coup si grand que Huon en fut étourdi, & fut contraint de mettre un genou à terre & peu s'en fallut que tout se rombe.

A cette heure la voyoit en la place un frere de bon Abbé de Clugny, qui voyant le merveilleux coup qu'avoit reçu Huon par l'assaut & vint à l'Eglise de Notre Dame de Paris, où il trouva le bon Abbé de Clugny qui étoit en priere & ora son neveu Huon de Bordeaux son neveu. Le frere lui dit: ha sire, priez notre Seigneur Jesus-Christ de bon coeur qu'il veuille recourir votre neveu, car je

lui ai vu mettre un des genoux à terre en moult grand doute de mort.

Alors le bon Abbé sans répondre mot à son serviteur tout pleurant leva les mains au Ciel priant Dieu que son neveu voulût garantir & aider qui dans le champ étoit en grand doute de sa vie & sentant le très grande force qui au Comte Amauri étoit, requerant humblement à notre Seigneur que son bon droit il voulût garder. Et le Comte Amauri voyant Huon avoir reçu un coup si pesant lui cria & dit: Huon je crois que pas ne la ferai loquer, mieux vaud que confessiez votre peché avant que je vous occise; car avant qu'il soit vépre je vous verrai balayer au vent. Tais-toi, dit Huon, faux & déloyal traître, ta malice ne te pourra aider; car aujourd'hui te mettrai en tel point que tous tes amis auront grand honte de te voir. Alors Huon s'avança en venant près d'Amauri, faisant semblant de frapper sur le heaume d'icelui, lequel voyant que Huon le vouloit fraper, leva son écu en haut pour recevoir le coup, mais Huon qui expert étoit le regarda, & d'un coup à la revers le frapa tout le bras qu'il avoit levé en haut de son épée qui tranchante étoit, & le frapa de telle force que le bras lui trancha, & tomba à terre le bras & l'écu.

Quand le Comte Amauri vit & sentit le merveilleux coup, & son bras qu'il avoit perdu, lequel gissoit à terre, il fut moult angoustieux de grand doute qu'il feroit, il s'arista d'un traître si appella Huon & lui dit: ha sire, noble sire, ay pitié de moi, car à tort & sans cause vous m'avez encoché & mis à mort que vous avez tué Charlot le fils du Roi, mais je sçais pour vrai que rien n'en sçavez, mais il est mort

DE BORDEAUX.

par mon conseil; car je le menai au bois pour vous & votre frere enlever, s'en prêt de reconnoître devant le Roi de tous les Barons, & vous disculper de ce que je n'avois mis sus, si te prie que tu ne m'occides pas, & je me rends à toi.

Or prend mon épée je te la donne, alors Huon s'avança & tendit le bras pour caider le prendre; mais le déloyal traître adreisa le bras qu'Huon avoit mis en avant, & le frapa d'un revers le couda & le traça, mais il faillit, & le narra en brasant que le sang en sailla. Alors Huon voyant la grande trahison que celui coudait faire, lui cria: ô traître déloyal traître ta malice ne te pourra plus garantir, car jamais homme tu ne seras trahison: adonc Huon haussa l'épée & en donna au Comte Amauri un si merveilleux coup entre l'écu & le heaume & le frapa au col si vivement qu'il lui trancha la tête, tellement que le corps & la tête tomberent en la place l'un d'un côté l'autre de l'autre: que mal aventure adreint en ce jour à Huon de Bordeaux de ce qu'il ne lui avoit pas souvenu de la promesse faite par le Roi; car tant de peines, de travaux & périls eut à souffrir, qu'il n'est Clerc qui tant sçait écrire qui le peut rediger par mémoire, si l'auges humaine dire & raconter. Et si ce n'eût été l'aide de notre Seigneur Jesus-Christ & le secours de ses bons amis, jamais des grands périls où il se trouva ne fut échappé sans mourir, & partant occit le Comte Amauri comme par ci devant avez oüy.

Comment après que l'Empereur Charlemagne eut vu le Comte Amauri mort, il commanda à Huon de Bordeaux qu'il vuidât hors du Royaume & de l'Empire & qu'il le bannissoit à toujours de ses Terres

Quand le Duc Naimes qui étoit garde du champ vit qu'Huon avoit le Comte mort à mort en la place il en fut fort joyeux & vint vers Huon & lui demanda s'il étoit surs. Sire dit Huon, oui Dieu merci & ne font aucune douleur qui me grève. Alors il le fit monter sur son cheval & le menèrent au Palais vers Charlemagne qui déjà étoit parti du champ & avoit vu le Comte Amauri occis, dont il eut grand deuil & ne le pouvoit oublier, il demanda à Huon & au Duc Naimes de Bordeaux s'ils avoient eu conseil au Comte Amauri la trahison qu'il mettoit sus à Huon de la mort de son fils Charlot.

Sire dit le Duc Naimes, je n'ai point oui qu'Amauri l'ai confessé pour ce qu'on le pressa si près qu'il n'eut pas le loisir de ce faire, alors l'Empereur Charlemagne s'écria disant: le Comte Amauri bien sçait certainement qui ont la trahison n'a pensé, & qu'à tort & sans cause as été mis à mort, car plus loyai que toi ne fut jamais, & sçait certainement que si tu l'eusse fait que tantôt devant moi l'eusse confessé. Le Roi appella Huon & lui dit qu'il sortit hors de son Royaume & qu'il le bannissoit à jamais de Bordeaux & d'Acquiesme, car par Monseigneur S. Denis, si je sçai que tu vois, je te ferai mourir de mille mort.

Alors Huon passa avant quand il courroit ou parler Charlemagne, il lui dit: Sire, comment donc n'ai je pas fait mon devoir quand devant vous & vos Barons ai descellé en champ de bataille celui par qui tant de douleur vous est advenue. Certes vous avez mal reconnu les grands services que le noble Duc Sevia mon Pere vous a fait & dont par ce moyen montrez grand exemple à tous vos nobles Barons & Chevaliers d'avoir avis, & comment d'ici en avant ne se voudroit fier en vous quand

HISTOIRE DE HUON

par votre seule opinion & contre tous les Saints Royaux & Imperiaux voulez faire. Certes si autre Prince que vous me vor'oit faire ce tort, avant cette chose consentir, maints Chasteaux & bonnes Villes en feroient détruites & ruinées, & pauvres gens détruits & desheritez, & maints Chevaliers mis à mort. Alors que Huon parloit au Roi, le Duc Naimes de Baviere fort irrité se leva & dit: ha Sire, que lie chose a-t'ex vous en penséz de faire, sçaches que H on a fait son devoir quand son champion a mis à mort vous pouvez penser que c'est ce vie divin, quand un e-fant a déconfit un si puissant Chevalier comme le Comte Amant. Sire si voulez faire ce que nous vous dirons, & t'retous loin & près, ceux qui de cette exortation ont par ex quand la fin de vos jours deviendrez assortir. Huon qui là étoit se retourna vers les Barons en leur remontrant que cette chose ils voullent prier le Roi Charlemagne que de lui eut merci, car tout y étoit tenu à cause qu'il étoit l'un des d'unes Paix. Alors tous les Princes & Barons tournèrent Huon par les mains se vinrent jeter à genoux devant le Roi. Lors Huon parla & dit: Sire puisque tant me haïsses, je vous prie qu'à la requeste de tous les Barons qui sont ici, vous me vouliez octroyer que je puisse demeurer en mon Pays sans que jamais ierme vers vous & vous requiers très-humblement que de moi ayez merci.

Comme le Roi Charlemagne envoya Huon de Bordeaux par fine un Message en Babilone à l'Admiral Gaudisse.

Quand l'Empereur eut ainsi parler Huon il lui dit, & se fit voir de desant mes yeux, car quand il me souvient de la

mort de mon fils Charlot que tu occis, je n'ai membre sur moi qui ne tremble de la grande haine que je te porte.

Je deffend à tous mes Barons que jamais ils ne m'en parlent. Quand le Duc Naimes qui là étoit present ent ouï le Roi qui sur Huon étoit si iddigné, parla tout haut & dit aux Barons. Seigneurs qui êtes ici presents avez vous ouï la grande faute que le Roi veut faire à l'un de nos Peires, laquelle chose est contre droit comme vous sçavez; mais pource que certainement nous sçavons qu'il est notre Seigneur droitier, il nous convient l'endorer; mais de ce jour en avant, puisqu'il veut faire chose contre raison & honneur, jamais un seul jour ne veux être avec lui & m'en irai sans plus revenir & être en lieu où telles exortions soient faites, je m'en vais en mon Pays de Baviere, fasse le Roi d'ici en avant tout ce qu'il lui plaira.

Alors tous les Princes, Barons & Chevaliers qui là étoient s'en allerent avec ledit Duc Naimes, sans dire un seul mot au Roi, & demoura tout seul en son Palais.

Quand le Roi vit le département du Duc Naimes & des autres Seigneurs & Barons, il fut fort déplaisant & dit aux jeunes Chevaliers qui étoient là demeurés avec lui, que mort lui devoit envoyer de ce que son fils avoit été tué si pitousement. Et d'autre part il se voit abandonné de ses Barons qui tous l'avoient detainé. Et dit tout haut, force m'est de faire leur volenté & commença à pleurer & aller après eux, en écriant au Duc Naimes & à ses Barons qu'ils retournaissent en arrière, & que force lui étoit de faire & octroyer leurs requêtes quelque serment qu'il ont fait.

Alors le Duc Naimes & les Barons retournerent avec lui au Palais, lequel étoit fait un banc doré de six or, & ses Barons tout à l'enour de lui. Si commença qu'on

DE BORDEAUX.

lui amena Huon; lequel y vint & se mit à genoux devant le Roi en lui priant très-humblement que pitié & mercy voulust avoir de lui. Alors le Roi le voyant en sa présence lui dit: Huon, puisque vers moi vous être accordez, si convient que fassiez ce que je veus dirai: Sire, lui répondit Huon, pour obéir à vous il n'est aujourd'hui chose en ce monde mortel que corps humain puisse porter, hardiment n'osasse entreprendre, déjà pour peur de mort ne le laisserai à faire, & fist ce à aller jusqu'à l'Arbre sec, voire jusqu'aux portes d'enfer combattre aux infernaux, comme fit le fort Hercules ayant qu'à vous ne fesse accordé. Huon ce dit Charles, je cuide qu'en pire lieu je vous enverrais; car de quize Messagers qui de par moi ont été envoyé, n'en est pas revenu un seul homme. Si te dirai où tu iras, puisque tu veus que de toi aye mercy, ma volenté est qu'il te convient aller en la Cité de Babilone par devers l'Admiral Gaudisse, pour lui dire tout ce que je te dirai, & garde que sur ta vie ne fesse faute; quand la seras venu tu monteras au Palais, là où tu attendras l'heure de son diner, & que le verras assis à table. Si convient que tu sois armé de toutes armes, l'épée nue au poing, par tel si que le premier & le plus grand Baron que tu verras manger à sa table, tu lui trancheras le chef quel qu'il soit, Roi ou Admiral.

Et après ce te convient tant faire que la belle Escarmende fille de l'Admiral Gaudisse tu fianceras & la baiseras trois fois en la présence de son pere & de tous ceux qui là seront présents; car je veus que tu sçache que c'est la plus belle Pucelle que aujourd'hui soit en vie, puis après diras de par moi à l'Admiral qu'il m'envoie mille Esquiers, mille Ours & mille Vautours p'riers, & mille jeunes Valets, & mille des plus belles Pucelles de son Royaume,

& avec ce te convie que tu me raporte une poignée de sa barbe & quatre de ses dents machelieres. Ah! Sire, dirent les Barons bien désirez sa mort quand de tel message faire lui encharges; vous dites la verité, ce dit le Roi, car si tant ne fait que j'aye la barbe & les dents machelieres sans aucune tromperie ni mensonge, jamais ne revienne en France se montrer devant moi; car je le ferois pendre & traîner. Sire, ce dit Huon, m'avez-vous dit & raconté tout ce que voulez que je fesse? Oat dit le Roi Charles, ma volenté est telle si vers moi veut avoir paix. Sire ce dit Huon, au plaisir de N. Seigneur je ferai votre message, & ja pour peur de mort ne le lairai. Huon ce dit le Roi, si Dieu vous fait cette grace que paissez revenir en France, je vous deffends que si hardis ne soyez d'aller à Bordeaux, si en nulle de vos Terres, jusqu'à ce qu'ayez parlé à moi; car si le contraire trouvois, sçaches que je vous ferois mourir de mille mort. Et pource je veus que seureté & bon otage me baillez. Sire ce dit Huon, voyez ici dix de mes chevaux, lesquels je vous baille en seureté, afin que de moi soyez content, si vous prie par votre grace que me veuillez octroyer qu'avec moi puisse emmener les Chevaliers que j'ai amené de Bordeaux jusqu'au Saint Sepulchre: je le vous accorde, dit le Roi jusqu'à la mer rouge si tant vous vives. Sire ce dit Huon, de ce vous remercie. Alors Huon s'apréta & se mit à point pour faire son voyage.

Comme Huon de Bordeaux prit congé du Roi Charlemagne & des Barons de France, & s'en allerent avec le bon Abbé son Oncle jusqu'à Clugny.

Après ce que le Roi Charlemagne eut enchargé Huon de faire son message, il fit venir devant lui Girard le frere

HISTOIRE DE HUON

de Huon auquel il bailla la terre & la seigneurie de son frere Huon, jusqu'à ce qu'il fut revenu de son voyage, & Huon qui son office eut aprés vint vers le Roi & les Barons prendre congé, son Oncle l'Abbé de Clugay lui dit qu'avec lui s'en vouloit aller: il fit rent douze Chevaliers d'une compagnie de Princes & de Barons, qui deux journées le convoyerent, puis quand ce vint au départir qu'ils firent de la Ville de Troyes en Champagne, le Duc Naimis prit congé de son cousin Huon de Bordeaux, si lui donna un sommier chargé d'or & le baissa au départir, puis après vint Girard son frere lequel prit congé de Huon en le baissant; mais sçachez de verité que le baiser qu'il fit ressembla à celui que Judas fit à Notre Seigneur; car moult cher lui fut vendu, comme cy après oürez ouïr, ainsi s'en départit le Duc Naimis & Girard, en tenant le chemin vers Paris.

Huon & l'Abbé son oncle avec leur compagnie n'arrêterent de chevaucher jusqu'à ce qu'ils arriverent en l'Abbaye de Clugay où à très grande joye furent reçus & bien festoyez. Puis quand ce vint le lendemain Huon s'en parloit & prit congé de son Oncle moult tendement pleurant, & lui pria moult cherelement que la Duchesse sa mere eut pour recommandée, & Girard son frere, laquelle chose l'Abbé lui promit de le faire: il donna à son neveu un Molet chargé de telle monnoye qu'allois courtoit en France. Si s'en parloit & tint le chemin de Rome. A tant laisser n'â parler de Huon si dirons dudit Naimis de Baviere & de Girard qui s'en retournerent à Paris: quand là furent venus, Girard se mit devant le Roi Charlemagne, en lui suppliant qu'il lui plût de le recevoir à hommage, faisant relever la Terre de Bordeaux & les appartenances, afin qu'il fut en état & avaa-

cement de l'un des Pairs. Laquelle chose le Duc Naimis ne voulut consentir si agréer & dit au Roi que pas ne seroit fait que Huon fut desherité, dont Girard fut bien dolent, mais peu en chaut au Duc Naimis de Baviere, car moult aimoit Huon: ce néanmoins que la requête de Girard touchant l'hommage de la terre de Bordeaux & les appartenances, ne lui fut point accordée, toutefois il prit congé du Roi & s'en alla en Bordelois, où il fut en grande joye reçu: mais quand la Duchesse ne vit Huon retourner elle eut grand douleur au cœur, si demanda à Girard la cause pour quoi son frere n'étoit retourné avec lui.

Alors Girard lui raconta de point en point tout leur détournier, & toute l'aventure qu'ils avoient eu & du partement de Huon & de la maniere de son voyage, dont la Duchesse eut tel deuil & déplaisir qu'elle s'en coucha au lit malade, où elle demoura vingt neuf jours, puis quand ce vint au trentième elle rendit son ame à Dieu, dont moult grand deuil en fut demené par toute la contrée, & la fit Girard moult richement ensevelir & mettre en terre à S. Severin avec le Duc son mari: puis tantôt après Girard se maria & prit à femme la fille du Duc Gibouart de Sicile, lequel étoit tant traître & si très cruel Tyran, que de plus mauvais on ne pouvoit ouïr parler, son beau fils Girard eut tôt apris le métier de son beau pere, car tellement mena mal la Ville de Bordeaux & le pays d'autour, que pitié étoit d'ouïr le pauvre peuple regretter à pleurs & à cris le Duc Sevin & la Duchesse sa femme, en priant à N. Seigneur J. C. que Huon lui voulut ramener fais & sauve: à tant laisserai à parler de Girard & de son beau pere, & parlerons de Huon

DE BORDEAUX.

Comme Huon de Bordeaux vint à Rome & se confessa au S. Pere qui étoit son Oncle, & de son département, & comment il vint à Brandis, où il trouva son Oncle Garin de S. Omer, lequel pour le grand amour qu'il avoit à Huon, passa la mer avec lui.

Par cy devant avez ouï comment Huon se départit de son Oncle l'Abbé, & chevaucha tant avec les Chevaliers qu'il avoit mené avec lui, qu'ils arriverent en la Cité de Rome, si se logerent en un moult bel Hôtel, puis se leva Huon bien matin accompagné de Guirard son bien familier ami & des autres Chevaliers qui avec lui étoient venus, & s'en alerent ouïr la Messe en l'Eglise de Saint Pierre, & quand la Messe fut dite & chantée; le Saint Pere sortit de son Oratoire. Huon vint au devant & le salua moult humblement, le S. Pere le regarda en lui demandant qui il étoit, & d'où il étoit né: Pere Saint, ce dit Huon, mon Pere fut le Duc Sevin de Bordeaux, lequel est trepassé. Alors le S. Pere s'aprocha de Huon, si l'embrassa en lui disant: mon beau neveu, vous soyez le bien venu, je vous prie que dire me veuillez comment fait ma sœur la Duchesse votre mere, & quelle aventure vous arrent par deça. Pere Saint, dit Huon, je vous prie qu'à part & en confession je le vous puisse dire; car grand besoin m'en est. Beau neveu, bien me plaît vous ouïr. Alors le Saint Pere prit Huon par la main si le mena en son Oratoire, & là Huon raconta à notre Saint Pere tout ce qui lui étoit advenu depuis le jour & l'heure qu'il s'étoit parti de Bordeaux, tant de ses aventures comme du message qui lui étoit enchargé de faire par le Roi Charlemagne à l'Amiral Grandisse. Puis quand il eut tout dit à notre Saint Pere, il lui requis pardon, & pénitence de ses péchez, & le Pere Saint lui répondit, qu'autre pénitence ne lui

donneroit que celle que Charles lui avoit donnée, & qu'elle étoit si grande, qu'il n'étoit corps humain qui le pût souffrir, n'ôât penser de le faire, Alors lui bailla notre S. Pere l'Absolution de tous ses péchez, après notre S. Pere amena Huon en son Palais, où il fut reçu & festoyé moult honorablement & à grande joye. Après ce qu'ils eurent diné, & qu'ils eurent devisé grande espace de tems, notre S. Pere dit à Huon, mon neveu, le chemin qu'avez à tenir est qu'aller vous fait au port de Brandis & là trouverez mon frere Garin de Saint Omer votre Oncle, lequel j'y écrirai une lettre afin que de vous ait connoissance: car je sçai de verité que de votre venue il aura grand joye, il a la garde de la mer Orientale, si vous dressé & vous fera délivrer neuf ou dix Galeres, telles qu'elles vous seront nécessaires, pour vous conduire par tout où bon vous semblera. Pere saint dit Huon, de ce humblement vous remercie.

Beau neveu, dit le S. Pere, demeurez cette nuit avec moi. S. Pere, très humblement vous prie qu'aller je m'en puisse, car moult désir de partir pour voir mon Oncle Garin. Lors le S. Pere voyant que son neveu avoit désir de partir, il lui bailla ses Lettres & lui dit beau neveu, vous me recommanderez à mon frere votre Oncle: S. Pere, dit Huon, je ferai tout ce que m'avez commandé.

Lors le S. Pere donna à Huon de grands & riches présents, & tous ceux qui avec lui étoient, il baissa son neveu au départir: Huon prit congé de lui tout en pleurant, & se partit & se mit en la riviere du Tibre sur une riche Nef que le Pere Saint lui avoit fait appareiller, & étoit bien garnie de tout ce que métier lui étoit. A tant monta en la Nef, il eut bon vent & tôt fut à Brandis; mais avant qu'il fut là arrivé,

HISTOIRE DE HUON

il pleura miliaies larmes & fit miliaies piteux regrets de ce q'ainsi lui convenoit partir de son pays, mais les gens le reconfortoient ea lui diant miliaies beaux exemples pour le reconforter. Sire ce dit Gaichard, laissez votre deuil, car pour deuil faire ne vous pourrez avancer, il vous convient tout mettre à la volonte de N. Seigneur, qui jamais n'oublie ceux qu'il aime; montrez vous homme non pas enfant, afin que nous qui sommes avec vous puissions être rejouis car la douleur que vous voyez faire nous fait tous troubler. Seigneurs dit Huon, puis qu'ainsi est je ferai à votre volonte; & tant exploiteront à vent & voile qu'ils arriveront au Port de Brandis. Quand là furent venus, Huon & ses gens saillirent de la Nef, puis firent tirer les drieriers dehors. Si choisirent Garin qui sur le port étoit assis dedans une belle Roche laquelle étoit en lue & parés d'une très-belle rapissierie & une mout riche chaise étoit assis Garin. Alors que Huon le vit ainsi assis, il le salua cuidant que sire fat du pays. Lors Garin le regarda mout, si commença à pleurer & dit à Huon de Bordeaux: Sire à moi n'appartient que si grand honneur me fassiez, car au semblaat & à la chair que j'ai veue en vous m'a contraint de pleurer pource que tant bien ressemblez à un Prince du Royaume de France, qui eut nom Sevin qui en son temps fut Duc & sire de la Cité de Bordeaux, le grand amour qu'en lui eut jadis m'a contraint de pleurer. Si vous prie que dire me veuillez de quel lieu vous estes & qui sont vos parens & amis, car le Duc Sevin eut jadis épousé ma sœur la Duchesse. Sire dit Huon puisque sçavoir voulez qui je suis, à vous puis-je le dire; car le Duc fat mon pere & la Duchesse Alis fat ma mere, & son nez deux freres, je suis l'aîné, & le puisné est demouré à Bordeaux pour garder le pays,

Quand Garin sçeut que Huon étoit fils du Duc Sevin de Bordeaux, la joye qu'il eut n'est nul qui le sçeut vous dire, il embrassa Huon de Bordeaux en pleurant & lui dit: Mon cher neveu, votre venue m'est la plus grande joye du monde, il se laissa tomber par terre pour baiser Huon aux pieds, mais tout soudain par ledit Huon fut relevé.

La joye que eux deux demenoient fut si très grande que ceux qui là étoient s'en émerveillèrent tous. Alors Garin demanda à Huon: Beau Neveu quelle aventure vous amene par deça. Lors Huon mot à mot lui racompta toute son affaire, & aussi la cause pourquoi en cette queste s'étoit mis.

Quand Garin eut entendu son Neveu Huon; il lui dit beau neveu, là où sont le grand périls git le grand honneur. Dieu vous aidera à achever cette grande besaigue, tout est possible à Dieu & à l'homme moyennant la grace: jamais l'homme ne se doit ébahir pour les choses mondaines, & alors Huon donna ses lettres à son Oncle Garin qui joyeusement les receut, & les tout au long le contenu. Puis quand il eut leu dit à Huon, beau neveu j'ai autre recommandation n'est besoin que de voir votre chair par laquelle apert que est tel que la lettre que le S. Pere m'a envoyé & démontré, sçachez que bonne est votre venue, & qu'à bon port estes arrivé; car je vous promet loyement que j'aime bien ma femme & mes enfans, mais le grand amour que j'ai en vous, pour l'amour de votre Pere le Duc Sevin, & la Duchesse votre Mere, qui étoit ma Sœur, j'abandonnerai tout pour vous servir & accompagner de mon corps & de mes chevasca, sçachez mon Neveu que j'ai trois grosses Nefs batailleres garnies & fournies de tout ce qu'il appartient en tel cas,

DE BORDEAUX.

que je menerai avec vous si besoin est, ni tant que la vie me soit au corps je ne vous abandonnerai & vous aiderai à toutes vos entreprises conduire. Mon bel oncle ce dit Huon, de la grande courtoisie que vous m'effrez je vous remercie. Alors Garin prit Huon de Bordeaux par la main si l'amena en son Chasteau, là où mout richement fat receu, la femme de Garin & quatre de ses enfans viarent au devant, Huon qui sage & courtois étoit vint vers la Dame si la baisa & les quatre enfans ses cousins, grand joye descerens en la salle, les tables furent mises si s'assirent au souper. Garin appella sa femme & lui dit: Dame, sçachez que ce jeane Chevalier que vous voyez est mon propre Neveu & cousin germain de vos enfans, lequel est ici venu en refuge, pour avoir aide & conseil de moi d'un voyage qu'il a entrepris avec lequel moyennant la grace de N. Seigneur j'irai en personne pour lui aider & conduire son fait, si vous prie & commande que nos affaires ayez pour recommandées & de bien garder vos enfans. Sire, dit la Dame, tout en pleurant; puisque votre plaisir est de ce faire, & aller voulez avec lui, votre plaisir soit le mien; mais mieux aimasse beaucoup que fussiez de retour.

A tant cessèrent jusqu'au lendemain que tous furent levez. Garin qui grand vouloir avoit de servir & complaire à son Neveu, fit aprester & ordonner une Nef mout belle & grosse, laquelle ils garnirent de biscuit, de vin & de chair, & tous autres vivres. Elle fut garnie & ordonnée d'artillerie telle comme il appartenoit, si mirent dedans leurs chevaux & armures, or & argent & toutes autres richesses à eux nécessaires. Puis prirent congé de la Dame, laquelle mout tendrement laisserent pleurant, si entrèrent Huon & Garin dans la Nef & tous leurs gens avec eux, ils furent treize

Chevaliers & deux V'ets qu'ils menerent avec eux pour eux servir & onc plus n'en voulat avoir.

Comment Huon se partis de Brandis, & Garin son Oncle avec lui, & comme il vint en Hierusalem, & comme il se départit & vint es deserts où il trouva Cerasms & de leurs devises.

Quand Huon & Garin furent entez dans la Nef, ils firent lever les ancres & voiles, & agerent tout de nuit que de jour qu'ils arriverent au port de Sasse, & quand là furent venus ils descendirent de la Nef & tirerent leurs destriers dehors puis monterent dessus, si chevaucherent tant qu'en celui jour vintrent au giste à Rames, puis le lendemain matin se partirent & vintrent au giste en la sainte Cité de Jerusalem la nuit se reposerent. Et le lendemain allerent faire leur pelerinage en l'Eglise du S. Sepulchre, & là ouïrent bien dévotement la Messe en faisant leurs offrandes ainsi qu'à leur dévotion appartenoit. Quand Huon se vit devant le saint Sepulchre, il se mit à vuds coudes & à vuds genoux, & tout en pleurant fit son oraison à N. Seigneur en lui priant que de sa grace & pitié lui voulat aider à faire son voyage, & que tellement puisse faire que à sauveté put retourner en France, & avoir paix & accord au Roi Charlemagne.

Quand Huon, Garin & tous les autres eurent fait leurs oraisons, & qu'ils eurent fait leurs offrandes Huon & Garin se retirèrent en une petite Chapelle qui est dessous le Most de Calvaire, où à présent gisent Godefroy de Bouillon & Baudouin son frere. Quand là furent entez, Huon appelle tous ceux qui avec lui avoit amenez de France, & leur dit: Entre vous Seigneurs qui pour l'amour de moi avez laissez peres & meres, femmes & enfans, &

HISTOIRE DE HUON

délaissez vos Terres & Seigneuries, de la courtoisie & amour que m'avez montré je vous remercie, désormais vous en pouvez aller & retourner en France, si me recommanderez à la bonne grace du Roi & des Barons, puis quand serez retourné à Bordeaux vous me recommanderez à la Duchesse ma mère, à mon frere & aux Barons du pays. Lors Guichard & les autres Chevaliers répondirent tous ensemble à Huon. Sire, sçachez que je ne vous laissons pour mort ni pour vie jusques à la mer rouge, pour quelque chose qu'advenir nous en doive. Seigneur du grand service que m'offrez je vous en remercie. Alors Garin qui là étoit présent appella deux de ses serviteurs & leur commanda qu'ils s'en retournaient vers sa femme, à laquelle dirent qu'elle fût bonne chère & qu'elle se feroit à retourner, laquelle chose iceux serviteurs firent. Ils s'en retournerent & firent leur message. Quand Huon eut entendu la son oncle qui se disposoit à demeurer avec lui, il lui dit: Mon oncle, il n'est pas métier de vous tant travailler, ainsi vous conseille de retourner vers votre femme & enfans. Sire, ce dit Carin, à Dieu ne plaise que jamais je vous laisse un seul jour tant que soyez retourné.

Mon oncle, ce dit Huon, de cette courtoisie que me faites vous remercie. A tant se partirent de la Chapelle, & virent de la Cité de Jerusalem, & tant chevauchèrent par monts & par vallées que si dire vouloit & raconter toutes les aventures qu'ils trouverent, trop longuement seroit à vous le dire; mais sçachez comme la vraie histoire le témoigne, qu'ils eurent de grande souffrance; car ils passèrent les déserts & trouverent peu à manger, dont Huon fut mout dolent pour l'amour de ceux qui avec lui étoient. Si commença à pleurer & à regretter son pays, en di-

fant, las noble pays de France, bien grand tort & grand peché vous ai je fait, quand ainsi m'avez déchassé, & m'envoyer en étrange contrée afin d'abreger mes jours. Je prie notre Seigneur Jesus-Christ que le pardon vous en fasse. Alors Garin & les autres Barons qui là étoient le conforterent en lui disant. Ha! sire, pour rien ne soyez ébahi, Dieu est Tout puissant de nous aider & seconrir, jamais ne faut à ceux qui l'aiment. Lors se mirent en chemin parmi la forêt, & tant que de loing ils choisirent un petit bosquet devant lequel droit à l'encontre étoit assis un ancien prud'homme, lequel avoit la barbe blanche gissant sur la poitrine, & ses cheveux sur les épaules épars. Quand Huon l'eut aperçut, il tira celle part & salua le prud'homme de Dieu & de la Vierge Marie & il leva les yeux contremont & regarda Huon en soi donnant grande merveille, pource que grand tems avoit été qu'il n'avoit vû homme à qui il eut oui parler de Dieu, puis derechef regarda Huon au visage & commença mout à pleurer.

Alors le prud'homme s'avança, si pria Huon par la jambe, laquelle il baisa plus de vingt fois. Ami, ce dit Huon je vous prie que me disiez pourquoi de menez tel deuil. Sire, dit le prud'homme, treize ans y a passez que je suis ici demeurant, sans que j'aye veu un homme croyant en Dieu & puis quand bien vous ai regardé en la face il m'est remémoré d'un Prêtre que jadis je vis en France, qui avoit nom le Duc Sevin de Bordeaux; pour Dieu sire je vous prie que dire me veuillez si onc le vistes, ai conûtres, je vous prie que ne me le veuillez celer. Amy, ce dit Huon, mais je vous prie que dire me veuillez qui vous êtes, & de quels gens, & de quel pays vous fûtes né? sire, dit le prud'homme, vous parlez pour néant; car premierement

DE BORDEAUX.

direz qui vous êtes, & qui vous amène icy. Ami, ce dit Huon, puisqu'il vous plaît le sçavoir je vous le dirai: lors Huon sans plus attendre lui & ses gens descendirent des distriers lesquels ils attachèrent aux arbres. Quand Huon fut descendu, il se vint assise auprès du prud'homme, auquel il dit: Ami, puisque sçavoir voulez mon être, je le vous dirai: Spschez de verité, que je suis né de la Cité de Bordeaux, & suis fils au Duc Sevin. Adonc Huon lui raconta mot à mot toute son affaire, comme il vint en France, & de la mort de Charlot fils dudit Empereur Charlemagne; & comme il déconfit le traître Amaury; puis lui racompta tout au long comme l'Empereur Charlemagne l'avoit déchassé & baanni du noble Royaume de France & du mesage qu'il lui avoit eschargé de faire à l'Admiral Gaudiffe. Certes, ami, de ce qu'icy ai racompté ne vous ment d'un mot, ainsi vous ai dit verité. Quand le prud'homme eut ainsi oui parler Huon, il commença mout fort à pleurer. Sire, ce dit Huon, puisque tant vous plaît à ouir & sçavoir ma douleur, le Duc Sevin mon Pere est du siècle défini. Ma mere est escore vivante & un frere que j'ai laissé avec elle, lequel est mout bel & gent, & peuce qu'avez qui mes grandes affaires, je vous prie qu'aucun bon conseil me veuillez donner. Or je vous prie s'il vous vient à plaisir de dire vous me veuillez qui vous êtes, & de quelle terre vous fûtes né, & qui vous a icy en droit fait venir. Sire, ce dit le bon prud'homme, sçachez de verité que je fus né à Gironville, & frere suis au bon Prevôt nommé Gayre, pour le tems que j'en partis j'étois un jeune Chevalier qui alloit cherchant les Joutes & les Tournois, & tant qu'un jour advint qu'en un Tournois qui se fit en la Ville de Poitiers, j'occis un Chevalier de tout noble extraction,

parquoi je fus baanni & chassé de France, mais mon frere le Prevôt fit sa requeste au Duc Sevin votre Pere, en lui priant que vers Charlemagne fist ma paix, le Duc Sevin alla à la requeste & pria de plusieurs autres Barons, parla au Roi & fit tant que ma paix fut faite, & ma Terre me fut rendu, parmi ce que je promis venir adorer le S. Sepulchre pour prier Dieu qu'il eut pitié du Chevalier occis, & que mes péchez me voulust pardonner, ainsi & par cette maniere me départit du pays, puis quand j'eus accompli mon voyage, je me mis au retour. Mais ainsi comme je départit de Jerusalem & tant le chemin d'Acce, en passant par un bois qui est entre Jerusalem & Naplouse me saillirent au devant dix Sarrazins, lesquels me prirent & amenèrent en la Cité de Babilone, où je fut en prison deux ans accomplis, où j'y souffrit grande pauvreté & grande misere, mais N. Seigneur qui jamais ne faut à ceux qui le servent & qui en lui ont fiance, me fit cette grace que par le moyen d'une noble pucelle, laquelle me jeta hors de la prison par une nuit si m'en suis icy en cetui bois, là où j'ai été l'espace de treize ans, qui depuis que j'y suis entré je ne vis ny oui parler homme qui crût en Jesus Christ: ainsi vous ai dit & comptez toute mon affaire. Alors que Huon eut oui parler le Chevalier, il eut mout grand joye & lieue si l'embrassa & lui dit que par plusieurs fois avoit vû pleurer Guyre son frere le Prevôt lequel vous regrettoit mout: au départir que je fis de Bordeaux, je lui donnai toute ma Terre à gouverner, or vous prie cher ami, que dire me veuillez votre nom. Sire, dit il, j'ai nom Gersme, si vous prie sire, que pareillement dire me veuillez votre nom: Gersme, dit il, j'ai nom Huon; & mon frere puié Girard. Or me direz de quoi avez icy si long tems

HISTOIRE DE HUON

vécu, de quels vivres; Sire, ce dit le vieil Gerasme, je n'ai mangé autre chose sinon racines d'arbres, & du fruit que j'ai trouvé au bois: Lors Huon demanda à Gerasme si point ne sçavoit le langage Sarrazin, ou si dit il mieux en aussi bien que nul Sarrasin du pays, & s'il n'y a lieu ni contrée ou bien ne sçache aller.

Adonc quand Huon eut oui parler Gerasme, & que bien l'eût enquis de son être, il lui demanda derechef si point ne sçavoit aller en Babilone: ou dit Gerasme par deux chemins, dont par le plus grand il y a quarante journées & par l'autre il n'y en a que quinze: mais je ne vous conseillerois pas d'aller par le plus court, pource qu'il conviendrait passer par un bois qui a de long seize lieues; mais tant est plein de fées & choses étranges, que peu de gens y passent qui n'y soient perdus ou ayez pource que là dedans demeure le Roi Oberon, qui n'a que trois pieds de hauteur, il est tout bossu, mais il a un visage Angelique, il n'est homme mortel qui le voye, que plaisir ne preane à le regarder tant il a beau visage; aussi tôt ne serez entré dans le bois, si par-là voulez passer qu'il ne trouve maniere de parler à vous: si ainsi qu'à lui parliez perdu êtes à toujours sans jamais plus revenir, ni il ne sera en vous que si par le bois passiez soit de long soit de travers, vous le trouverez toujours au devant de vous, & vous sera impossible qu'échappiez que ne parliez à lui, car ses paroles sont toutes plaisantes à ouïr, qu'il n'est homme mortel qui de lui peut échapper, & si chose est qu'il voye que nullement ne veuillez parler à lui, il sera moult troublé envers vous, car avant du bois soyez parti il fera pleuvoir, venter, gressiller & faire si très-merveilleux orages, tonnerres, écairs, qu'avis vous sera que le monde doit finir, puis vous sera avis que par devant vous

vous verrez une grande riviere courante; noire, profonde à merveille, & sçachez Sire que bien y pourrez aller sans mouiller les pieds de votre cheval; car ce n'est que fantômes & eschantemens que le Nain vous fera pour vous ceider avoir avec lui, & si chose est que bien teniez propos en vous de ne parler à lui, bien pourrez échapper; mais pour péril échapper je vous conseille que prenez le long chemin, car avis m'est que de lui ne pourrez échapper. Et par ainsi à tout jamais seriez perdu. Quand Huon eut entendu Gerasme il s'en donna grand merveille de ce qu'il lui racontoit. Si eut en lui grand désir de voir ce Nain & les étranges aventures qui dedans ce bois étoient, si dit à Gerasme que pour peur de mort ils ne le laisseroient à passer, puisqu'en quinze jours pourroient être en Babilone. Et que mieux valoit délaïsser le long chemin; car bien pourroit être, que si le grand chemin faillait il y pourroit trouver plus d'aventures, & puis qu'avertit étoit que pour soi rarement il pourroit abrager son voyage: il dit à Gerasme que pour chose qu'advenir lui doive qu'il passera par le bois quelque fin qui venir en doive. Sire ce dit Gerasme, vous ferez à votre bon plaisir, car quelque chemin que voudrez tenir ne fera pas sans moi, je vous menerai jusques en Babilone devant l'Admiral Gaudille lequel connois assez. Quand là seront veus, vous verrez une Dismoiselle la plus belle, comme j'ai ouï dire, qui soit en lade la Majours la plus douce & la plus courtoise que onc n'aquit de mere, & est celle que vous verrez fille de l'Admiral Gaudille.

Comme Gerasme se partit du bois avec Huon Garin & tous les autres & virent au bois, auquel ils trouverent le Roi Oberon qui leur sonjura qu'à lui voulussent parler.

DE BORDEAUX.

ET quand Huon eut entendu de Gerasme que sa volenté étoit de s'en venir avec lui, il fut bien joyeux. Si le remercia de la grande courtoisie & service qu'il lui offroit à faire, il lui fit donner un destrier sur lequel il monta puis se mirent en chemin & tant chevauchèrent ensemble tous quatorze d'une compagnie qu'ils entrèrent dedans le bois du Roi Oberon. Huon qui tant les & travaillé étoit de faim & aussi de chaleur, lequel avec sa noble compagnie avoient été deux ou trois jours tous entiers sans manger de pain, fut si foible que plus avant ne peut aller si commença moult piteusement à pleurer & à soi compaigndre du grand tort que lui faisoit ledit Empereur Charlemagne. mais Garin & Gerasme eurent grand pitié de lui, car bien sçavoient que pour sa jeunesse la famine le pouvoit plus fort qu'eux qui étoient d'âge. Si le menèrent & descendirent sous un chesne, & fin qu'à l'entour ils peussent chercher tant qu'ils eussent trouvé aucun froit pour lui donner à manger & aussi pour eux même.

Si ostèrent les brides à leurs chevaux pour paître de l'herbe qui là étoit belle & grande puis ainsi qui là étoit dessous l'arbre devisant, le Nain s'en vint chevauchant par le bois, & étoit vestu d'une robe si très belle & riche que merveille seroit de la récompens pour la grande merveilleuse richesse qui dessus étoit, car tant y avoit de pierres précieuses que la grande clarté qu'elles jettoient étoit pareil au Soleil quand il luit bien clair. Et avec ce portoit un mont bel arc en son poing tant riche qu'on ne le sçavoit estimer tant étoit beau & si riche qu'il portoit étoit de telle sorte & maniere qu'il n'étoit bête au monde qui vouloit souhaiter qu'elle elle n'arrivât: il avoit à son col un riche cor lequel étoit pendu à deux attaches de fin or.

Ce cor étoit si riche & si beau qu'il n'est nul qu'on vit le pareil & l'avoient fait les Fées en l'Isle de Chifalonie, & furent quatre à le faire, dont l'une donna un tel son au cor, que celui qui l'oyoit recetait & sonner, quand il seroit malade de la plus grande maladie du monde, si seroit il saïn & guéri, & avoit nom cete Fée Goriane; l'autre Fée se nommoit Fraustelina: y donna encore un autre beau don, car celui qui auroit le cor sonné s'il étoit en la plus grande famiaie du monde si seroit il rempli autant que s'il eut mangé de tous les biens qu'on pourroit souhaiter & pareillement seroit rassasié autant de boire que s'il avoit bu des meilleurs vins du monde. L'autre Fée qui se nommoit Marphise y donna encore un plus beau don, car celui qui le cor auroit fait sonner tant pauvre ni malade une si grande lieffe lui viendroit au cœur qu'il conviendrait qu'il dansât & qu'il chantât. La quatrième Fée qui avoit nom Lempatrix lui donna tel don qu'on pourroit ouïr sonner le cor de cent journées de loing au cas où il vienne à plaisir de celui qui le sonne, soit loin ou près, alors le Roi Oberon qui bien sçavoit & avoit vu les quatorze compagnons ensemble mit le cor en sa bouche, & lui fit jeter un si mélodieux son que les quatorze compagnons qui dessous l'arbre étoient eurent si parfaite lieffe au cœur qu'ils n'eurent ni faim ni soif, & de la joye qu'ils eurent se levèrent tous & se prirent à danser & à chanter.

Ha Dieu dit Huon que nous est advenu avis m'est que sommes en Paradis, mais attendant ne me pouvois soutenir pour la faim & soif que j'avois, & or là sans faim ni soif, je ne sçai qui nous est advenu ni dont ce peut venir. Sire ce dit Gerasme, sçachez de verité que c'est le petit Nain bossu, lequel vous verrez tantôt passer.

HISTOIRE DE HUON

par devant vous, & ne demeurera gueres si vous prie que tant que doutez d'être perdu qu'un seul mot ne parliez à lui, si avec ne vouliez demeurer. Gerasme dit Huon de ce n'ayez doute. Droit en ce point que ainsi parloient, le Nain bossu commença haut à crier, & dit: Mes quatorze hommes qui passez par mon bois Dieu vous veuille garder, je vous prie qu'un peu parliez à moi, je vous conjure par Dieu tout puissant, sur c'ême & baptême qu'avez sur tout ce que Dieu fit onc me répondiez.

Comment le Roi Oberon fut courroucé de ce que Huon ne vouloit parler à lui, & des grandes peurs qu'il fit à Huon & ceux de sa compagnie.

A Lors Huon & tous les compaignons osèrent parler le Nain ils monterent à cheval mout hastivement & s'esfuirent tant qu'ils pûrent sans sonner mot. Et le Nain voyant qu'ils s'en alloient & qu'à lui ne vouloient répondre, il fut mout dolent & courroucé, il mit un des doigts sur le cor, lors en commença à sortir un vent & une tempête si grande & si horrible qu'il n'y avoit arbre audit bois qui ne se détacha & tomba par terre puis virent une p'uye & une gresle si grande & si horrible qu'il sembloit à voir que le Ciel & la Terre se combattent ensemble & que le monde dent finir; mêmeent les basses du bois commencerent à crier m braire & les oyseaux de l'air tomboient morts par le bois pour la gran peur qu'ils eurent & n'est homme du monde qui ce eut vû qu'il n'eust eut peur & hideur, & puis après leur aparat devant eux une grande & merveilleuse riviere qui plutôt alloit courrant qu'oyseau qui vole en l'air, laquelle riviere étoit tant noire & tant périlleuse que pour le grand bruit qu'elle faisoit on l'eust bien pû ouïr de dix lieues loing: las ce dit Huon bien void qu'à ce coup

sommes perdus & péris; ni d'ici ne pourrôit échaper si Dieu n'a pitié de nous, mout me repens quand j'enstai dans ce bois, mesux aimasse m'avoir desfourré un an de loing que ici êtes venu. Sire ce dit Gerasme, ne vous ébahissez en rien, car toute cette chose fait le Nain bossu, car bien ce dit Huon il est expedient que nous descendions des destriers, car aviz m'est que d'ici ne pourrôis échaper & que nous sommes péris: alors Garia & les autres compaignons furent mout émerveillez, & eurent grand peur: las Gerasme dit Huon, bien m'avez dit que grand péril étoit à passer le bois mout me repent que ne vous ai creu. Si regarderent de l'autre part de la riviere & virent un mout beau & riche Chasteau lequel étoit environné de quatorze grosse tours batailleres, dont sur chascune tour y avoit un clocher tout de fin or, lequel longuement regarderent: mais pas n'eurent cotoyé la riviere le trait d'un arc que plus ne virent le chasteau, & ne scûrent qu'il devint: car au lieu qu'ils l'avoient vû n'y avoit nulle apparence qu'il y eut eut chasteau ni tour, dont Huon & ses compaignons furent bien ébahis.

Huon dit Gerasme de tout ce que voyez ne vous ébahissez, car le Nain bossu fait tout cela pour vous attraper: mais il ne vous peut gréver pour tant que mor ne dites, non peurant avant que de lui échapiions nous fera encore bien ébahis. Car tantôt viendra après nous comme hors du bois de grand courroux qu'il a, de ce qu'à lui n'avez voulu parler, mais je vous prie pour Dieu qu'en rien ne vous effraye, ainsi chevauché seurement & vous gardez sur tout un seul mot ne lui répondiez. Sire dit Huon de ce n'ayez quelque doute: car j'aurois mieus le voir crever que de lui parler un seul mot. Ainsi s'en allerent et

DE BORDEAUX.

devant eux en traversant la riviere. Mais au passer qu'ils firent ne trouverent point d'eau ni autre chose qui les gravât en rien, ils chevaucherent tant qu'ils eurent bien cheminé cinq lieues. Seigneurs dit Huon bien devons remercier notre Seigneur Jesus-Christ qu'ainsi sommes échapez de ce Nain bossu qui nous a cuidé decevoir, car orjour de ma vie je n'eut plus grand peur Dieu le veuille confondre, ainsi alloient nos gens devisant l'un à l'autre du petit Nain qui tant d'ennui leur avoit fait.

Comme le Roi Oberon poursuivit tant Huon de Bordeaux qu'il le contraignit de parler à lui.

Quand Gerasme entendit les Barons qui du Nain croyoient être d'échapez commença à sourire & dit: Seigneurs ne vous ventez encore que soyez hors de ses dangers, car je cuide qu'assez tost le pourrez voir, & aussitost comme Gerasme leur eut dit, ils virent devant eux un petit pont par lequel ils devoient passer, & virent le Nain qui d'autre part étoit. Huon le vit le premier & dit: Vrai Dieu je vois devant moi ce diable qui tant de maux nous a fait. Oberon l'ouit & lui dit Vassal ta m'insulte sans cause car onc jour de ma vie ne fut ennemi ni mauvais, ainsi fais homme comme un autre; mais encore vous conjure par la puissance divine qu'à moi ne parliez. Lors Gerasme s'écria & dit: Seigneurs pour Dieu laissons aller ce Nain sans à lui un seul mot répondre, car pour ce beau langage qui est en lui nous pourroit tous decevoir comme il a fait maints autres dont pitié est que tant a vécu: alors brocherent les destriers & se mirent à cheminer tant qu'ils pûrent, & laisserent le Nain tout seul mout dolent & courroucé de ce qu'à lui n'avoit voulu parler, il pria son cor & le mit à sa bouche

si commença à sonner. Quand Huon & ceux de sa compagnie l'ouirent ils n'entrèrent pouvoit de plus aller avant ainsi commencerent tous à chanter. & Oberon se demenoit mout, & dit: ces gens qui ici devant s'es vont sont mout fois & outre-cuidez, quand pour quelque salut que je leur aye fait, ne m'ont daigné répondre. Mais pour celui Dieu qui me fit, avant qu'ils m'échaperent je leur vendrai chere la parole qu'ils m'ont ten & refusée, & de rechef prit son cor lequel il frapa par trois coups sur son arc; puis après ainsi que par mal talent s'écria à haute voix & dit. Tous mes hommes je vous fais commander que tant se venez à moi parler. Alors virent là plus de quatre cens hommes armés, & chevauchant parmi le bois ils virent à Oberon & lui demanderent quelle chose il lui plaisoit, & qui pouvoit être celui qu'ainsi l'avoit troué: Seigneurs dit Oberon, je le vous dirai, mais mout me grieve quand il conviend que je vous le dise, & me déplaît que par mon conseil ils ne veulent ouvrir, parmi ce bois passent quatorse Chevaliers lesquels n'ont daigné parler à moi, mais affique de moi ne se moquent, je leur ferai le refus qu'ils m'ont fait ch' remuent payer: allez hastivement après eux, si les faites tous mourir sans en épargner un seul. Gerasme mit avant l'en de ses Chevaliers & dit, pour Dieu sire ayez pitié d'eux, certes n'est Oberon, mon honneur souve ne le pourrois faire quand à moi n'ont daigné parler. Sire dit Gloriant pour Dieu ne faites pas ce que vous dites, mais croyez mon conseil & vous ferez bien: puis firent à votre volonté car vous conseillez qu'encore une fois aliez après eux, & si la chose est qu'ils ne veulent parler à vous; lors aurez raison d'en faire à votre plaisir, ni jamais plus ne vous en priera, & s'il ne le feussent,

HISTOIRE DE HUON

nous les irons tout incontinent occire & détrancher, & ne faites quelque doute que quand ils vous verroient si brief retourner arriere ils auroient grand peur. Ami dit Oberon je ferai ce que m'avez dit. Huon & ses compaignons chevaucherent grand alleure. Gerasme dit Huon, nous avons ja bieu éloigné cinq lieues le Nain: mais que jour de ma vie ne vit plus belle créature, car qui bieu le regarde il n'est nul qui onc vit plus belle qui est à voir si me donne grand merveille comme il scait a nsi parler de Dieu si c'étoit un essemi d'euser & parle de Dieu si lui devoit on répondre: ne m'est point avis qu'une créature ainsi formé eut volenté de nous mal faire, car je cuide qu'encore n'a-t'il pas l'âge de 5. ans. Sire dit Gerasme, si petit que vous le voyez, & que vous tenez pour enfant, il aequit plus de quarante ans avant que Dieu fut né: Gerasme ce dit Huon, il ne m'en chaut combien il ait d'âge: mais si encore revient meschoit me puisse-il, si ma parole lui est tenue, je vous prie que mal gré ne m'en sçachez ainsi comme de ce devisoient & que bien eurent cheminé quinze lieues, Oberon se mit devant eux en leur demaandant si avisez n'estoient encore de lui répondre, mais toutefois dit-il, encore vous viens je saluer de par celui Dieu qui nous fit & forma & vous conjure par la puissance qu'il m'a donnée qu'à moi veuillez parler, car pour fols vous tenez, si ainsi coidez passer par mon bois sans qu'à moi daigiez parler. Mais bien vous dis que non plus ne me pouvez échapper qu'un bœuf qui monteroit de nues, si ce n'est mon plaisir; ha Huon dit-il, je scai fort bien où tu veux aller, & que tu vas querant, & de ton fait scai parler car tu as occis Charlot & déconfit Amsury & scait le message que Charlemagne t'a enchargé de faire à l'Admiral Gaudisse, la-

quelle chose t'est impossible de faire sans mon aide, si sans moi ne pouras fournir à ton affaire parle à moi & je te ferai telle courtoisie que je te ferai venir à ton entrepise, laquelle ne peut faire sans moi: puis quand tu auras achevé ton message je te remercerai en France à saureté, bien scai ce que tu es tant demeuré de parler à moi ça été par Gerasme ce vieillard qu'est là avec toi, Huon garde toi de plus aller un pas avant, car assez scai que plus de trois jours y a passés que tu mangeras chose que guerres te profitast, si croire me veux assez en auras & sitest n'auras disé que congé te donne s'il te vient à plaisir de ce ne fais quelque doute. Sire ce dit Huon, bien puissiez vous venir, Huon dit Oberon le salut que maintenant m'a fait te sera rendu, sçache qu'onc ne fit salut qui plus te fut profitable, si en dois Dieu remercier qui cette grace t'en a fait.

Des grandes merveilles que le Roi Oberon raconta à Huon de Bordeaux, des choses qu'il fit.

Quand Huon eut entendu Oberon, il s'en donna merveilles & lui demaanda tu verité pouvoit être de ce qu'il lui disoit, oui dit Oberon de ce ne fais quelque doute. Sire ce dit Huon, mout m'est merveille pourquoy & à quelle cause nous a ainsi toujours poursuivis, Huon ce dit Oberon, sçachez que de moi êtes aimé & cheri pour la grande loyauté qui est en toi, & pource t'aime naturellement, & si sçavoir veux qui je suis te le dirai verité est que Julius Cesar m'engendra en la Dame de l'Isle Celez, laquelle fut jadis fort aimée de Florimont d'Albasie, mais pource que Florimont, qui alors étoit jenne avoit une mere qui fit tant qu'elle vit ma mere & Florimont ensemble

DE BORDEAUX:

ble en un lieu solitaire sur la marine, dont quand ma mere apperçut que la mere de Florimont estoit venue, elle se départit & délaissa à grands pleurs & lamentations Florimont son ami qu'oncques depuis ne le vit & s'en retourna en son pays de l'Isle de Celez, qu'à present se nomme Caisalonie, où elle se maria depuis, & eut un fils qui en son tems après fut Roi d'Egypte, qui se nomma Neptanebus, & fut celui qu'on dit qui cageadra Alexandre le grand, qui depuis le fit mourir, puis sept ans après ou environ Cesar passa la mer & fut en Thessalie où il combatit le grand Pompée, il passa par Caisalonie, auquel lieu ma mere le festoya. Il s'amoura d'elle, pource qu'elle lui dit qu'il déconfiroit Pompée [comme il fit] Ainsi t'ai dit qui fut mon pere, si sçachez que à ma naissance y eut nobles Princes & maintes nobles Fées, qui ma mere viarent voir en la gestine, dont entre les autres y eut une qui se troubla, pource qu'elle n'avoit pas été apellée ainsi comme les autres; quand se vint que je naquis, parquoy elle me donna un tel don je te conterai. Elle me donna un tel don depuis que j'aurois passé trois ans, je ne croirois plus, ai si que present me peut voir, & quand elle m'avoit ainsi tourcé elle s'en repentit & me volut recompeser en aut e maniere: car elle me fit ce don, je serois le plus beau qu'onc nature formast, comme pareillement tu vois. Une autre fée qui se nomme Transellie me fit mieux, car elle me fit tel don que tout ce que homme pourroit sçavoir ni penser je le scaurois quelque chose qui seroit fut bieu fut mal & la tierce fée pour moi mieux faire & pour plus complaire à ma mere, elle me fit un tel don qui n'est aujourd'hui si lointaine marche si je m'y voulois soignait qu'incontinent n'y soit

& autant de gens que il vent y avoir, & encore plus. Car si incontinent je veux avoir un Château ou un Palais tel que avoir le voudrai incontinent sera fait, & incontinent sera deffait si ainsi le veux, & quelques viandes & vins que je veux avoir, je l'ai sans plus arêter & sçachez que je suis Seigneur & Roi de Momniur où il y peut bien avoir quatre cens lieues d'ici, mais si tôt ne scaurois désirer y être qu'incontinent n'y soit. Huon sachez de verité qu'à bon port est arrivé; je scai bien que grand besoin as de manger; car trois jour y a que savol ne mangeras, mais assez t'en ferai avoir je te demande si ici en cette prairie en veux avoir tu en auras ou en Palais ou en salle, commande où avoir le voudras dis-le moi assez en auras toi & tes gens. Sire dit Huon de Bordeaux je veux votre vouloir faire du tout en tout sans y rien plus penser ni vouloir aller au contraire, Huon sçache qu'encore ne t'ai pas conté le don que à ma naissance me fit les quatre fées car tel don me donna, aujourd'hui ai oiseau ni bête si cruelle que si avoir le veux qu'à la main ne le puisse prendre. Et avec ce me donna tel don que j'aurais plus vieux ne serai que tu me vois. Et quand de ce siecle voudrai partir mon siege est en Paradis appareillé car bien scai que toutes choses créés en ce monde mortel convient finir. Sire ce dit Huon, qui a tel don le doit garder. Huon dit Oberon bien fut conseillé quand à moi parlez, onc si belle s'avanture ne t'advint. Or me dis par ta foi ici veux tu manger & de quelle viande tu veux avoir, qu'il via tu veux boire. Sire dit Huon de Bordeaux mais que j'aye bien à manger, peu me faut de quelles viandes, mais que moi & mes gens soyons remplis & otez alors de famine. Quand Oberon l'ouy il commença à rire & leur dit asséyez vous touz

HISTOIRE DE HUON

en ce pré. Car ce que je faire fit tout par votre Seigneur, de ce ne faites quelque doute. Alors Oberon commença à souhaiter: & dit après dit à Huon & à ses gens que hastivement se leussent. Laquelle chose firent incontinent, puis regarderent devant eux & virent un Palais beau & richement garni de chambres & de salles tendues de riches draps de soye batus de très fin or. Et en la salle avoit tables couvertes de divers mets. Quand le noble Huon de Bordeaux & ses gens virent le riche Palais devant eux, ils s'en donnerent grand merveilles.

Adonc Oberon prit Huon par la main & le fit monter à mont, puis quand au Palais furent tous venus, ils trouverent incontinent des serviteurs qui promptement virent au devant d'eux, & leur apportèrent les bassins bordés & garnis de pierres précieuses; si donnerent premièrement à Huon à laver les mains puis s'assirent tous à table laquelle étoit garnie de plusieurs vivres, que corps d'homme ne pourroit souhaiter. Oberon s'assit le premier comme chef de table, sur un riche banc d'ivoire garni d'or & de pierres précieuses, lequel avoit telle propriété & vertu, qu'il n'étoit nul tant soit il subtil que si aucunement se vouloit iagerer d'empoisonner celui qui sur ledit banc seroit assis, aussitôt se s'apacherait pour ce faire qu'incontinent ne mourait. le Roi Oberon étoit assis dessus & armé de riches atours. Et Huon qui auprès étoit assis, commença fort à manger, mais Gerasme qui là étoit n'eut talent de manger, car bien cuidoit qu'à tout jamais dût là demeurer. Quand le Roi Oberon le vit il lui déplût & lui dit: Gerasme beuvez & mangez, & que sitôt aurez mangé que congé vous donne pour aller où bon vous semblera. Quand Gerasme ouï ces paroles, il fut moult

joyeux si commença à boire & à manger car bien sçavoit puisqu'il l'avoit assuré que jamais ne voudroit aller au contraire. Tous les Barons beurent & mangèrent bien car tant de bien avoit qu'il n'est nul qui dire le vous sçest, moult richement furent servis de tout ce qu'ils eurent volenté de manger. Quand ils eurent très bien diné; il dit au Roi Oberon qu'il l'avoit assuré & que jamais il ne vouloit aller au contraire de ses commandemens, puis il dit. Sire Oberon, quand votre plaisir fera je vendrois que congé vous n'en voulussiez donner. Huon, ce dit Oberon je suis assez content de ce faire, mais premièrement vous venez montrer de beaux joyeux. Lors Oberon apella Gloriant le Chevalier & lui dit ami allez moi querir mon hanap & moi apportez, il n'eut pas plutôt commandé qu'incontinent lui fut apporté, puis il le prit entre ses mains & dit à Huon regardez, vous voyez devant vous que ce hanap est vuide, & que dedans n'y a rien. Sire ce dit Huon il est vrai. Lors Oberon posa le hanap sur la table, & dit à Huon qu'il regardât le grand pouvoir que Dieu lui avoit donné, & comme en Paerie on peut faire son plaisir, lors fit le signe de la croix par trois fois sur le hanap, & incontinent fut rempli de bon vin tout accompli. Huon ce dit Oberon, bien avez vu que cette chose provient de la grace de Dieu, mais encore te veux la grande vertu qui est au hanap, car tous ceux qui aujourd'hui sont au monde étoient ici assemblez, & le hanap sur en la main d'un prud'homme, pourvu qu'il ne fût en péché mortel, il les pourroit souvrir de boire; mais si la main s'y mettoit pour le prendre, & qu'il fût en péché mortel, le hanap auroit perdu sa vertu; & ce chose est que si tu paisses boire je te l'écroye

DE BORDEAUX.

& te donne le hanap. Sire dit Huon de ce don vous remercie mais je fais doute que pas ne soyez digne d'y boire ni de le toucher; car en ma vie je n'ouïs parler de plus grande dignité dont le hanap est garni. Sire sçachez qu'au mieux que j'ai pu me suis confessé de tous mes péchez & suis repentaant que tant en ai fait, & ne sçai homme vivant à qui je ne pardonne, que que je jure qu'il m'aye fait, aussi je ne sens qu'à nul aye fait tort, & ne hays aujourd'hui homme qui vive. Alors passa avant & prit le hanap à deux mains; & le mit à sa bouche. si beut du vin qui dedans étoit tant qu'il vint à plaisir.

Des beaux dons que le Roi Oberon fit à Huon, à sçavoir du cor d'ivoire & du bon hanap qui avoit moult de grandes vertus, lesquels Huon vouloit éprouver dont il fut en grand doute de mort.

Quand Oberon vit cette chose il fut moult joyeux, & vint vers Huon, si l'embrassa en lui disant que loyal & prud'homme étoit. Je te donne le hanap tel qu'il est en telle maniere que je te dirai, garde que sur tout & pour la dignité du hanap, tu sois loyal & prud'homme, car si par mon conseil tu veux ouvrir je t'aiderai & donnerai secours en toutes tes affaires: mais sitôt ne feras ou diras quelque mensonge que la vertu du hanap ne soit adenti & lui seras perdre sa bonté, & avec ce tu perdras mon amour & mon aide. Sire dit Huon, de ce me sçaurai bien garder: & vous prie que d'ici me laissiez partir. Huon dit Oberon attends, car encore j'ai un joyau que je te veux donner pour ce qu'en toi est loyauté & prud'homme, je te donnerai un moult riche cor d'ivoire, lequel est plein de grandes vertus, lequel tu emporteras avec toi car il a de si grandes vertus que ne seras si loin

de moi que tantost tu sonneras ledit cor que je ne t'oye, sçachez de vérité qu'au premier son qu'il jettera je serai auprès de toi à tout cent mille hommes armés pour toi secourir & aider: mais une chose te veux commander sur ce que tu crains à perdre mon amour, & si te défends sur ta vie que tel si hardis fois que le cor fasse sonner si grand besoin te survient: car si autrement le fais, je vons à celui Dieu qui m'a crée, que tu te trouveras en la plus grande misere que or c'homme se trouvas, tellement qu'homme aujourd'hui si en cet état te voit que de toi ne prit pitié. Sire dit Huon de ce me sçaurai bien garder, si vous en requiers que d'ici me laissiez partir, ami dit Oberon, bien me plaît que d'ici vous départiez, & prie Dieu qu'il vous veuille conduire. Alors prit congé d'Oberon, il fit appareiller & trousser ses bagages, & mettre en poiat, pas n'oublia son hanap, lequel il mit en son sein puis après prit le cor d'ivoire lequel il mit en son col, puis lui & tous ses gens prirent congé du Roi en le remerciaant bien humblement des beaux dons qu'il leur avoit fait.

Alors Oberon en pleurant acolla Huon, quand Huon vit cela il en eut grand merveilles & lui dit. Sire pourquoi & à quelle cause pleurez vous: Oberon répondit; ami bien le pouvez sçavoir, vous emportez deux choses que j'aimois.

Dieu vous conduise, plus ne puis parler à vous. Lors tous les quatorze Chevaliers se départirent & allèrent tant qu'ils eurent chevauché quinze lieues ou plus, qu'ils virent une grosse riviere profonde à merveilles & ne virent ni gué ni passage par où ils pussent passer outre, dont ils furent moult émerveillés & ne sçurent que faire: mais ainsi que la riviere regardoient un serviteur à Oberon passa par devant eux

HISTOIRE DE HUON

portant une verge d'or en sa main sans ce que un seul mot leur dit, & mit dans le rivièr. Puis prit la verge & en frapa trois coups sur l'eau. Or la courtoisie l'eau se retira arriere à deux costez par telle maniere qu'à pied sec on eut passé quatre chevaux de front, après qu'il eut fait s'en retourna arriere sans dire mot à personne & Huon & ses gens se mirent au chemin qui étoit fait par la rivièr, & tant qu'ils passèrent outre sans quelque encombrer. Puis quand outre furent passés ils regarderent derriere & virent que l'eau de la grande rivièr étoit rentré en son cours comme auparavant: par ma foi ce dit Huon, je cuide que nous soyons enchanter si crois certainement que tenons a fait le Roi Oberon: mais puisqu'aussi est que sommes échappés de ce péril d'ici en avant ni aurons quelque doure ainsi & par telle maniere alloient chantaas les quatorze compagnons parmi le bois qui moult long étoit, souuent parloient des grandes merveilles qu'ils avoient veu faire au Roi Oberon, & en devisoient en plusieurs manieres & ainsi de lui alloient parlaat. Huon regarda à dextre & vit un moult beau pré qui étoit chargé d'herbes & de fleurs dont au milieu étoit une belle fontaine claire. Quand Huon l'eut choisi il tourna ceite part, descendirent à la fontaine, ils offerent les brides des chevaux pour les laisser paîtres. Puis estendirent une nappe dessus l'herbe verte & mirent dessus les vières qu'Oberon leur avoit chargé: ils mangerent & beuserent du vin tel que au champ trouverent. Par ma foi ce dit Huon belle aventure. sous advint quand nous recontraimes Oberon & qu'à lui parlat, bien montrés grand signe d'amour quand un tel hanap me donna, car si en France puis retourner à sauté je le donnerai à Charlemagne, qui moult grand

festé en fera; mais si boire peut grande joye auront les Barons de France. Puis après se repeatit & dit en lui même bien suis fol de penser ni dire car encore ne sçai à quelle fin je pourrai venir, le hanap que j'ai vuot mieux que deux cités: mais encore je puis croire que verité soit de ce qu'il m'a dit du cor, ni qu'il ait telle vertu ni que de si loing qu'il dit que puisse oïr: mais quelqu'a l'venir m'en doive j'essairai si verité est telle. Ha sire dit Gerasme regardez que frerez, bien sçavez que quand de lui partistis la d'effense qu'il vous en fit, perdus ferez & nous tous, si son commandement trepassé. Sire dit Huon, quoi qu'il m'en doive advenir je m'y essairai: lors prit le cor & le mit à sa bouche & fit sonner si haut que sa voix en retentit. Gerasme & tous les autres demenerent grande joye adonc Garin s'écria & dit, corals beau neveu, ne vous feignez point, & aussi fit il tant comme il peut si roidement & de telle force qu'Oberon qui étoit au bois loin d'eux de quinze lieues tout à pleis l'entendit clairement & dit. Ha vrai Dieu j'ai ouï mon bon ami corner l'homme du monde que plus aime, las qui peut être l'homme que si hardi est de lui mal faire je me souhaite auprès de lui à tout cent mille hommes armez, aussitôt ne l'eufft dit que au plus près de Huon ne fut arrivé à tous ses hommes. Quand Huon & ses gens ouïrent l'ost venir qui tant étoit puissant & que après virent Oberon qui devant tous chevauchoit ils eurent peur, on ne doit s'émerveiller, vü le commandement qu'il leur avoit fait, alors Huon s'écria à ses gens & dit: ha Seigneurs que j'ai mal fait de ce faire: car or vois je que échapper ne pouvons, & que mourir nous convient, certes dit Gerasme, bien l'avez desservi, laissez-vous dit Huon ne vous débaillez de rien laissez-moi parler à lui

MOUH DE BORDEAUX.

cent vint Oberon qui s'écria tout haut dit à Huon de Dieu sois tu maudit, où sont ceux qui te veulent mal faire? pourquoi as tu en cause d'outre passer mon commandement? Sire dit Huon, la verité vous sera contée, à l'endroit nous étions tous assis ensemble en ce pré, où nous bevions & mangions à foison des biens que nous donnâtes à notre département: si peut être que trop en avons pris, le hanap que m'avez donné a voit bien essayé, si me pensai que pareillement voudrois essayer le riche cor afin que si aucune affaire je trouvois que je m'y puisse assurer. Or sçai-je de la verité que ce que m'en avez dit est chose vraie, pourquoi, sire en l'honneur de Dieu, je vous prie que le méfait que vers vous ay fait me le veuillez pardonner. Sire, voyez mon épée laquelle je vous donne pour me trancher le chef; car de certain je sçai que sans vous & votre aide ne puis faire ni venir à chef de mon entreprise.

Huon dit Oberon, la bonté & la grande layauté qui est en toi me contrainst de te pardonner, mais garde toi d'icy en avant que si hardi ne sois de plus passer mes commandemens. Sire, du pardon que m'avez fait vous remercie. Huon, bien sçais certainement que tu auras assez à souffrir, car te convient passer par une Cité qui se nomme Tournent, en laquelle est un tyran nommé méfaccaire, & est ton oncle, frere de ton Pere le Duc Sartin: quand en France étoit illois de mort & de rangler le Roi Charlemagne. Mais la chose fut sçue & fut été pendu si ce n'eut été par l'amour de ton Pere, il fut envoyé au S. Sepulchre pour faire pénitence du mal qu'il avoit fait, & depuis vint N. Seigneur & prit la Loy des Payens laquelle il tira si fort que quand il oït homme qui parle de Jesus-Christ il le fait mourir, & chose qu'il promet ne le tient, si t'advise qu'à lui n'ait

quelque fiance, car certainement il te fera mourir s'il peut ni de lui ne pourras échapper si par la Cité prend ton chemin, & pource te conseille que par là ne passe, sans par un autre chemin si feras que sçagr. Sire, dit Huon, de la courtoisie & le bon conseil que me donnez vous remercie. mais quoi qu'il m'en doive advenir j'irai vers mon oncle, & si tel est qu'aussi m'avez dit, soyez certain que je le ferai mourir de mal mort, si besoin me survient je sonnerai mon cor, allez sçai qu'à mon besoin ne me faudrez: Huon, ce dit Oberon de ce soyez assuré, mais une chose te deffens que si osé ni hardi ne sois de sonner le cor que je t'ai baillé si premier tu ne te sois blesé ou navré, car si autrement tu trepassés on fais le contraire de mes commandemens je te ferai tant de martyre que ton corps ne le sçauras porter. Sire, ce dit Huon, soyez assuré que votre commandement jamais ne voudrai outrepasser. Lors Huon prit congé du Roi Oberon qui moult fut marri quand Huon se départit de lui. Sire, dit Huon, merveilles me donnez de ce que je vous vais pleurer. Je vous prie que me veuillez dire pourquoi vous pleurez. Huon dit Oberon, ce me fait faire le grand amour que j'ai de toi; car tant de peines, de manz & de travaux auras à souffrir, qu'il n'est langue humaine qui dire ni raconter le sceut. Sire, dit Huon, mais me dites de choses que pas ne seront profitables; certes ce dit Oberon, encore en auras tu plus que je ne te dis & tout par ta folie.

HISTOIRE DE HUON

Comme Huon de Bordeaux arriva à Tourmoat & trouva un Sergent à la Porte qui le mena loger en l'Hostel du Prevost de Ville.

Après qu'Oberon eut parlé & dit à Huon tout ce que advenir lui devoit, il se départit, & Huon d'autre part lui & ses gens monterent sur les dériers, si se mirent en chemin & tant chevauchèrent par leur journée, qu'ils arriverent en ladite Cité de Tourmoat. Gerasme qui autrefois y avoit été, choisi Tourmoat, si dit à Huon Sire, mal femmes arrivez, car voyez icy Tourmoat. Or bien sommes en voye d'avoir mout à souffrir. Gerasme ce dit Huon ne soyez de rien ébahi; car au plaisir de N. Seigneur mout bien échaperont. Car à qui Dieu veut aider nul ne lui peut nuire, alors ils entrerent en la Cité. Et comme ils entroient en la porte ils rencontrèrent un Sergent lequel tenoit un arc dedans sa main, & venoit de s'ébatre hors de la Cité. Huon qui devant chevauchoit le salua de Dieu & de la Vierge Marie sa mere, & lui dit. Ami comment a nom cette Cité? le Sergent s'arrêta coi donnant grand merveille quelles gens se pouvoient être qui de Dieu parloient, si les regarda mout & leur dit: Seigneurs le Dieu de par qui vous m'avez saluez, vous veuillez garder d'encombrier, je vous prie que tant que vous aimez vos vies parlez si bas que ne soyez ouis; car si le Seigneur de cette Cité le sçavoit & qu'il fut averti que fussiez Chrétiens, il vous seroit mourir & détrancher tretsous, bien pouvez avoir fiance en moi, car je suis Chrétien & ne m'ose montrer de peur du Duc. Ami, ce dit Huon, je vous prie que me veuillez dire qui est le Prince & le Sire qui tient cette Cité & comment il a nom. Sire, ce dit le Sergent, c'est un faux traître déloyal qui dans le temps qu'il étoit Chrétien avoit

nom Macaire, lequel a renoncé Dieu, & si est fier outrageux qu'il n'est aujourd'hui chose que plus il haïsse que ceux qui croient en Jesus Christ: mais Sire, je vous prie de me dire où voulez aller. Ami, dit Huon, volontiers irai vers la mer rouge, & de là en Babilone, si voudrois bien séjourner mesui en cette Cité; car moi & mes gens sommes fort lassés. Sire, dit le Sergent, si croire me voulez ja en cette Cité n'entrerez pour vous loger; car si le Duc vous y sçavoit il n'est nul aujourd'hui qui vous puisse garantir de mort. Sire, où vous vient à plaisir bien vous menerai autre chemia sans entrer en la Ville. Ha! Sire ce dit Gerasme, pour Dieu veuillez croire cetui homme qui si loyaument vous conseil le Gerasme, ce dit Huon, sçachez que ce ne ferai je pis, car je vois que déjà est vèpre & le Soleil est fort abaissé, si me logerai à nuit en cette Ville quoiqu'il m'en puisse avenir; car jamais on ne doit faire ni laisser une bonne Ville. Sire, dit le Sergent puis qu'ainsi est pour l'amour de Dieu, je vous menerai en l'Hostel d'un bon prud'homme croyant en Dieu, lequel a nom Gondre, il est Prevôt de cette Ville & bien aimé du Duc. Ami, dit Huon, Dieu vous en sçache gré: alors le Sergent se mit au devant, & cheminèrent parmi la Ville tant qu'ils arriverent en l'hostel du Prevôt, lequel ils trouverent s'éant à la porte: Huon qui beau parleur étoit le salua de Dieu & de la Vierge Marie. Ce Prevost se leva & regarda Huon en soi émerveillant, qui pouvoient être ceux qui de Dieu l'avoient salué & leur dit. Seigneurs bien soyez venus; mais pour Dieu vous prie que parliez bas afin que ne soyez ouy; car si le Duc de cette Cité le sçavoit à toujours seriez perdus; mais si en mon hôtel vous plaît demeurer, pour l'honneur de celui qui m'avez salué, tous les biens de mon hôtel autant

DE BORDEAUX.

qu'il y en a seront vôtres pour faire ce que bon vous semblera, car tout vous abandonne. Sire, sçachez qu'en mon Hôtel ai tant de biens, graces à Dieu, que si deux ans étiez céans a ce jour besoia ne vous seroit dehors d'en scheptrer. Sire, ce dit Huon, de la belle offre que me faites je vous remercie, puis descendit Huon & ses gens, assez y avoit de serveurs qui leurs chevaux prirent & menerent loger: l'Hôte emmena Huon & Garin & tous les autres en sa chambre pour les deshabiller, puis vint en la salle où ils trouverent les tables mises & apprêtées auxquels ils s'assirent & furent servis très-richeement de tous les mets que pour ce jour on eut put trouver: après se leverent de table, & Huon apella Gerasme lui dit qu'il se hâtât d'aller parmi la Ville, & de trouver un Heraut lequel publie & crie de carefour en carefour, que tous ceux qui voudroient venir souper en l'Hôtel du Prevôt Gondre; tant nobles que non nobles, hommes, femmes enfans, riches, pauvres & avec ce qui leur soit dit que seulement viennent & que rien ne payeront; mais tous avoient à boire & à manger de toutes sortes de viandes & toutes sortes de vins qu'ils voudront & pourront souhaiter, & dit à Gerasme que tant de vivres qu'il pourroit trouver en la Ville qu'il acheter & payât. Sire dit Gerasme, votre commandement sera fait. Sire, dit l'Hôte, ja sçavez que tous les biens de mon hôtel vous sont abandonnez, & que ja n'est besoia que dehors de mon hôtel en allez querir. Sire je vous prie que mes biens que j'ai céans veuillez prendre à votre plaisir. Sire, ce dit Huon, je vous en remercie, nous avons assez d'argent pour acheter tout ce qu'a vos métiers & avec ce j'ai un hanap de mout grande vertu, car si tous ceux qui en cette Cité sont étoient icy, si serois ils assouvis à boire par le

hanap qui est sic. Quand l'hoste ouit Huon il commença à sourire, cuidant que ce dit par joberie. Alors Huon comme mal-avisé tira son cor d'yvoire hors de son col & le donna à l'hoste en garde en lui disant mon hoste le cor que je vous donne en garde est mout digne, parquoi je vous prie que me le gardiez chèrement afin que me le readiez quand je le vous demanderai. Sire dit l'hoste, si bien vous le garderai que quand le voudrez avoir il vous sera prêt. Alors prit le cor & le mit en son escrin, mais depuis fut telle heure que Huon l'eux voulu tenir, & lui eut compté tout ce qu'il avoit vaillant, comme ci-après entendrez.

Comme Huon donna à souper à tous les pauvres de la Ville & compta le Duc de la Cité de Tourmoat être Oncle à Huon de Bordeaux, lequel après ce qu'ils se furent entre connus le Duc emmena Huon en son Château.

Puis après que Gerasme eut le commandement de Huon d'aller par la Ville il monta à cheval, si trouva un garçon par lequel il fit crier ce que par Huon lui avoit été commandé. Quand le cry fut fait il ne demeura pautonnere, ni tribant, ramele ni jongleur, ni vieux menestrier que par grands troupeaux ne vinssent à l'hostel du Prevôt. Car avec ce qu'ils venoient, si le disoient à tout ceux qu'en leur voyage rencontroient. Dont tant y en eut qu'ils furent plus de quatre cens, qui tous vinrent au souper en l'hostel de Huon, & ne demora en la Ville point de pain aux Boulangers ni aux Bouchers point de chair en leur éteil, que tout ne fut acheté & payé par Gerasme & emporté en l'Hostel de Huon. Le souper fut appareilé viftement & furent tous assis à table: Huon les servoit tenant son hanap en sa main duquel il versoit de table en table dedans les pots qui y étoient, &

HISTOIRE DE HUON

toujours le hanap demerroit plein, puis quand icelle compaignie se commença à échauffer pour les vins & viandes qu'ils eurent mangé & bu, aucuns commencerent à chanter, les autres à dormir sur la table, les autres se frapioient des poings & étoit merveille que d'oïr la vis qu'ils demerroient, dont Huon eut si grande joye qu'il ne sceut que faire disoit à cette heure que le souper se faisoit: avoit été en la Ville le Maître d'Hostel du Duc cuidant trouver vivres pour ledit Duc, mais quand là fut venu il ne trouva pain ni chair: ni autres vivres dont il fut mout courroucé, si demanda d'où ce venoit, & à quelle cause on ne trouvoit à cette heure vivres comme on avoit accoutumé, Sire ce dit le Boucher en l'Hostel de Gondre le Prevost est logé un homme, qui a fait crier que tous trahis, ribauts, lourdiens vissent souper en son hôtel. Si a fait lever & acheter tous ce qu'il a pu trouver en la Ville. Lors le Payen pleia d'ire & de courroux se départit si s'en alla hastivement au Palais devers le Duc & lui dit que rien n'avoit trouvé en la Ville pour un Vassal qui là étoit venu loger en l'Hostel du Prevost lequel avoit fait tant acheter pour donner à souper à tous les trahis, ribauts, estrumeles qu'il a pu trouver en la Ville, & sont logez en l'Hôtel de Gondre le Prevost. Quand le Duc l'entendit il fut mout dolent & jura Mahom qu'il les iroit voir, il commença que toute chose fut prête & armée pour venir avec lui. Lui même s'arma & ceignait son espée si furent prêts, & ainsi que de son Palais devoit partir lui vint un traître qui s'étoit tellement parti de l'Hostel du Prevost où il avoit souper avec les autres, & dit au Duc: Sire, sçachez qu'en l'Hostel de votre Prevost est logé un Chevalier qui donne à souper à tous les gens qu'il a pu recevoir & avoir en cette Cité

& n'y a traître ni paillard, ni autres qui d'avantage aye voulu avoir à souper qu'il n'y soit accouru, & sçachez Sire que ledit Vassal dont je vous dis a un hanap avec lui lequel vaut mieux que toute cette Cité: car si tous ceux qui sont en Orient estoient là venus & mourussent sous de soif si seroient-ils tous repus & effraies de boire, voir Sire, si tous ceux d'occident y étoient. Quand le Duc entendit le Payen il se donna grande merveille & dit qu'en tel hanap lui seroit besoin, & jura Mahom que le hanap auroit quelque le vouloit avoir. Or ses test départons nous d'ici, car ma volenté est d'avoir le hanap, & des Chevaliers leurs chevaux & leurs bagues, car je ne leur demanderois chose dont aider ils se puissent. Lors s'en partit à tout trente Chevaliers, si ne s'arrêta jusqu'à ce qu'il vint à l'Hostel de Gondre où il trouva le pont ouvert, si entra dedans. Le Prevost qui tost l'eut apperçut vint à Huon & lui dit: Ha Sire, mal avons exploité, car ici vient le Duc mout courroucé, si Dieu n'a pitié de vous je ne vois point qu'eschaper en puissiez sans mort. Sire, dit Huon ne vous ébahissez de rien, car si bien parlerai que de moi sera content. Lors Huon vint faisant grande chere au devant du Duc & lui dit: Sire bien veau soyez. Vassal dit le Duc, gardez que de moi n'approchiez; car nul Chrétien ne peut venir en ma Cité sans ma fiance. Si veulx que vous sçachiez qu'à vous tous ferai trancher les têtes, & ce vous demeurera chevalai bagues que ceans avez apporté. Sire dit Huon, quand tous nous aurez occis guères n'auras gagné, grand tort avez de ce vouloir faire. Vassal dit le Duc, je vous dirai pourquoi je veulx ce faire. Sçachez que je le fais pour ce qu'êtes Chrétiens, & pource serai le premier à qui je ferai trancher le col. Or me dis par ta foi qui t'a mené de tant de

NOUVEAU DE BORDEAUX.

sembler de gens à son souper? Sire dit Huon je l'ai fait pource que j'ai espoir que toutes pauvres gens qui icy sont prieront Dieu pour moi afin qu'à jaye puisse retourner: Sire, c'est la cause pour quoi je les ai fait souper avec moi. Vassal, dit le Duc, grande folie dites, car plus beau jour ne verrez que celui, car je vous ferai à tous trancher les membres. Sire, dit Huon, ce que dites laissez à tant, mais vous & vos gens affez vous ici, beuvez & mangez à votre plaisir des biens qui ceans sont & je vous servirai au mieux que je pourrai, puis après si j'ai tort je vous l'amanderai en telle maniere que content serez de moi; car si mal me faites bien peu en aurez de conquête, bien m'est advis que si loyauté voulez faire qu'en peu vous en devriez déporter, veu qu'il m'a été dit qu'autrefois avez été Chrétien: le Duc répondit à Huon que bien avoit dit & que là souperoit, car aussi bien n'y avoit que souper en son Hôtel, lors le Duc commanda à ses gens que tous se désarmassent & s'assirent à table, ce qu'ils firent très-volentiers. Le Duc l'assist & tous ceux qui avec lui furent Gerasme & Huon servirent, & furent richement servis à celui souper. Alors Huon prit son hanap & vint devant le Duc & lui dit. Sire voyez vous ce hanap qui maintenant est vuide. Ouy dit le Duc, je vois bien que dedans n'y a rien. Lors Huon fit le signe de la Croix dessus, & le hanap fut plein de vin, puis le donna au Duc qui s'en donna merveilles. Quand il eut pris le hanap en sa main il devint tout vuide qu'on ne demeurât de vin dedans. Vassal, dit le Duc, vous m'avez enchanté. Sire, ce dit Huon, je ne suis pas enchanteur, mais est pour le grand péché & la grande mauvaistie en quoi vous êtes. Mettez le à bas, car pas n'êtes digne de le tenir, de malheur n'acquiesces oncques. Vassal dit le Duc,

comment êtes vous si hardi d'ainsi parler à moi. Je vous tiens maintenant pour fol & outrecuidé; sçavez vous qu'en moi est de vous détruire, que ja ne trouverai homme qui au contraire oserait aller. Je te prie que dire me venilles d'où tu es né, & où tu vas, & de quelle parenté t'es-tu? Sire dit Huon, ja peur d'ose qu'advenir m'en doive je ne te celerai mon nom ni mon être. Sire sçachez que je suis ray de Bordeaux sur la Garonne, & suis fils du Duc Sevia, lequel est trépassé environ sept ans. Alors le Duc oyant que Huon étoit son Neveu s'écria Ha! le fils de mon frere, mon très cher Neveu. Pourquoi as-tu pris autre Hostel que le mien? où veulx tu aller, & qui icy mal te vicane? Sire ce dit Huon, je m'en vais en Babilone par devers l'Admiral Gaudille, lui faire un message de par le Roi Charles-magne, pource que je lui eccis son fils. Adonc racompta au Duc son Oncle toute son aventure sans y rien oublier, & comment il lui a toute sa Terre ostée, & jamais ne la lui rendra jusqu'à tant que son message aura compé à l'Admiral Gaudille. Bien neveu dit le Duc, si suis-je aussi sans cause déchaillé & banny du Royaume de France, depuis me départis & restai à Loy de Jesus-Christ, puis me suis marié par deça, & ay pris une mout haute Dame, par qui j'ay maistes Terres à gouverner dont je suis Seigneur & Maître. Mon beau Neveu, je veulx qu'en mon Hostel veniez aujourd'hui héberger. Puis demain matin vous donnerai de mes Barons pour vous conduire & garder jusques à ce que soyez vers l'Admiral Gaudille. Sire ce dit Huon, je vous remercie puisqu'il vous vient à plaisir avec vous n'ay en votre Palais. Sire dit Gerasme si à allez bien vous en peurrez repeatir, il peut bien être dit Gondre le Fr. vost, aiers Huon commande

HISTOIRE DE HUON

de à ses gens que chevaux & bagages fussent trouffez & amenez en Palais, pas n'oublia le bon haasp, mais le Cor d'yvoire demeura en l'hôtel du Prevôt. Huon s'en alla avec son oncle au Château où il coucha la nuit. Quand ce vint le lendemain matin Huon se leva si vint vers son Oncle pour prendre coagé: beau aveu ce dit le Duc, je vous prie que veuillez rester jusqu'à ce que j'aye mandé mes Barons desquels vous ferai conduire. Sire ce dit Huon puisqu'il vous vient à plaisir je suis bien content d'attendre, & quand ce vint comme à l'heure de disner que les tables furent mises, ils s'assirent & dînerent & furent richement servis.

Comme le Duc cuida faire tuer Huon son neveu qui à table étoit assis au dîner.

LE traître & déloyal voyant son Neveu assis à table, il spella un sien Chevalier lequel étoit natif de France, & avoit nom Geoffroy lequel il amena de France & lui avoit fait renouer la foi de Jesus, il l'appella en secret & lui dit: Geoffroy allez, si me faites amener ceat payens & me les faites venir en ce Palais. puis faites mettre à mort mon neveu & tous ceux qui avec lui sont venus; car si un seul vous échape à tout jamais aurez perdu mon amour. Sire ce dit Geoffroy, votre vouloir sera fait. Alors se départit Geoffroy & vint en une chambre où il y avoit vingt Hauberts pendus, puis quand là fut il dit, las vrai Dieu, tant plus fait on de mal tant plus on a à rendre compte à Dieu. Car ce vilain traître ci veut faire tuer le fils de son frere lequel me fit jadis que j'étois en France une grande courtoisie, car j'eusse été occis si par le Duc Sevin n'eusse été secouru, si est raison que par ceux ici service j'en rende le guerdon au fils, Dieu me confonde s'il a mal par moi, mais je le ferai cher comparoïr au mauvais Duc. Veris

est que pour ce tems y avoit en la chartre du Château sept vingt François prisonniers que le Duc avoit pris sur mer, si les détenoit en sa chartre pour les faire mourir; mais Dieu qui jamais n'oublie ses amis les secourut. Geoffroy vint en la chartre & dit aux prisonniers qui là dedans étoient: Seigneurs si votre vie voulez avoir saue, sortez dehors & venez avec moi. Alors incontinent les prisonniers sortirent & virent après Geoffroy qui tous les amena en la chambre en laquelle étoient les hauberts pendus, si les fit tous armer & leur dit: Seigneurs, si courage & volonté avez de sortir de céans il est heure que montriez votre vertu. Sire, dirent ils, jusqu'à la mort feront votre commandement pour venir de servitude en franchise, & quand Geoffroy les entendit il fut mout joyeux & leur dit: Seigneurs, sçachez qu'en ce Palais étoit assis au dîner le fils du Duc Sevin & neveu au Duc notre Maître, lequel m'avoit commandé de lui amener sept vingt payens pour détraacher & occir son neveu; mais la chose ira autrement, car si vous voulez être délivrez & veages des maux qu'il vous a fait souffrir; que lui & tous les payens soient occis & mis à mort sans nul épargne. Alors s'armerent tous des hauberts & de heaumes, & se mirent chacun l'épée au côté, & s'en virent après Geoffroy au Palais auquel ils entrèrent. Alors Huon spella son Oncle & lui dit: Sire ces gens armes qui céans entrent, sont ce ceux que avez mandez pour moy guider? Huon ce dit le Duc pensez à mourir; car jamais plus beau jour que celui ne verrez. Le Duc pensant qu'iceux qui devant son Palais étoient armez fussent ceux que par Geoffroy avoit mandez, si leur donna, or sus Barons, gardez qu'un seul Chrétien n'échape.

DE BORDEAUX.

Comme par l'aide d'un Chevalier & des prisonniers qui céans étoient, Huon fut secouru & occirent tous les payens, dont ledit Duc s'enfuit & assiegea le Château

Lors quand Huon entendit & vit la mauvaistie de son oncle & la mauvaistie de sa trahison dont il fut plein, mout s'en abahi, & se leva hastivement & mit le heaume au chef, si ceignit son épée & mit l'écu en avant, & Geoffroy vint d'une part en criant mout joye. Et dit or avant noble François, gardez qu'il n'y ait payen qui demeure vif avant les occiez tous à douleur: Alors de toutes parts tirèrent leurs épées, dont ils commencerent à fraper de tous côtés & détraacher les payens que grande horreur étoit de les voir. Si furent tous en peu d'heures détrachez & occis: quand ledit Duc vit que ce n'étoient payens qui ses gens mettoient à destruction, mout eut grande peur de sa vie, car il s'enfuit incontinent à sauté vers une chambre: mais Huon qui ja sçavoit que c'étoit François qui ce secours lui faisoient, habilement & tôt suivit le Duc l'épée au poing, toute ensanglantée des payens qu'il avoit occis; mais le traistre Duc voyant son neveu venir après lui le douta mout fort, si choisit une fenestre qui sur le Jardin étoit où il vint & par laquelle il faillit es fosses, dont Huon fut très dolent de ce qu'ainsi lui étoit échappé, & Geoffroy & les autres François qui les Sarains avoient occis, allèrent fermer & leverent les ponts & planches du Palais, afin que dedans ne fussent surpris, puis virent en la salle où tous ensemble s'entreconurent, donc la joye fut mout grande entr'eux, mais si Dieu ne les eut secourus leur joye eut tourné en grande douleur, car le Duc qui s'étoit échappé vint en la Ville, si fit publier par tout que tous ceux qui armes pourroient porter viussent avec lui laquelle chose ils firent,

car oncques n'y demeura homme qui à leur y pisse que devant le Palais avec le Duc ne vint, si se trouverent plus de dix mille qui tous jurerent la mort des Chrétiens qui dedans le Palais étoient. Quand le Duc vit que tant de gens avoit, il fut mout joyeux, & incontinent il commanda que les engias fussent levez contremont, & échelles de tous costez fit lever amont picques, & à marteaux fit abatre & desfroïffer une Tour corniere qui là étoit, & nos gens qui dedans étoient se deffendoient très-merveilleusement. Mais la deffense n'étoit de gueres de valeur, si Notre Seigneur Jesus-Christ ne les eust secourus: Quand Huon conu le danger où ils étoient, si fut mout déplaisant & dit, vrai Dieu, mout me dois bien enuoyer quand icy me vois enclor: Car si teus sommes de mon oncle jamais de plus beau jour ne verrons. Lors Gerasme s'écria & dit à Huon: Sire, pour l'amour de Dieu N. Seigneur, sonnez votre cor. Gerasme dit Huon, pas n'est en ma puissance de ce faire; car j'ai donné mon cor en garde au bon Prevôt Gondre. Ha Huon, dit Gerasme, à malheur j'eumes ton accointance, car par ta folie & ton fol cuider sommes en voye d'être détruits. Ainsi que ensemble devoïent, Gondre le Prevôt vint vers ledit Duc & lui dit: Sire, mout grande merveille me donne de ce qu'ainsi voulez détruire votre Palais, mout grande folie faites. Certes je vous voudrois bien dire que l'assaut fissent cesser & que paix fut entre vous & votre neveu, par tel si que sain & saue l'en fassiez aller, & tous ceux qui en sa compagnie sont: Prevôt dit le Duc, je vous prie que jusques là veuillez aller, j'en ferai tout ce que m'en conseillerez de faire. Puis dit tout bas que nul ne pouit certes si teair les puis tous je les ferai de malle mort mourir. Alors le Prevôt vint

HISTOIRE DE HUON

près du Palais, si s'écria en haut & dit à Huon, Sire, pour Dieu parlé à moi, Huon qui à cette heure étoit appuyé à l'un des carreaux du Palais, répondit. Qui est celui qui est à bas qui à moi veux parler? Sire je suis votre hôte le Prevôt: hôte dit Huon quelle chose me voulez vous dire? Sire, je vous prie que par tout que votre vie & celle de vos hommes aimez, que gardiez le Palais ou vous êtes mort, pour quelque promesse que vous fassiez le Duc votre oncle en lui n'ayez fiance. Car en lui n'a nulle vérité. Sire dit Huon, de votre bon avertissement vous remercie, si vous voulez prier sur tout l'amour qu'à moi avez & autant que me voudriez aider à sauver ma vie que le cor d'yvoire que je vous ai donné en garde me veuillez rendre. Car sans cela je ne puis échapper de mort. Sire dit le Prevôt, pas n'est loin de moi, si le tira de sa gibecière en laquelle il étoit, si le donna à Huon, qui vers le Jardin regardoit.

Comment le Roi Oberon vint secourir Huon & occirent tous les Payens excepté ceux qui reçurent le S. Baptême, & comment Huon occit le Duc son Oncle.

Quand Huon vit qu'il fut saisi de son cor d'yvoire il eut moult grand joye, & ne fut pas de merveilles car c'étoit toute la sécurité de sa vie, il le prit & le mit à sa bouche pour le sonner, quand Gerasme lui dit: Hi! sire jamais si léger ne soyez de dire ni découvrir vos secrets. Car si le Prevôt eût été mauvais, tost l'eût pu dire au Duc son Seigneur, par quoi eussions été tous perdus; mais jamais ne vous advient de vos secrets découvrir, & avec ce vous prie que si tôt le cor ne veuillez sonner, pour ce qu'encore ne vous sentez navré. Car par Oberon vous a été commandé au département qu'il fit de vous: comment ce dit Huon à Gerasme, vaudrez vous donc que

j'attende tant que je sois occis! Certes je courrai sans plus attendre. Alors Huon le mit en sa bouche, & si merveilleusement en sonna que le sang lui en saillit de la bouche, & le fit si très haut que ceux du Palais commencèrent à chanter & danser. Le Roi Oberon qui à cette heure étoit dedans la Cité de Mommar s'écria en haut & dit j'ai oui sonner le cor de mon ami Huon, le plus loyal & prud'homme de quoi j'ouïs oncques parler, par lequel son je cenois que son affaire est grande, je me souhaite au lieu où le cor a été sonné, à tout cent mille hommes des mieux aimez qu'onques je visse. Ja si tost ne les eût souhaités qu'il ne fut dedans la Cité de Tourment, en laquelle commencent à occire & détrancher Payens que grande hédour étoit de voir le sang des morts qui alloit couler par les rues à grand randois tant que la Rivière qui par la Ville couroit fut teinte en vermillon, le Roi Oberon fit crier que tous ceux qui le saint Baptême voudroient recevoir, fussent pris leurs vies sauvées dont plusieurs y en eut qui se firent Chrétiens, puis le Roi Oberon vint au Palais. Quand Huon le vit il lui courut au devant & le remercia du beau secours qu'à son besoin lui avoit fait. Ami, ce dit Oberon tant que croire & faire mes commandemens voudrez, jamais je ne serai sans vous aider & secourir en toutes vos affaires, & ceux qui avec le Roi Oberon étoient venus en la Ville où ils détrancherent & mirent à douleur ceux qui en Dieu ne voulurent croire, puis fut le Duc pris & saisi au corps de tout costé & fat mené au Palais & représenté à Huon, lequel quand il vit son oncle qui pris étoit, il en fut moult joyeux. Le Duc lui dit beau neveu, je te prie que de moi aye pitié. Hi déloyal traître, oncques en ta vie tu ne m'apartient en rien, jamais d'icy ne puisse partir

DE BORDEAUX.

sans mort. Alors il mit la main à l'épée, de laquelle il trancha le chef de son oncle, puis fit prendre le corps & attacher aux carreaux de la Ville, afin que de sa mauvaillie fut mémoire & exemple à tous les autres, & par ainsi fut le pays délivré.

Comment le Roi Oberon deffendit à Huon qu'il n'allast point à la Tour au Geant, laquelle chose Huon ne lui voulut accorder, & y alla dont il fut en grand danger de mort; & de la Demoiselle qui étoit léans, laquelle étoit sa cousine.

Ben avez ouy comment Oberon vint secourir Huon, puis quand tout fut achevé il appela Huon & lui dit: Mon loyal ami Huon, je prends congé de toi, par tel si que jamais ne te verrai jour de ma vie, j'ai qu'à tant que tu auras eu tant de maux & tant de tourment à souffrir, pauvreté, & malaise & tout par ta folie, qu'il n'est homme vivant qui dire ou raconter scût les maux que tu auras. Quand Huon entendit Oberon, moult effroyement lui dit. Sire, vis m'est que grand tort avez, car de tout mon pouvoir veux faire & obéir à vos commandemens.

Ami, dit Oberon, puis que ce veux faire, il te convient mettre en mémoire ce que tu m'eniras conter. Huon, je te deffend, sur peine de perdre ta vie & mon amour toujours, que si hardi ne soyes d'aller le chemin vers le Nord, qui est que tout moult grande & merveilleuse, laquelle est sur la mer. Julius Cesar la fit faire, & n'y fit mourir grand espace de tems: onc les plus belles tours tu ne vis & n'ouïs parler ni maisons garnies de chambres & fenestres, & de verreries, & par dedans étoit tendue de moult riches tapisseries, puis droit à l'entrée de la porte y sent deux hommes de cuivre, tenant en leurs mains un moult grand fleau

de fer, de quoi sans cesse jour & nuit ils battoient tellement d'un tel accord, que quand l'un bat à terre, l'autre lève contre-mont son fleau, & ce font si legerement, & si dru que à grand peine y pourroit une alouette entrer qu'elle ne fût occise, & ce est fait par enchantement. Là dedans demeure un Geant fort merveilleux, lequel s'appelle Engelastre, il me tollit la tour dessus dite & avec ce m'osta un haubert blanc, qui étoit tant fin & tant leger qu'à merveilles, & de telle vertu, que si on l'avoit vestu, jamais par homme ne pourroit-on être entamé ni blessé, & ne peut effoader ni noyer en eau, & si n'est nul feu tant soit ardent & chaud, qui mal puisse faire à celui qui le dessus dit haubert aura vestu. Et pour ce, Huon, mon ami, je te deffends que celle part ne vois, sur autant que me doute à courroucer; car jamais audir Geant ne pourrais tu résister. Sire, dit Huon sçachez que à l'heure & au jour que je me partis de France, je pris ma conclusion en moi, que que que aventure que j'irois raconter ni dire, tant fort périlleuse que elle fust, pour peur de mort je ne la fuirais. Et sçachez que j'aimerois mieux mourir qu'au grand Geant que vous m'avez dit je ne m'attasse combattre, & n'est aujourd'hui homme qui ledit voyage me déturnât de faire, & si vous dis bien qu'avant que jamais je retourne j'aurai le bon haubert conquis, car bien me pourra en aucun tems valloir, si n'est par chose de le laisser, & au fort, si de votre aide n'assistiez vous me secourrez. Huon, ce dit Oberon par celui Dieu qui me forma si te trompas le cor en sonner, tu ne serais de moi secouru ni aidé. Sire dit Huon, vous en ferez votre plaisir, & j'en ferai le mien. Lors Oberon se départit sans dire mot, & Huon demeura en la Cité, laquelle donna à Oberon, & à son hôte le Prevôt & toute la

HISTOIRE DE HUON

terres que le Duc son Oncle faisoit tenir. Puis s'a pria & prit or & argent à foison, & prit congé de son host: & de Geoffroy, & de tous ceux qui la demouroient, & Haon & ses gens s'en départirent & chevauchèrent tant par monts & par vallées, tant de nuit comme de jour, & sans quelque aventure trouver qui soit digne de mémoire, qu'ils arriverent assez près de la mer, droit à une lieue de la tour où le Géant étoit. Quand il vit la tour il appella tous ses hommes & leur dit: Seigneurs, je voi la tour que par Oberon m'a été dessinée: mais si notre Seigneur me veulx aider je verrai ce que dedans est, avant qu'il soit vespre à quelque fin qu'advenir m'en doive. Alors Gerasme regarda la tour, si commença fort à pleurer, & dit à Huon que fol est celui qui à conseil d'enfant s'accorde. Hâstive pour Dieu gardez les commandemens d'Oberon & ne les trépassés, car trop vous en pourroit mal advenir. Sire, Gerasme dit le noble Huon, si tous ceux qui aujourd'hui sont en vie me le dessadoient, si m'en feroi-je rien; car bien sçavez que pour autre chose si non pour chercher les aventures me parit de France, rien ne demande que trouver adventures, si ne vous en debattes; car avant que je dorme, je combattrai le Géant; car s'il n'est plus dur que fer je l'accirai, ou il m'accira, & vous Gerasme & tous ceux qui ici sont, demoureront en ce pré, auquel vous m'attendez jusqu'à tant que vers vous je retournerai. Sire, ce dit Gerasme tout en pleurant, moult me déplaist qu'autrement se peut être, en la sainte Garde de Dieu soyez recommandés.

Alors s'en départit Huon & laissa au pré ses compagnons pleurant qui moult pitoulement le regrettoient. Huon s'arma & se mit en point, puis se mit en chemin quand tous ses hommes eut baïsez l'un après l'autre, pas n'oublia le cor d'yvoire & le bon

haup, ainsi tout seul & à pied s'en départit Huon & n'arrêta jusqu'à ce qu'il vint devant la porte du château: si tost que là fut il regarda & vit les deux hommes de cuivre qui sans cesse battoient de leurs fraux, lesquels il regarda moult, bien lui fut avis qu'homme mortel n'y sçavoirroit entrer, pour tant que là faisoient sans mort recevoir, dont il s'émerveilla moult & dis en lui même, que vrai lai avoit dit Oberon, & qu'impossible lai étoit d'entrer dedans sans l'aide de Dieu. Pitoulement le reclama en regardant de tous côtés si aucunement pourroit entrer dedans, tant regarda qu'après d'un pillier de marbre il vit un bassin d'or attaché, il s'approcha près & tira son épée, de laquelle il sonna trois coups sur le bassin par telle manière, & si haut que le bassin sonna & resonit, que par tout le château on le pouvoit oïr. Là dedans y avoit une pucelle qui avoit nom Sebille, laquelle quand elle oït le bassin sonner, elle s'en donna très grande merveille, si vint à l'ene des fenestres par laquelle elle regarda Huon qui là dedans vouloit entrer, point ne le conant, si s'en retourna pleurant & disant: vrai Dieu qui peut être ce Chevalier qui là dehors est, & qui dedans veut entrer. Las! si le Géant s'éveille, bien tôt l'aura occi: car si mille Chevaliers étoient ensemble, si seroient ils perdus; certes j'ai grand désir de sçavoir qu'il peut être, d'où il est natif: mais à ce qu'il me peut sembler il devroit être de la terre de France, toutefois pour en sçavoir la vérité j'irai voir par la fenestre si aucunement je le pourrai connaître. Lors se partit de sa chambre si vint vers la porte là où une petite fenestre étoit, laquelle elle ouvrit, & mit son chef dehors, & regarda Huon qui tout armé étoit attendant à la porte puis regarda son blason, sur lequel étoit portait trois Croix vermeilles. Parquoi elle conant

DEBORDEAUX.

que le chevalier étoit François. Las! ce dit la pucelle, je suis perdue, si le Grant me trouve ici, & s'en retourna hastivement & vint frapper à l'uis de la chambre pour sçavoir si ledit Grant dormoit ou non.

Quand la sac veuve, elle trouva qu'il dormoit, parce qu'il ronflait si fort que merveille étoit de l'oïr: la Damaïsselle sçachant la vérité qu'il dormoit s'en retourna hastivement & vint jusqu'à la porte, si ouvrit un gaichet par lequel faillit un vast qui à coup fit cesser & tenit les deux hommes de cuivre, & quand la pucelle eut ouvert le gaichet moult hastivement s'en retourna en sa chambre. Alors Huon voyant le petit bois ouvert s'avanga & entra dedans pour ce que les deux hommes ne battoient plus: si se mit en chemin pour cuidoier trouver celui ou celle qui l'uis avoit ouvert: mais il fut bien étonné quand trouver ne le peut; car tant y avoit de chambres qu'il ne sçavoit à laquelle aller pour trouver ce qu'il cherchoit, & alloit par le palais cherchant d'un côté & d'autre, choisit assez près d'un pillier quatorze hommes lesquels gissoient morts. Quand Huon vit ce, moult s'émerveilla & dit que retourner s'en vouloit arrière, il se partit de la salle & vint vers la porte cuidant l'uis trouver, il s'étoit clos de lui même, & battoient les deux hommes comme par devant: las! ce dit Huon, or voi je bien que d'ici ne puis échapper, il s'en retourna au château, en écoutant si rien se pouvoit oïr. Ainsi que par leas alloit, il entra un vase pucelle qui pitoulement pleuroit, il vint celle part où elle étoit & la salua humblement en lui disant: noble Damaïsselle, je ne sçai si mon langage sçavez entendre, car je voudrois sçavoir de vous pourquoi & à quelle cause demenez tel deuil: sire ce dit la pucelle, je pleure pour ce que de vous ai grande pitié, car si le géant qui dedans est s'éveille, vous

êtes mort perdu. Belle, ce dit Huon, je vous prie que dire me veuillez qui vous êtes & d'où vous fustes née. Sire, je vous dirai, sçachez que je suis fille de Oviomer, qui en son tems fut Comte de Saint Omer, & suis aidée du Duc Sireis: Quand Huon entendit la Pucelle, moult humblement la baïsa, en lui disant. Dame, sçachez que vous êtes ma proche parente; car je suis fils au Duc Sireis, mais je vous prie que dire me veuillez quelle aventure vous a ici amené: mon cousin dit la Pucelle, volente & dévotion prit à mon pere de venir adorer & baïser le saint Sépulture, mon pere m'aima tant que pour rien ne m'eût laissé derrière, si m'emmena avec lui; or advint ainsi que sous étions sur la mer assez près de la Cité d'Esclavonie en Surie, nous deva une fort grande tempête, & orage sur la mer, parquoi la vent nous emmena assez près d'ici.

Quand le Géant qui en sa tour étoit revint en ce danger, & que vismes arriver en son Port, il descendit de son Palais; si occit mon pere & tous ceux qui avec lui étoient, excepté moi, qu'il ammena ceans, où j'ai été l'espace de sept ans, sans que j'aye peu oïr une seule Messe, si vous prie, mon cousin, que dire me veuillez quelle aventure vous a ici amené en ce divers pays: ma cousine puis que de mon affaire voulez sçavoir je vous le conterai.

Vérité est que le Roi Charlemagne m'envoya devers l'Amiral Gaudiffie en Babylone, si portera un message par bouche & par lettre, & ainsi que mon chemin passois, je regardai cette Tour, si demandai à un payen qui la tenoit, & me répondit que dedans la tour étoit un très-horrible géant qui moult de maux a fait à ceux qui par ici passent sans avis que par ici passeroit par le combatre & destruire. Et en délivrer les contrées, j'ai laissé mes gens à aval en ces

HISTOIRE DE HUON

rés, qui m'attendaient. Ma cousine, ce dit la pucelle moult grande merveille me donna de vous qui telle folie voulez entreprendre : car si vous étiez cinq cents hommes en semble tous armés & près de combattre, si ne l'oseriez vous attendre pour lui mal faire, si armé étoit de ses armes, il n'est nul qui à l'encontre de lui peut avoir duré, ma cousine je vous conseille que tôt vous en retournez arrière avant qu'il s'éveille, & je vous ferai ouvrir le gaichet sans quelque danger avoir.

Comme la Demoiselle, cousine de Huon, montra la chambre où le Geant dormoit, & valla éveiller & du bon haubert que le geant donna à Huon qui le vestit.

Quand Huon eut entendu la bonne Demoiselle, il lui dit, ma cousine, sachez d'adverité, qu'avant que de ceans me départir je verrai quel homme il est, ne ja ne me sera reproché en Cour de Prince pour un mécréant j'aye le courage défailli que je ne l'ose attendre, certes j'aimerois mieux mourir qu'une telle faute m'advint, Helmon cousin, es vois-je bien que vous & moi sommes détruits; mais qu'ainsi est je vous montrerai la chambre où il dort, puis quand l'aurez vu, bien vous en pourrez retourner arrière. Vous irez par cette chambre que devant vous pouvez voir, en laquelle trouverez le pain & le vin, & en l'autre d'après trouverez des draps de soye & de moult riches joyaux, puis en la tierce trouverez les quatre Dieux du grand geant, qui tous sont de fin or massif, & en l'autre après trouverez le grand Geant, qui sur un moult riche lit dort, parquoi sire si croire me voulez tout en dormant lui trancherez le chef, car s'il s'éveille de mort ne pouvez échapper. Ma cousine, ce dit le noble H. de Bordeaux, je à Dieux ne plai-

se qu'en nul lieu me soit reproché, que je l'aye tué, que premièrement je ne l'aye défié. Aors s'en départit Huon l'épée au poing, le heaume en son chef & son écu au col. Lors entra Huon en la première chambre, puis à l'autre, après il vint en la chambre où étoient les quatre Dieux, lesquels quand il les eut bien regardés, il leur donna à chacun un grand coup d'épée, puis entra en la chambre en laquelle le geant dormoit & le regarda moult & le lit surquoi il dormoit étoit tant beau & riche qu'il n'est nul qui le vous sceust priser; car les courtines, les couvertes & les oreillers étoient tant riches que grande beauté étoit de les voir, d'autre part étoient les riches tapis, dont toute la chambre étoit ornée & tendue.

Quand Huon eut tout ce regardé & que bien eut avisé le geant, lequel avoit le corps fourni de tous membres; mais de plus laid ni de plus hideux n'en fut onc vu, car il avoit le chef moult gros, & grandes oreilles, le nez refusé, & les yeux calottes, plus ardents qu'un charbon allumé, & si avoit dix-sept pied de long. Ha Dieu! ce dit Huon, que Charlemagne n'est ici, pour voir l'assemblée de nous deux, car de verité sçai bien que d'ici ne partirois arrière que paix ne fut faite. Ha! très-douce Vierge Marie je vous prie très-humblement qu'à votre très-cher fils veuillez demander pour moi secours & aide; car si ne lui plaît à l'encontre de cetui ennemi n'aurai nulle durée. Alors Huon moult fièrement marcha avant en faisant le signe de la croix & pensant en son cœur, comment & par quelle manière il pourra faire; car moult bien lui sembla que si en dormant il l'occioit, qu'à toujours lui seroit un reproche d'avoir occis un homme endormi; mais de Dieu fois je maudis, si je l'atouche premièrement que de l'avoit défié. Alors

DE BORDEAUX.

Huon mesut haut commença à crier & à dire, leve-toi car je te trancherai le chef des épaules. Quand le Geant ouit ainsi Huon qui si haut crioit, il s'éveilla moult effroyablement en regardant Huon, puis se leva si hastivement qu'à son lever il delrompit presque le riche chasie surquoi il étoit couché, puis dit à Huon: Vassal, celui qui t'a mis ceans ne t'aimoit guères, si guères ne me doutoit. Quand Huon entendit desce que le Geant parlait bon François, il s'en donna grand merveille, & lui dit: sçache que je suis venu pour te voir, & peut être que je pourrais avoir fait folie. Alors le Geant lui répondit & dit: tu as dit verité; car si j'étois armé & habillé, & tu eusse cinq cents hommes pareils à toi, si ne pourrais vous avoir duré, que tous ne vous missent à mort; mais tu vois que je suis nud & sans armures quelconques, & n'ai épée ni bâton, dont je me puis aider, dont pourrais ne te doute.

Alors Huon pensa en lui-même quelle honneur ce lui seroit de l'affaillir s'il n'étoit armé & lui dit: va querir tes armes, ou tôt t'aurai occis. Vassal, ce dit le Geant, ce que tu m'as dit procède d'un grand courage & de courtoisie: alors courut s'armer de toutes ses armes, & prit en sa main une faulx. Et Huon s'étoit retiré au Palais, où il attendit le grand Geant, qui guères se tarda, que là ne vint, puis s'écia: Huon eut esmerveille car me voici tout prêt pour te détruire si ne te desfends; mais je te prie de me dire qui tu es, que je sçache quand je t'aurai occis que dire je puisse: j'ai mis un tel à mort qui par sa force m'est venu affaillir en mon Palais: moult grand orgueil tu as en toi, quand tu ne m'as daigné toucher devant que je fusse armé, qui que tu sois tu es le fils de quelque grand homme: si te prie que tu me dise là où tu veux aller, si que t'as mené d'ici venir, afin que je sçache la ve-

rité de son fait, par quoi que quand je t'aurai occis je me puisse venter qu'un tel homme j'ai occis, ou tout desarmé ne m'a daigné toucher. Payen, Payen, ce dit Huon moult as ta grande folie quand tu me t'as sçavoir la verité, je te dis que je suis un pauvre Chevalier à qui le Roi Charlemagne a ôté sa terre, & l'a bauni de son Royaume de France, si m'envoie faire un message par devers l'Admiral Gandisse, & ce dis pour verité que j'ai nom Huon fils du Duc Sevin. Or as ouy la verité de mon fait, & je te prie que dire me veuillez qu'il tu es, & qui t'engendra, afin que quand je t'aurai occis je me puisse venter en la Cour du Roy Charlemagne, & devant tous mes amis, que j'ai occis & mis à mort un tel merveilleux Geant que tu es. Alors le Geant dit à Huon: Vassal, si ainsi est que tu me mette à mort, bien te pourras venter par tout où tu voudras, que tu auras occis le grand Geant Galafre, lequel a dix-sept freres, dont je suis le moindre, & avec ce tu pourras dire, que jusqu'au sec arbre, voire de la mer rouge n'y a homme si grand qui ne me soit tributaire: j'ai chassé l'Admiral Gandisse où tu dois aller, & lui & toi par ma puissance plusieurs de ses citez, & me doit hommage d'un aigle d'or par chacun an, pour racheter son chef, & avec ce occis à Oberon cette puissante Tour, que occis par son eschenteris, ou par sa scierie ne peut résister escontre moi, & lui talit un riche haubert & le nom pareil dont on t'en ouit parler; car il a telle vertu lat, que celui qui dedans se pourra mettre, jamais ne peut être navé, ni déceuté, mais autre chose y a. Car il faut que celui qui ledit haubert voudra vestir, soit sans peché mortel, & que la mere qui le porta n'ait eu d'autre compaignie d'homme charnel que celui qui l'avoit engendré.

HISTOIRE DE HUON

mais je crains que peu d'hommes en trou-
vent que dedans le haubert peussent en-
trer, si ce n'est certainement que l'homme n'est
pas né qui ce peut faire, & avec ce a telle
vertu que celui qui l'aora endossé ne peut
être grevé de feu ni d'eau, ni d'amertumes
quelconques ni ja ledit haubert ne peut
effrayer en eau, car par Mahom je l'ai
à plusieurs fois éprouvé : mais pource que j'ai
trouvé courtoisie en toi, de ce que tu m'as
donné congé de moi armer, je te donne
congé de l'essayer si tu le pouvois vêtir, &
incontinent s'en départit le Geant, & vint
à un coffre fait qui là étoit, si en mit de-
hors le bon haubert, puis vint devers Huon
& lui dit Vassal, voilà le bon haubert lequel
j'abandonne à vêtir, si l'essaye pour voir
si dedans pourras entrer : lors Huon prit
le haubert & se retira arrière, puis se des-
arma du tout & prit le haubert, inconti-
nens le vêtit, puis hâtivement mit son
heume au chef, son écu à son col, & l'é-
pée au poing, dont mont d'extremement en
remercia notre Seigneur Jesus-Christ, de la
grace qu'il lui avoit faite. A lors le grand
Geant s'écria & dit à huon : Vassal, pas ne
cuidois par Mahom, que tu fasses un tel hom-
me, car mont bien te sied le haubert; or t'ai-
je rendu la courtoisie que tu m'as faite, &
pource j' te prie que tu te desarme & me
rends mon haubert que par ma courtoisie
t'ai fait essayer : tais toi, ce dit Huon,
que Dieu te puisse confondre : car befoin
ne t'est d'avoir armures, dont se te puisses
aider, sçaches que se te le rendrois pour
q' ayez des meilleurs Chevaux qui soient
d'ici à Paris. Vassal, ce dit le grand Geant,
crois si mon haubert me veux rendre, je te
le ferai aller sain & sauve, sans te faire
aucun mal ni déplaisir, & avec ce je te
donnerai mon bel anneau d'or, lequel me
doit l'Amiral Gandisse, car assez je sçai
que tu m'as dit qu'il sera bien métier si

ton message veux faire & parfaite, que
quand tu seras par delà & que tu viendras
pour arriver à la porte de l'Admiral Gan-
disse, & disant que tu sois messager au
noble Roi Charlemagne; tu trouveras
quatre portes, & à chacune quatre portiers,
dont à la première s'il est sçû que tu sois
Francois, tu auras le poing coupé, & à l'au-
tre porte le second poing, & à la tierce por-
te perdras un pied, puis après quand nous
s'aurons atournés, t'reous ensemble l'en-
porterons vers l'Admiral Gandisse, & là
t'est impossible d'échapper. Car il te fera
trancher le chef, & pource si de tres velle
veux échapper & fuir ton malheur, & ains
que seurement tu puisse retourner, rends
moi mon haubert, & je te donnerai mon
anneau d'or, par lequel en le montrant en
grand honneur seras reçu, & pourras aller
& venir seurement par tout le Palais, sans
que aucune personne t'en détourne; car si tu
avois bien occis cinq cens hommes, & si t'y
auroit il si hardi qui en rien t'osât atou-
cher ni aucun mal faire, mais que mon an-
neau ayez sur vous; car quand j'ai affaire
d'hommes, d'argent & autre chose ne me
convient envoyer que mon anneau, dont
je te pris que mon haubert me veuille ren-
dre.

*Comment Huon occit le grand Geant, & com-
ment il appella Gerasme & ses autres con-
pagnons, & de la joie qu'ils eurent pour le
grand Geant qui étoit mort.*

ET quand Huon de Bordeaux entendit
le paysen, il lui dit : felon & déloyal
pouton et, sçaches que si tous les précheurs
qui d'Orient jusqu'en Occident sont, me
préchoient un an tout entier, & que tu
donnasses tout ce que tu es au monde vaill-
lans, ton anneau avec, si ne te rendrois-
je pas le bon haubert que j'ai vêtir, que

DE BORDEAUX.

premierement ne t'aye occis, & détranché,
& sçaches que ton anneau dont tu m'as
tant parlé, j'aurai venille ou non. Quand le
Geant fut entendu Huon, & que par nulle
maniere son haubert ne pouvoit avoir, il
fut mont dolent, & avec ce voyant que
Huon l'entreprendoit, si en eut tel deuil,
& tel courroux, que advis sembloit que de
ses deux yeux faillait deux chandelles ar-
dentes, & derech s'appella Huon, en lui
demandant si autre chose n'en feroit; non,
ce dit Huon si tu es grand & fort, si te dé-
fends; car en rien n'ai peur de toi, puis que
le bon haubert ai vêtir; mais te deffie de
Dieu & de sa puissance divine : & moi toi
dit le grand Geant, car quelque hau-
bert que tu aye vêtir, si ne pourras-tu vers
moi durer, qu'avec mes mains ne t'occise.
Lors ledit Geant s'approcha de Huon, si
leva la faux contre mont, cuidant fraper
Huon, mais il gauchit, pource que mont
leger & habile étoit, la faux descendit
bruyant comme la foudre, si en atteignit
un pillier qui là étoit, d'un si merveilleux
coup que la faux entra plus de deux pieds
par fond. Alors huon qui mont vîst & le-
ger étoit, regarda le merveilleux coup,
mont vîvement faillit avant, en tenant sa
bonne épée à deux mains, en avissant le
grand Geant qui sa faux tenoit avallée, &
lui donna un très merveilleux coup, & si
hâtivement que onc ne donna loisir au
Geant d'avoir sa faux relevée, ains l'en fra-
pa sur les deux bras auprès des poings dont
il tenoit sa faux, par telle vertu que les
deux poings lui coupa, & tomba la faux &
les deux poings par terre. Quand le Geant se
sente si outrageusement navré de la grande
angoisse qu'il eut jettâ un cri, que advis
étoit que tout le palais & les tours fussent
cheutes par terre, si n'eussent ils pas mené si
grand bruit. Dont Sebille la Pacelle qui en
la chambre étoit fut moult ébahie. Elle

sortit hâtivement hors de sa chambre, &
trouva un gros bastin, lequel elle prit à
deux mains, & vint au palais où elle avoit
ouï le cri; & recentra le Geant qui s'en-
fuyoit pour se sauver; mais la pucelle com-
me sage & bien avisée voyant qu'il s'en-
fuyoit lui lança le bâton dans les jambes,
tellement que voulût ou non, lui convint
tomber à terre. Huon qui après lui venoit
l'épée au poing, la haussa en lui donnant
maints merveilleux coups, & icelui Geant
jettâ de si hautes cris que horrible chose
étoit de l'ouïr. Mais Huon qui de tout le
désiroit mort, haussa l'épée contre mont,
& l'assena par telle vertu, que la tête lui
trancha jus les épaules, puis quand il eut
ce fait il effuya son épée, & la remit de-
dans le fourreau, puis vint à la tête laquelle
il cuida prendre pour la mettre aux fenê-
tres de la haute tour. Mais onc n'eut force
ni puissance de la lever de terre, pour la
grande pesanteur qu'elle avoit, puis après
vint au corps que quelques puissance qu'il
eust ne le pût en rien remuer. Dont moult
fort en commença à rire, & dit : ha ! vrai
Dieu, je te rends graces de ce que tu m'as
donné la puissance d'avoir occis un tel ad-
versaire; pût à Dieu que maintenant le
corps & la tête fussent au Palais à Paris de-
vant le Roi de France, par tel si qu'il sçût
que je l'eusse occis & mis à mort.

Alors s'en partit Huon & vint à l'une des
fenêtres du Palais, & regarda sur la poter-
se & avisa ses hommes, il leur écria tout
haut & leur dit : Seigneurs, venez à mont,
bien y pouvez seurement venir, car le Palais
est gagné, il est nôtre; car le geant en est oc-
cis & détranché. Quand Gerasme & Gerin
& tous les autres l'eurent, ils furent moult
joyeux & en rendirent graces & leuanges
à Dieu, si s'en vinrent hâtivement vers la
porte, à laquelle Sebille la pucelle étoit
descendue, si ouvrit le guichet, parquoï

HISTOIRE DE HUON

Penchastement faillit, & les deux hommes se tiarent coi sans eux banger, lors nos Barons entrerent dedaas la porte, si faivirent la pucelle, qui tout droit les mena au Palais vers Haon: quand ils le virent, tous commencerent à pleurer de la grande joie qu'ils eurent, si l'embrassereat & acolerent & ne sçavoient quelle chete lui faite. Moult lui demandereat si mal ni blasfure avoit: Haon leur répondit, que grace à Notre Seigneur il n'avoit nul mal. Puis prit Gerasme & ses Compagnons par les mains, si les mena tous au lieu où le grand Geant gisoit mort. Quand iceux le virent ils s'en donnerent grand merveille, comme il avoit peut être occis par Haon, car seulement à le voir moult ils avoient frayeur, & moult s'émerveillèrent de ce que Haon n'avoit été occi. Gerasme demanda à Haon qui étoit la Demoiselle qui la étoit, alors Haon lui raconta mot à mot comme elle étoit venue, dont ils eurent moult grand joie, si coururent l'embrasser, & lui firent moult grande feste, puis se desfermerent & s'aprestèrent le souper, si s'affirent à table, & mangeraent & beurent à leur loisir en demeurant grande lieffe: Mais la joie qu'ils eurent ne leur fut guères de durée, comme ci après portrez ouir.

Comme Huon se partit de la tour du Geant, & prit congé de ses gens, & vint tout seul à pied vers la marine, où il trouva Malebron le faë, sur lequel il monta pour passer la mer.

Bien avec qui par ci devant, comme Haon conquit la Tour & occi le grand Geant, qui en étoit Seigneur & maître, & de la grande joie que les Barons demeurèrent jusques au lendemain, que tous furent levez. Puis quand tous eurent déjeunés, Haon appella Gerasme & tous les hommes qui la furent, & leur dit: Seigneurs, ayez cuide que sçavez le voyage que j'ai entre-

pris de faire vers l'Amiral Gaudiffes si convient au plutôt que bonnement portrez, que fasse le message que par le Roi Charlemagne m'a été echargé, pource vous prie, tous ceux qui ici êtes, que teniez bonne & loyale compaignie à cette noble Demoiselle, & avec ce vous prie que si dans quinze jours ne retournez, vous retourniez en France, & emmeniez avec vous cette noble Dame, si me salueriez au noble Roi Charlemagne, & à tous ses Barons, & lui raconterez les aventures que advenues me sont, je me parte pour fournir son message. Alors que les Barons entendirent que d'eux se vouloit départir, moult en furent doient & fort courroucés, & répondirent à Haon: Sire, vous nous requerez qu'ici vous attendions quinze jours, sçachez de verité non pas quinze, mais vous attendrons un an tout entier. Seigneurs, ce dit Haon, de ce vous remercie. Alors Haon s'apresta pour partir, il s'arma de toutes ses armes, son hanap mis en son sein, & l'anneau d'or qui au grand Geant avoit été, porta en son bras, mais pas n'oublia le cor d'ivoire; mais le pendit à son col, puis vint prendre congé de sa cousine, laquelle il baïsa au départir, puis elle accolera tous ses Barons l'un après l'autre, lesquels demeurèrent grand deuil, & aussi fit la Demoiselle, Gerasme, Garis & tous les autres Barons aussi monterent au Palais en pleurans tendrement, & virent aux fenêtres pour regarder Haon tant que des yeux le pourroient voir. Haon d'autre part chemina tant qu'il vint sur la rive de la mer, qui moult étoit assez près du Château: là y avoit un petit port auquel avoit accoutumé toujours de trouver batteau ou quel que navire de passage. Et quand Haon fut là venu il s'en donna moult grande nouvelles, & dit: Dieu, que pourrai je devenir si quand ici n'ai trouvé ni batteau ni

Galere

DE BORDEAUX.

Galere surquoi je puisse aller: las! qu'à la malheur occist Charlot quand je suis en ce danger; mais je l'occis à mon corps défendant, moult bien grand tort a eu le noble Roi Charlemagne de m'avoir ainsi vilainement baïni & dechasté: moult grand deuil demenoit Haon, qui là étoit tout seul sans nulle compaignie; mais tendrement commença à plore, & cependant qu'ainsi se demenoit il regarda à dextre, & vit venir par la mer nageant une bête moult grande & merveilleuse, laquelle venoit tout droit vers lui, & étoit sa figure en maniere d'un laiton, puis quand la beste fut venue, Haon la regarda moult & fit le signe de la Croix. Si tira son épée pour se défendre, cuidant que la desfaillite beste le deust assaillir, mais non fit, & s'en alla un peu sur dextre arriere de Haon, & comme ça à se seccauer par telle maniere & vint, que la peau qu'il avoit vêtue si lui tomba jos, puis devint le plus bel homme qu'onques homme peut avoir veu, dont Haon fut moult effrayé & eut merveilleusement peur. Quand cette merveille eut avisée, & vit que cette beste étoit homme advenu, il s'approcha de lui & lui demanda qui il étoit, & s'il étoit de par Dieu tout puissant, ou s'il étoit quelque mauvais esprit qui le vint tenter; car lors n'aguères te vis nageant par la mer en traversant les ondes en guise d'une merveilleuse beste, pour Dieu ne me fais aucun mal, & me dit qui tu es: je crois que tu es des gens du Roi Obregon: lors icelui lui répondit doucement, Haon ne t'habite pas, car bien te connais, si es le fils de Duc Sarin de Bordeaux, vers toi m'en vint le Roi Obregon, un jour passé je t'apressi à son commandement, par quoi il me commanda que jo vins durer l'école Laiton en la mer. Aray le Roi Haon de Bordeaux, foi sur je dois à celui qui te forma, me pourrois je

bien fier en toi jusques à tant que je fusse passé la mer rouge, car grand besoin es ai: Haon, ce dit Malebron, sçaches de verité que par autre chose ne suis ici venu que pour te venir querir & te porter où tu voudras. Si ne fais quelque doute, mais appaïlles toi & te mets en point en te recommandant à Notre Seigneur, da ser plus me laisse faire. Adonc Malebron le Laiton se remit en la peau, en disant au noble Haon de Bordeaux que sur la croupe monter.

Comment Huon passa la mer sur Malebron le faë & le porta devant Babylone, & comment Huon vint à la premiere porte, & puis à la seconde.

Lors quand le noble Haon vit ce Laiton en la peau, & que sur la rive de la mer l'attendoit, il fit le signe de la Croix, priant Dieu que de sa grace le vouloit conduire à sauve. Si s'approcha près de lui, & monta sur la croupe, puis le laiton saillit en la mer, si commença à nager si très-fort qu'il sembloit qu'il vollât, tant esplanta qu'il eut la mer passée en peu d'espace & traversa la grande riviere du Nil, laquelle vient du Paradis terrestre qui est une riviere moult dangereuse par la multitude des serpens & Crocodilles qui y sont: mais il n'y eut ni serpens ni Crocodile, qui en la riviere fût, qui mal & desloübler leur fût. Quand à terre se virent Haon sur moult joyeux: Lors Malebron dit à Haon, moult cher comparerai je l'heure que tu fut enc ad, ne qu'onques te conner, car pour toi faire plaisir me conviendra être Laiton en mer l'espace de dix ans, & venant que j'ai été, ainsi sont quarante ans qu'il n'y convient être: moult grande pitié ay de toy, car il n'est aujour d'hui homme né de toy, qui dise se soit le mal & la pauvreté qui te doit advenir, & moi

H

HISTOIRE DE HUON

même il me conviendrait qu'aye à souffrir pour l'amour que j'ai en toi; toutefois je prendrai en patience, tu vois la Ville où tu dois aller, au surplus, sçais quelle chose il t'est commandé que tu as à faire, & quel qu'il t'advienne, garde que tu ne trépasses les commandemens de Oberon, & sur tout sois toujours loyal & disant vérité, car ja si-tôt que tu diras mensonge, que toute l'Amittié que te as au Roi Oberon, tu ne perdes: à Dieu te recommande, plus ne puis ici arrêter. Lors le Luiton saillit en la mer, & Huon demeura seul, il se recommanda à Notre Seigneur, & se mettait à cheminer vers la cité de laquelle étoit assez près. Si entra dedans, & onc ne trouva homme qui l'en devoit arrêter, puis quand dedans fut entré il rencontra mille payens qui alloient voler, & autres mille qui en revenoient, & mille chevaux qui es travaux étoient pour ferrer, & mille qu'on tiroit dehors, puis autres mille hommes qui jenoient aux échets, & autres mille qui avec les pucelles devoient, & encore autres mille qui du Vis de l'Amiral beuvoient, & autres mille qui au Palais alloient par devers l'Amiral: quand huon eut ainsi vu tout armé & cheminant par la Cité, il se donna grand merveille de ce qu'il avoit veu & rencontré tant de gens, & y pensa si fort que onc n'eut souvenance de l'anneau qu'il portoit en son bras, & d'autre part un autre millier d'homme qui du palais revenoient, lesquels à grand merveilles le regardoient, pource qu'ainsi tout armé & tout à pied s'en alloit cheminant par la rue; il passa outre, & onc pour eux ne se vouloit arrêter; mais las! le malheureux: parquoi s'est il souvenance de l'anneau qu'il avoit en son doigt, car parce qu'il n'en eut souvenance, il en eut tant à souffrir qu'il ne seroit langue humaine qui raconter le sceut, comme cy après est dit puis après quand il eut tout

passé il vint en une moult grande place qui devant la porte du Palais étoit, en laquelle avoit un pin qui assés étoit sur cinquante pilliers moult riches & de diverses couleurs dessous lequel l'Admiral Gaudiss venoit en certain jour de la semaine, pour voir & entendre & donner audience à ceux à lesquels la vouloient avoir: Et quand Huon eut tout regardé, il passa outre & s'en vint à première porte du Palais, & puis quand il fut veu, il s'écria au Portier & lui dit: ami, je te prie que la porte tu me veuille ouvrir: alors le Portier lui dit que très volontiers le feroit, mais que d'irs lui vouloit qui il étoit, & que s'il étoit Sarasin il y entreroit à son plaisir; alors Huon de Bordeaux comme mal avisé, sans qu'il eût aucune souvenance du commandement qui lui fut fait par le Roi Oberon, ni de l'anneau desléssé dit qu'il avoit en son bras, par lequel s'il eut montré aux payens, besoin ne lui eust été de mentir. Quand Huon eut le payen qui demandoit s'il étoit Sarasin, il lui dit que ouy, le portier lui répondit, puis que tel tu es, tu devois passer outre seurement. Alors Huon passa ledit premier pont, & quand il fut vers le deuxième, il s'en alla par penser en lui-même qu'il avoit trepassé le commandement d'Oberon, dont il en eut au cœur tel déplaisir, qu'il ne sçait que faire, & jura notre Seigneur que jamais ne mentiroit: il prit son anneau en sa main, & vint à l'autre porte, en criant à haute voix: fils de putain, celui qui en la croix mourut te veuille confondre, ouvre la porte, car ce n'est pas moi qui conviens entrer. Alors que le portier eut Huon qui si fièrement parloit à lui, il lui dit, Vassal comment s'est le portier si eslé ni si hardi de t'avoir ainsi laissé passer la première porte. Huon dit, je te le dirai, ne vois tu pas cetui anneau que je porte, ce sont les enseignes par quoi je puis passer outre, pour al-

DE BODEAUX.

ler où bon me semblera. Quand le Payen entendit Huon, & qu'il vit l'anneau qu'il portoit, moult bien le reconnut, si dit à Huon, Vassal, tu sois le bien venu, comment fait Monsieur de par qui tu es iciveau? Huon qui pas ne vouloit mentir passa le pont & la porte sans lui rien répondre, & vint à l'autre porte; le portier qui le vit venir se mit à parler de lui & quand Huon l'aperçut il lui montra l'anneau, & icelui alla ouvrir le pont abaïsser & la porte ouvrir, & en grande reverence salua huon & le laisse passer. Quand Huon fut passé la tierce porte, il lui seuvint comment il avoit menti à la première porte passée. Hélas! dit Huon, que pourrai-je devenir quand ainsi légèrement ai menti & faussé ma foi à celui qui tant de biens m'a fait! Las! point n'avois souvenance qu'en mon bras portois. certes, je connois Oberon tel que pour si peu n'en fera compte veu qu'il ne m'en souvenoit, je cuide que pour cette fois avoir failli, qu'il n'y prendra pas garde, non plus qu'il fit quand la chose m'advint de corner: ainsi Huon passa les trois premiers ponts en venant au Palais.

Comment Huon passa la quatrième porte, & comment il vint au jardin où estoit la fontaine, & de ce qu'il fit.

Quand Huon vit qu'il eut les trois ponts passés, il passa la quatrième porte, & son anneau en son poing, si ne trouva homme que quand ils eurent veu l'anneau que honneur en lui fist: & puis quand les trois ponts eut passés il vint au quatrième & dit au Portier, ouvre la porte, payen, que de Dieu sois-tu maudit. Quand le Portier s'ouvrit à entrager, il se donna grand merveille; car il étoit moult fier & orgueilleux, & très fièrement répondit à Huon, toi qui porte armes, & qui si fièrement es parlé à moi, mets tes armes à couvert, & puis me dit qui

tu es & où tu veux aller; car tant qu'ainsi armé seras, impossible t'est de passer plus outre: or me dit par ta foi, par quelle manière tu es les trois autres ponts passés.

Quand huon eut eue du le payen, il lui dit, Tais-toi, payen, sçaches que je suis messager à l'Empereur Charlemagne, & que veuille ou non je passerai par ici qui est la quatrième porte, puis j'irai au Palais vers l'Admiral Gaudiss & n'est nul ni toi ni autres, qui de rien m'en puisse détourner, ni oser aller au contraire, & vois icy les enseignes que je te montre. Alors il prit l'anneau & le montra au payen, lequel le reconnut tantôt: si avalla le pont & ouvrit la porte en se mettant à deux genoux, & baïssant la jambe de Huon en lui priant moult humblement que pardonner lui vouloit, de ce que tant l'avoit fait attendre: Payen ce dit Huon, bon jour te soit donné. Sire, ce dit le payen, allez pouvez vers l'Admiral, lequel vous fera très-grand honneur & grande chere, & n'est aujourd'hui chere si grande que lui requerez, qu'il ne le vous eût veu. voire une seule fille qu'il a vous donneroit il pour l'amour du noble Seigneur de quoi vous apportés les enseignes. Sire ce dit le payen, je vous prie que diez me veilliez quand Monsieur Argonlatte viendra par deça. Portier ce dit huon, s'il y vient il conviendra que tous les diables d'enfer l'y apportent: à tant s'en passa Huon sans dire plus mot au dit Portier: mais en lui-même dit; vai Dieu, je vous supplie qu'à ce besoïn me veilliez aider, car biva fas tant de l'ennemi d'enfer, quand je mentis ainsi à la première porte certes je le fis par legereté de courage & sans y penser & sans d'estendement, dont moult m'en déplait; mais je n'y sçerois que faire. Huon estant en cette déplaisance pour la men'songe qu'il avoit fait, chemina pas à pas tant qu'il entra au Palais

HISTOIRE DE HUON

en un mont beau vergier, lequel était fort delictable, & où l'Amiral Gaudisse prenoit sa plaisirance, pource qu'aujourd'hui on ne scauroit se haïter arbre quel qu'il fût en tout le monde qu'on n'y trouuât, & que d'hiver & d'esté on n'y trouuât fruits & fleurs, & au milieu dudit jardin il y avait une mont belle fontaine, laquelle venoit de la rivière du Nil qui vient du Paradis terrestre: lors pour cetui temps laditte fontaine avait telle vertu, que si un homme malade en buvait ou lavoit ses mains, il estoit tost sain & guéri, quelque infirmité qu'il eût, & que si un homme eût été vieil & décrepit, il fust venu en l'âge de treize ans, & une femme en fût devenue aussi fraîche & espiere qu'une Pucelle: cette fontaine que je vous parle fut en cette vertu par l'espace de soixante ans; mais dix ans après que Huon y eut été, elle fut gâtée & rompue par les Egyptiens, qui faisoient guerre à l'Admiral, qui pour lors étoit en Babylon. Quand huon se fut lavé les mains & le visage en la fontaine, & après qu'il eut bu, il regarda le Palais, si lui sembla tant beau qu'à merveille, puis quand il l'eut bien regardé, il regarda auprès de la fontaine, un serpent moult fort grand & merveilleux, qui gardoit ladite fontaine, à celle fin que nul ne fust si osé ni si hardi d'y boire ni d'y attoucher des mains, car si un traître ou un homme qui eût la Loi fautive fût venu à ladite fontaine pour rien y attoucher, jamais ne s'en fust départi sans mort recevoir; mais quand le serpent avisa Huon, si s'inclina sous lui faire semblant de nul mal lui faire. Puis quand il eut bu de l'eau de la fontaine, & qu'il en eut lavé les mains & son visage, il s'asit au plus près pour se reposer, puis il commença à prier moult tendrement, & dit:

Vrai Dieu en qui je croi, si de vous je n'ai espoir je scai de vrai que je puis ne m'est

possible de partir d'ici, ne me trouver au Royaume de France: ô vous noble Oberon, ne me veulx à ce besoïn laisser, car la faute que j'ai faite me d'ice être pu donnée, veu que je le fis par oubliance: certes, je veu scavoir si pour si peu me vaudra de laisser; car quoi qu'il en doive advenir, j'y prouverai & essayerai d'en scavoir la vérité. Alors Huon prist son cor & le mit en sa besache, si le sonna si merveilleusement & par telle vertu, que le Roi Oberon l'ouit qui à cetui jour estoit en la forêt, & quand il eut ouï le son dudit cor, He Dieu ce dit Oberon j'ai ouï le sonner corner, qui par a veu compte de moi qu'au premier point qu'il a passé il a la foi fautive; mais par celui Dieu qui me forma, s'il devoit tant corner que du corps il eût les veines rompues, si ne le secourrai je pas, ni pour quelque malheur qu'advenir il lui doive: & huon qui à cette heure estoit au logis dudit Admiral Gaudisse, qui assis estoit au dîner, le lava de la table lui & tous les Barons ensemble; mesmesme celui qui le servoit de vin, & tout ceux qui là dedans estoient, Dames & Damoiselles, Pacelles, Ecuyers, & garçons, soûllards de cuisine virent au Palais où estoit l'Admiral, & là commencent tous à danser, & chanter par une si grande joye, que si à cette heure là on les eût vus, on ne se fût put reair de rire, & de tant plus fort cornoit, de tant plus fort dansoient & chastoient; & adonc quand Huon eut laissé le corner, l'Admiral Gaudisse appella tous les Barons & leur commanda qu'ils s'allestent armer, & qu'incontinent allassent au jardin, auquel il convenoit qu'il y eut un Eschanteur, & gardes bien qu'il ne vous échappe, & me l'armez tout vis, car de lui je voudrois scavoir pourquoy & à quelle cause il a ce fait, car s'il vous échappe il fera du mal avec. Alors Huon qui longtems eut corné, fut

DE BORDEAUX.

mont ébahi de ce que nullement n'avoit veu venir vers lui personne qui le reconfortist, sans tendrement commença à pleurer & dit. Vrai Dieu, ar vois je bien maintenant que ma fin s'approche quand ainsi me deffaut le Roi Oberon en qui j'avois toute mon esperance, fût de mort ou de vie. Ah! ma très chere Dame de mere, & vous mes freres Girard jamais plus ne vous verrai. He! Roi Charlemagne, moult grand tort avez eu de m'avoit ainsi déshabillé sans que nullement l'eusse deffervi, car ce que je fu fat à mon corps deffendant; Dieu le vous veul le pardonner; puis dit. Ah! Huon Oberon, bien en te doit tenir pour mauvais si ainsi me laisse pour une seule faute. Certes, si tu es grand'homme j'ai espoir que tu me pardonneras, mais au fort je mets mon fait en Dieu & me recontraide à Dieu & à la glorieuse Vierge Marie; mais quoi qu'advenir m'encoeuve, j'irai au Palais là jus & ferai mon message, tel que par le très noble Roi Charlemagne m'a été enchargé. Si s'appresta & se mit à point moult diligemment, puis se partit de ladite fontaine; car bien pouoit qu'à cette heure trouveroit l'Admiral Gaudisse assis au dîner.

Comme Huon vint au Palais où il trouva ledit Admiral Gaudisse, auquel il fit son message de par le noble Empereur Charlemagne & si occis moult de payens avant qu'il peust estre pris, puis fut pris & mis en une charre.

ET quand Huon eut été grande espace de tems à la fontaine, il s'en partit tout armé l'épée ceinte & vint moult au Palais, & à cette heure l'Admiral avoit fait apporter desx de ses dixes enmy le Palais, & là moult richement les avoit fait reposer devant eux avoient deux grandes tables de bois, dont là ne pouoit nul barassin qu,

de vant les deux tables ne s'inclina & fist la reverence comme il appartenoit de faire. Huon passa tout entre pardevant eux, & onc ne daigna regarder, si soit un ser pour les voir, non pas ne daigna onc parler à ceux qu'il rencontra, lesquels estoient commis pour l'aller queir au jardin près la fontaine, dont ila forest moult ébahis, & dirent les uns aux autres que bien le pouvoit voir Huon: je croi que cetui qui vint en ce Palais armé, est messager d'un Prince, & qu'ilcy soit envoyé vers l'Admiral pour lui reconpter aucun message. Droit à cette heure que Huon estoit au Palais, il avisa un Roy payen qui à l'Admiral parloit, & estoit à veu, pource qu'en ce jour l'Admiral Gaudisse lui devoit donner sa fille la belle Esclairmonde en mariage. Huon aperceut par le regard que chacun avoit sur ledit payen qu'il convenoit que ce fût le plus grand après l'Admiral, & pource se lui même commença à dire. Vrai Dieu, si loye meai je me veu acquiter envers le Roy Charlemagne, de faire ce que lui ai promis, il me convient aller & mettre à mort ce Roi payen que je vois là qui parle à l'Admiral, car bien convient que ce soit celui que je demande, quand il près de l'Admiral est assis. Dieu me confonde si incontinent se lui abais le chef jus de ses espauls, puis après fist notre Seigneur Jesus-Christ de moi ce qu'il lui plaira de faire. Alors Huon marcha avant, & vint au plus près de la table, incontinent tira son épée, de laquelle il fit un si grand coup sur le Roi payen, que la tête lui fut volier sur la table tellement que l'Admiral fut tout ensanglanté, & Huon s'écria à haute voix & dit: Dieu, quelle bonne estreise! à ce commandement je me confie en notre Seigneur, & le prie qu'aider me veuille à la parfaire, car de cetuy me suis moult bien acqui-

HISTOIRE DE HUON.

té envers le noble Roi Charlemagne. Alors l'Admiral s'éleva moult haut & dit à ses Barons : regardez que c'est un homme fait pris qu'un telle offense m'a faite & un tel meurtre d'avoir occis ce noble Roi à ma table : car s'il vous échappe jamais devant moi ne soyez si hardis de vous trouver : lors les Payens effaillirent Huon de toutes parts, & lui lançoient dards & épées pour le cuider occire ; mais le bon hainbert qui'il eut vêtu le garantit de mort, & aussi la bonne épée, dont il détranchoit payens, tellement que tous le doutoient, & n'y avoit payen si hardi qui de lui s'osast approcher. Quand il vit que si fort étoit couronné, il tira l'anneau hors de son bras & le jeta sur la table devant l'Admiral, & lui ferma. Et dit, Sire Admiral, garde sur ta vie que nul mal ne me souffre faire par cette enseigne que tu vois devant toi. Quand l'Admiral vit l'anneau tost le reconut, si commença à crier à haute voix, que sur peine de mort nul ne fut si hardi de plus atoucher à ce qui le Roy payen avoit occis. Quand les Payens entendirent l'Admiral, ils cessèrent de le harceler. Huon, lequel quand il se vit euy il fut moult joyeux, il appella l'Admiral & lui dit : Sire Admiral, je veux que d'ici en avant tu fasses ce que je dirai. Vassal, dit l'Admiral, tu peux faire en mon Palais tout ton plaisir. car ce que tu commanderas sera fait. & si hardi n'aura chose qu'au contraire veule. Alors Huon regarda la belle Elicarmonde qui après de son père l'Admiral étoit Huon s'approcha d'elle, si la baisa trois fois devant son Père pour la pucelle fut moult ébahie : mais elle le vit tant beau, & sentit sa bouche tant fraîche, qu'advis lui fut si de lui ne fust son ami elle mourroit de deuil, car a ec le beau & quelle avoit changée de son air, & sentit plus vermeille que n'est. Et quand Huon eut accompli d'avoir

baillé la pucelle il vint vers l'Admiral, & lui dit, Sire Admiral : saches que je suis messager du Roi Charlemagne, lequel m'envoie vers toi, pource qu'il n'est aujourd'hui Prince Chrétien, ni Sarasin, qui n'obéisse à ses commandemens. sinon toi ; mais je te fais sçavoir que depuis le jour qu'il eut perdu la bataille de Roncevaux en laquelle il perdit ses deux neveux, Roland & Olivier, il rassemblera autant de gens qu'il fit à cette fois, & viendra sur toi par mer & par terre, & te détruira, il te peut tenir, ou tu croiras en Jesus-Christ, si tu me crois tu te feras baptiser avant que ce méchef t'advienne. Vassal, dit l'Admiral de ce ne m'en parle plus car mieux aimerois être détranché & occis, que de laisser ma loi pour croire en celle de ton Dieu. Sire Admiral, dit Huon, le Roi te mande derechef, que tu lui envoies mille Esperviers, mille Vantoers, mille Ours & mille Lions tous enchainés, & mille valats tous jouvenceaux & mille belles pucelles, & avec ce te mande que de ta barbe te lui envoies une poignée, & quatre de tes dents machelières. Vassal, dit l'Admiral moult hardi & outrageux te vois, de me demander ce que tu m'as dit ; mais encore m'émerveille ment de ton Maître, qui est si fol que par toi me mande que je lui envoie ma barbe & mes dents machelières : trois fois par 15 messagers m'a mandé ces parties de ce que tu m'as dit ; mais tous 15 les ai fait pendre, & toi qui est veu par ta pure folie en feras le seizième. Mais pour l'anneau que tu portes ne t'oserois toucher, je te prie sur ce toi & sur ta loi pais que tu m'as dit que tu es né de France, quel vil diable t'a donné cet anneau que tu portes. Alors Huon moult ébahi répondit à l'Admiral, lui dit verité, & dit : Sire Admiral pour doute de toi, ni de payen qu'icy soit présent, je ne laisserai que verité ac te dire ;

DE BORDEAUX.

saches que de cette espée que je tiens en ma main ni occis & mis à mort ton Seigneur Angoulastre. Quand l'Admiral eut entendu Huon, il s'éleva moult haut, & dit à ses Barons, gardez sur vos vies que ce ribaut ne vous échappe ; car par tous les Dieux où je suis créant, jamais en mon cœur n'eurai joie tant comme devant moi le roys vif. Alors faillirent payens & Sarasins de tous côtés, & commencèrent à assaillir Huon. Et quand il vit ce, il se recommanda à la garde de notre Seigneur, si lui sembla que jamais plus bon jour ne venoit il tint son épée à deux mains, dont il se défendoit moult vigoureusement, occiant & décapant Sarasins, il leur détranchoit pieds & jambes & bras, & à plusieurs faisoit faillir la cervelle sur le pied : grande horreur étoit de le voir ; car pour le haubert qu'il avoit vêtu, n'y avoit payen si fort qui en rien le peust dommer ; mais lui faisoient roys, & de lui n'osoient approcher. Huon qui moult étoit plein de courroux & d'ire en son combatant, regarda l'un des côtés du Palais, si vit un archer, laquelle tout en combattant s'en alla morte, afin que par derrière ne fust assailli. Là se rendit étant aux payens comme un sanglier qui se met au bois, & se défendit si vivement que celui qu'il assaillit à plein coup, n'avoit metier de rire : ainsi par une très grande espace de tems se tint Huon sans avoir dommer ; mais la grande force des payens qui là étoient lui étoit impossible de longuement soutenir l'assaut, & aussi que tant étoit lassé que ses coups alloient en amoindrissant, souvent alloit réclamant Dieu & la douce Vierge Marie, & d'autre part l'Admiral commença à crier & dire fils de putain, grand bien te vous est que si grande espace avez maïntenu à l'encontre d'un seul homme que n'illement ne pouvez prendre ni occire. Alors les Sarasins voyant l'Admiral qui ainsi les

méprisait tous, à une fois tous criant : & beuglant virent assaillir Huon, qui tout seul étoit dessous l'arche, où il se défendoit moult sûrement, siors vint un payen, qui neveu étoit de l'Admiral Gaudiffie, lequel vint à Huon pour le cuider frapper, mais ja si tôt ne sçut approcher, que Huon qui bien tôt l'eut avisté, n'eut levé son épée à deux mains, de laquelle il donna au roy Payen sur son heaume, que le cercle dont il étoit bandé, ni la coiffe d'acier aussi ne put garantir de mort, car le coup fut si pesant qu'il le fendit jusqu'à la ceinture : de la très grande force qu'il mit, son épée lui vola hors des poings, car tôt vint un Sarasin qui l'épée prit si l'emporta. Alors tout d'un coup les payens coururent sur Huon, si le prirent voulurent en, lui prirent le riche cor d'ivoire, & le hanap qu'il avoit sur lui, si lui dépouillèrent le bonnet coiffe de maille qu'il avoit vêtu, puis quand il fut tout désarmé, de tous côtés virent Sarasins pour le voir, & en est assez de tels qui dirent, que plus bel homme n'avoient onc veu, & que si tous les François étoient tels comme lui, nul Roi, non pas tout le demeurant du monde n'oseroit les attaquer.

Comme Huon se complaignoit dedans la charre, & de la fille de l'Admiral qui le vint reconforter, & comme elle s'en parloit mal content de Huon.

Quand Huon fut désarmé, les payens le prirent & l'amenèrent devant l'Admiral, lors quand il le vit il fut moult joyeux, il appella ses Barons se leur demanda de quelle mort il feroit mourir le chrétien qui tel dommer lui avoit fait, comme de lui avoir occis un de ses Rois le plus puissant, & son neveu qu'il aimoit moult, sans les autres qu'il a occis. Alors répondirent tous d'une voix, que tout vif fût écor-

HISTOIRE DE HUON

ché, or sortit avant un mont puissant Admiral, le quel étoit mont puissant. & avoit plus de six viant ans, sage homme avoit été tout le tems de sa vie, & bien privé de l'Admiral. & dit. Sire Admiral, jamais ce ne ferez pour l'amour du bon jour où vous êtes; car aujourd'hui est la fête de S. Jean, parquoi il n'est nul selon votre Loi, qui à ce jour doit prendre mort, mais lui respirerez la vie jusqu'à un an entier, qui fera la fête de vos Dieux, car à tel jour vous devez livrer deux champions pour leur faire sacrifice; car il en sera & l'autre viendra quelque part, & celui des deux qui sera le plus matté vous le ferez sacrifier devant vos Dieux, car ainsi le promites faite à vos Dieux le premier jour que vous viastes à la Seignurie de Babilone, & si ne fait pource que celui-ci vous a occis un Roy votre neveu, ja ne le devriez faire mourir. Car par lui a été l'homme au monde que plus devez haïr, occis & mis à mort, dont par sa mort êtes hors de servitude, & par ce lui mis en franchise. Quand l'Amiral Gaudiffé eut entendu le payen il lui dit, puis qu'ainsi est que ce me conseillez de faire: & que par droit a été ainsi accoustumé par mes ancestres, par ne veux aller au contraire. A ors fit emmener Huon par quatre payens & mis en une charte & mont obscure, & fut commandé à celui qui eut la garde de la prison, que assez en lui dooât à manger. Quand Huon se vit là dedans mis, il fut mont dolest, & commença à regretter la noble Duchesse, sa mère & Girard son frere, & dit ha! vrai Dieu. Oheros, comment es tu ési si ostraigeux que pour si petit de chose me laisses souffrir tant de miseres, car je croi que tu scais assez en quoi j'ai offensé & fait à l'encontre de ce que tu m'avois dit; ce n'a esté que par oubliance. A tant vous laissai à parler de huon, si vous dirai de la belle Es-

clarmonde. fille de l'Admiral, car quand ce vint que la nuit fut venue, & qu'elle fut couchée au lit, il lui survint un bon Chevalier François, qui devant son pere l'avoit trois fois baïlée, dont elle eut une grande tristesse de ce qu'en la charte étoit mis, & que s'il aefût homme de grande entreprise, jamais n'eust en le courage que aujourd'hui avoit montré en plusieurs manieres, parquoi bien étoit digne d'être aimé & secouru: si ce leva incantant la D-meïsselle. & se vêtit fort prestement, puis tout bellement prit une torche de cire en la main, si s'alluma & sortit de la chambre au mieux qu'elle put sans faire bruit; car à cette heure étoit environ minuit que chacun dormoit par le Palais, eils n'ex eint incantant vers la charte, & y vint si vite à point qu'elle trouva le Gardien dormant, si lui prit les clefs & ouvrit l'hois de la charte: & quand Huon vit la clarté de l'hois de la charte ouvert, il eut mont grand peur, pource qu'à telle heure n'étoit le costume de le visiter, bien cuidoit qu'on le dufft tirer hors pour le faire mourir, ou pour aucunes grandes injures lui faire, il commença à faire de mont piteux regrets: la Pucelle qui bien sçavoit parler François entendit du noble Huon les complaintes, & les regrets que si piteusement faisoit, elle qui le jour passé l'avoit oït sonner, lui dit Huon, ne t'ébahis point, je suis la belle Esclarmonde la fille de l'Admiral qu'aujourd'hui es par trois fois baïlée, si chose est que tu veuille ma valenté faire, je mettrai peine de toi tirer hors de cette prison; car tant fois amoureuse de toi, que onc depuis que tu me baïlas, je n'eus pensée ni imagination fors qu'à toi, pour te mettre & ôter hors du grand danger où tu es. Or ce dit Huon. Dieu vous veuille rendre la grande courtoisie que me voulez faire: mais ma chere Demeïsselle Esclarmonde, vous êtes Sarazine

DE BORDEAUX.

Sarazine & suis Chrétien. Verité est que ce que je vous baïlai fut par le commandement du noble Roi Charlemagne, qu'icy m'avoit envoyé, & aimerois trop mieux être ici perpetuellement à toujours quand à votre chair ventût toucher: ne que vous ferez Sarazine. Huon, ce dit la pucelle Esclarmonde, puisque cette volenté avez, vous finirez ici vos jours miserablement, ni jamais en moi n'avez quelque fiance, car si je le puis je le vous ferai cher payer. Lors la Demeïsselle Esclarmonde se départit de la charte & vint au portier, si l'éveilla & lui dit: Ami, je te disse sur peine de perdre la vie, qu'à ce prisonnier François qui est là dedans ladite charte, que d'icy à trois jours & trois nuits ne lui donne à boire & à manger. Dame, dit le portier, votre volenté sera faite; lors la Demeïsselle Esclarmonde dolente & courtoise s'en vint coucher en son lit mont pensive: & Huon de bordeaux qui en ladite charte étoit fut par l'espace de trois jours & trois nuits sans boire ni manger: que d ce vint au quatrième jour, il dit en pleurant à notre Seigneur Jesus-Christ: ha vrai Dieu! or vous je bien que mourir enragé me convient par famine, je te prie qu'il te plaise que tu me veuille secourir: en te priant humblement que je ne contentes, que je ne pense ni faisse chose qui soit contre ta volenté ni que je ne fausse ma loy pour que que grande tribulation qu'advient me doive. Aïssi comme vous yez se complaintoit le gentil Huon de bordeaux en pleurant que si de dur cœur ne fut-il que s'il eut oïy se piteuse complainte qu'il ne deufft courir à la très-grande & merveilleuse douleur.

Comment Huon faisoit ses complaintes de la grande famine en quoi il étoit, & comment la belle Esclarmonde le vint reconforter, parce que Huon lui promit de faire sa volenté.

Ainsi comme par ci-davant avez oït se complaintoit Huon piteusement qui trois jours fut sans boire & sans manger, & la pucelle Esclarmonde qui en cette douleur le tenoit, venoit le matin pour écouter ce que Huon disoit, & b'en tôt après qu'elle fut là arrivée demanda à Huon si point n'étoit encore advisé de lui répondre sur la demande que elle lui avoit faite, ou promettre lui vouloir de la pouvoit aimer, & s'il la vouloit mener en son pays de France & la prendre à femme quand il y seroit, si ces choses me veut promettre & tenir, je te ferai délivrer à boire & à manger à ton plaisir. Dame, dit Huon, je vous promets loyaument que je serai votre volenté à quelque condition qu'avez n'en puisse: sçache de certain, dit la pucelle, que pour l'amour de toi je me ferai baptiser & croirai en la loi de Jesus-Christ au plutôt que ferons en lieu pour ce faire. La Demeïsselle appporta à boire & à manger à Huon, puis elle appella le portier & lui dit que b'entièrement s'en allât vers son pere l'Admiral & lui dit que bien avoit trois jours que mort étoit de faim, le chevalier François qui en la charte avoit été mis. Dame, dit le payen, près suis de faire vos commandemens, si s'en partit & vint au palais où il trouva l'Admiral & lui dit. Sire, le chevalier François que m'avez donné en garde est mort de faim & pauvreté, il y a passé trois jours. Payen, dit l'Admiral, il m'en déplaît: mais puisqu'autrement ne peut faire, j'aimerois mieux qu'il eût été vif & ainsi comme vous sçavez fut Huon à cette fois échappé de

HISTOIRE DE HUON

mort, & dit en communément qu'un jour de respit cent ans vint, & quand le Geolier eut parlé à l'Admiral, & lui eut dit ce que par la fille lui avoit fait sçavoir, il s'en retourna devers ladite charote par devers la Damoiselle qui là étoit, & lui raconta comme il avoit à l'Admiral parlé. Ainsi dit la pucelle, si ce voulez tenir secret, je vous ferai si bon homme à tout jamais, & aussi que me veuillez aider à conduire en tout ce que de vous j'aurai mestier. Dame, dit le portier, jusques au mourir vous serai service tel que vous commanderez, car ja pour peur de mort ne lairrai à faire. A ceat vous lairrai à parler de Huon qui souvent étoit visité de la Damoiselle & du Geolier, & avoit tout ce que mestier lui estoit ni qu'il sceut penser ni dire; car bien étoit couché & levé à son plaisir, & parlerons de Gerasme & de ceux qui avec lui étoient.

Comme Gerasme & ses compagnons se départirent de la tour, & la Damoiselle avec eux, & vinrent en Babilone, & des manieres que tint le vieil Gerasme pour sçavoir des nouvelles de Huon.

Bien avez ouy par ci-devant que quand Huon se partit de la Tour au Geant, il laissa Gerasme & tous ses compagnons avec sa cousine, laquelle il leur donna en garde jusqu'à son retour, & attendirent esans l'espace de quatre mois, qu'onques une seule nouvelle n'en peurent ouir, dont furent moult dolens & courroucés, & tant qu'un jour advint que Gerasme & tous ses compagnons s'armerent, puis saillirent hors de ladite place par un matia, & s'en allerent jouant auprès de la marine pour voir si aucune nouvelle pourroient ouir de leur Seigneur Huon; puis quand là furent venus, ils regarderent & virent venir

dessus la marine une nef, laquelle étoit chargée de trente payens, qui avec eux avoient grands biens & grandes richesses. Alors Gerasme regardant que la nef venoit arriver vers le port, il dit à ses gens que bien seroit d'aller au devant d'eux pour sçavoir si aucunes certaines nouvelles pourroient ouir de Huon; ils répondirent que bon seroit de ce faire, ils se mirent en chemin pour venir devers le port, où si tôt qu'ils y furent venus, que les mariniers eurent jettes les ancrés. Quand Gerasme fut là venu, il leur cria d'où ils venoient, où ils voloient aller. Sire, dirent ces payens nous vont alier à la Meque, pour nous aider à nous acquiter vers Angoulaffre le grand Geant du tribut que chacun au lui devoit donner: si vous supplie qu'enseigner nous veuillez où nous le pourrions trouver: Gerasme qui vit que tous étoient descendus de la nef, il leur dit. Meschans payens, jamais d'ici ne partirez, car celui que vous demandez est mort & occis, vous lui tiendrez compaignie.

Lors Gerasme s'écria & dit à ses gens que tous ces payens qui là furent arrivés fussent détranchés & occis. Et quand les Barons l'entendirent, ils coururent sus aux Sarrasins, si les détrancherent & occirent treize d'eux, car un seul n'en échappa vivif, car tous nos barons étoient armés, & les trente payens desbordés furent nuds sans quelques armures du monde, ni d'épées ni de bastons; car autrement n'eussent osé descendre pour payer leur tribut au grand Geant Angoulaffre; puis nos Barons entrèrent dans la nef & prirent tout ce qu'ils trouverent & l'emporterent en leur tour, après ils s'assirent pour dîner, & eurent moult grande joie & grande liesse de ladite aventure que advenue leur étoit, & puis après ce qu'ils eurent diné, Gerasme parla & dit à ses compagnons: Messieurs, si

DE BORDEAUX.

chose qui étoit, que maintenant fassions en France, & Charlemagne nous demandas quelle chose aurions nous fait de Huon de Bordeaux, vous sçavez qu'il n'y a nul de nous qui dire sceut au vrai s'il est mort ou vivif, car si chose étoit que nous eussions dit qu'il fut mort, puis ravié, ou nous pourroit reputer de trahison à tout jamais à vous & à vos enfans, car bien peut être un homme prisonnier l'espace de quatorze ans, & que depuis revint sans & sauf en son Pays, mais si croite me voulez, nous ferons comme loyaux gens doivent faire. Nous avons présentement ici en ce port une nef moult belle & bonne & bien garnie de ce qu'il y faut & si avons ceant grand foison d'or & d'argent & de vivres, nous l'emporterons sur la nef & monterons dessus, si n'arrêterons point de sager jusqu'à ce qu'aucune nouvelle sçachions de Huon, & si aelli nous faisons nous ferons comme bonnes gens & loyaux doivent faire, & vous prie tous que chacun de vous veuillez dire ce que bon vous semble; lors sans s'arrêter répondirent tous d'une voix qu'ainsi qu'il avoit dit & proposé étoient prêts de faire & accomplir.

Alors sans plus attendre, prirent l'or & l'argent & toute la richesse, si l'emporterent en la nef, puis après emporterent vin & biscuits, chair salée, vitaille, & mirent tout en leur nef, après que leur nef fut garnie & mise en point, ils monterent leurs destriers & leurs armures & tout ce qui leur appartenoit de dans la nef.

Si monterent tous treize & la Damoiselle avec eux puis leverent les voiles de la nef, & ainsi délaissèrent la tour au grand Geant seule, que nul homme n'y demeura, & s'en allerent sages par la Marine, tellement qu'ils entrèrent en haute mer, & singlerent tant à vent & à voiles, qu'ils arrivèrent à

du Nil, en laquelle ils agerent tant qu'ils arriverent en Babilone, où ils descendirent au port & tirèrent tous leurs chevaux dehors. Gerasme qui bien sçavoit le langage & la maniere de l'entrée des quatre portes, dit à ses compagnons, que tous montassent à cheval, puis leur dit, qu'il convenoit qu'ils allassent tous en la dite Cité pour sçavoir & enquerir si aucunes nouvelles pourroient avoir de Huon. Ils se mirent en la voye, & tant allèrent qu'ils entrèrent dans ladite ville, puis quand de dans furent entrés, Gerasme leur dit: Seigneurs, il convient que tout droit allions vers le Palais, puis là quand serons venus devant l'Admiral, il conviendra que vous raillés vous coy, & que me laissez parler, si convient qu'à ma parole vous accordiez, sans ce qu'en rien me desdissiez ni alliez au contraire: & ils répondirent tous qu'ainsi le feroient. Ils chevauchèrent tous ensemble par ladite Ville. Ha! vrai Dieu, ce dit Gerasme, par ta sainte garde nous veuillez octroyer qu'aucunes bonnes nouvelles puissions avoir de Huon de Bordeaux, pour lequel nous mettons en aventure de mort. A tant passèrent les quatre portes sans aucun danger, pource que Gerasme les conduisoit & alloit devant, lequel donnoit des raisons telles que tous contents étoient puis vinrent devers la grande salle de Palais, où ils descendirent des destriers, monterent tous treize les degrés à mont, & la Damoiselle avec eux & quand ils furent à mont le Palais ils virent l'Admiral Gandiff qui étoit assis sur un moult riche orailier, qui étoit garni d'or & de pierres précieuses. Gerasme qui sçavoit parler le Sarrasinois vint devers l'Admiral & lui dit. Celui Mahom qui fait croire la Vie & la b'ed, veuillez sauver & garder l'Admiral Gandiff que la vois assis entre ses Barons. Ami, dit l'Admiral, tu fois le très-bien veau, je te prie que tu me veuillez dire qui tu

HISTOIRE DE HUON

quiers & où tu vas. Sire Amiral, dit Gerasme, je vous dirai pour tous vrai, que je viens de la bonne Cité de Mombraant, & fais fils de Roi Yvoirin. Alors que l'Amiral ent ouï que Gerasme se disoit être fils de Yvoirin de Mombraant, il sauta sur ses pieds, & dit: bien soit venu le fils de mon frere, beau neveu, je vous prie que dire me veuillez comme fait mon frere Yvoirin.

Sire, ce dit Gerasme, au départir que je fis de Mombraant, je le laissai sain & en bon point, par moi vous salue, & vous envoye douze François que je vous ai amenez, lesquels il a pris sur la mer, où ils alloient adorer le Saint Sepulchre de leur Dieu Jesus-Christ. & vous m'ade par moi que vous les fassiez mettre prisonniers jusqu'à ce que le jour de Monseigneur S. Jean Baptiste d'Esté soit venu, auquel jour devez faire la feste de tous vos Dieux, puis iceux ferez mener en la prairie, si les ferez lier aux attaches; puis ferez tirer vos Archers, par ainsi verrez lequel sçaura le mieux tirer.

Et cette Damaïsselle que vous voyez ici avec moi, donnez en garde à votre fille, si lui apprendra à parler le langage François.

Beau neveu, dit l'Amiral, je vous donne le pouvoir de faire ceas tout ce qu'il vous plaira commander, & vous prie que dire me veuillez comment vous avez nom: bel oncle, dit Gerasme, je suis par mon droit nom apellé Geracle: beau neveu, dit l'Amiral Gaudisse, d'ici en avant je vous retiens mon premier Chambellan, & avec ce veulx que vous ayez en garde la clef de ma chartre, en laquelle ferez mettre ces chetifs François pour en faire à votre bon plaisir; car bien sçais de certain que guerres ne les aimes: mais gardez bien qu'afiez ayeat à manger, afin qu'ils ne meurent de faim comme n'agueres fit un François que l'Empereur Charlemagne m'envoya, lequel eust nom Huon, qui mout beau Chevalier étoit.

Et quand Gerasme entendit l'Amiral, onc jour de sa vie n'ent au cœur si grande douleur, car bien pes s'en fallut pour la grande ire & courroux qui étoit en lui, qu'il ne courut à l'Amiral; car tel deuil & tel courroux avoit en lui qu'il choisit un bâton lequel il prit & leva contremont, si en ferit & en donna à chascun François un coup si grand & si merveilleux, que le sang tout vermeil leur couloit de la tête, mais onc iceux n'en oserent faire semblant pour la grande crainte & appréhension qu'ils eurent de l'Amiral Gaudisse, mais bien dirent Gerasme qui ce leur avoit fait.

Quand l'Amiral vit que Gerasme avoit battu les prisonniers François, il lui dit: beau neveu, bien montrez à votre beau semblant, que vous n'aimes gueres les Chrétiens. Sire, ce dit Gerasme, je hay plus les Chrétiens que homme qui soit au monde vivant, car sçachez que autrement n'ont été amenez, fors que tout en venant ainsi trois fois le jour ont été battus pour l'honneur de mon Dieu Mahon, & en despitant la loi de leur Dieu Jesus Christ qu'ils tienent.

Quand Gerasme ent ce dit à l'Amiral, il s'en partit & emmena les 12 prisonniers en la chartre en les battant, & n'y eut si hardi d'eux tous qui osât dire un seul mot, hors qu'entr'eux maudioient fort le vieux Gerasme: si rencontra en allant vers ladite chartre la Damaïsselle Esclarmonde qui lui dit: mon très-cher Cousin, mout sois joyeuse de votre venue; mais tant m'oses fier en vous, volontiers vous dirai un mien secret, pourveu que vous me promettiez que par vous ne serai découverte. Cousine, ce dit Gerasme, par la fois que je dois à mon Dieu Mahon, bien me pouvez dire & découvrir votre bonne volonté; car pour justiques à mes yeux faire, ne vous découvrez rois votre secret. Quand la Damaïsselle Es-

DE BORDEAUX.

clarmonde ouï la belle promesse que le vieil Gerasme lui avoit fait, elle lui dit: mon cousin, il y a l'espace de cinq mois que par devant mon pere l'Amiral Gaudisse, vint un Chevalier François apporter un message de par l'Empereur Charlemagne, & se nomme Huon de Bordeaux, lequel quand il eut fait son message, occit un Roi payen étant à la table après de mon pere, l'Amiral Gaudisse, puis me baïssa par trois fois. Après occis plusieurs Sarrazins, parquoi mon pere l'Amiral le fit prendre & mettre en prison en laquelle il est à present, mais j'ai fait entendre à l'Amiral Gaudisse mon pere, qu'il est mort de famine, sçachez, mon cousin qu'encore est plein de vie; car si mon pere l'Amiral est bien servi de boire & de manger, aussi est il pareillement.

Quand Gerasme entendit la Damaïsselle Esclarmonde, il fut mout très-dolent; car il pensoit que la Damaïsselle le fit pour le dérober & l'attirer covertement par ces belles & douces paroles, afin que son secret lui voulût dire, il passa avant sans rien répondre à la Damaïsselle, & vint en la chartre en laquelle il mena les prisonniers mout rudement, & la Damaïsselle s'en retourna mout triste & bien marrie de ce que son secret avoit découvert à Gerasme, lequel elle cuidoit qu'il fût son cousin, & quand ladite Gerasme ent mis les douze François en la chartre, il s'en retourna mout dolent & triste. Et Huon qui dedans la chartre étoit se donna grand merveille, qui pouvoient être ceux qui dedans la chartre estoient descendus avec lui; car par ne les pouvoit voir pour ce que trop y faisoit obscur & tenebreux. Si se teut tout coy pour les écouter, afin qu'il sçent quel langage ils parloient, & tant que l'un d'entr'eux se commença à complandre, & dit vrai Dieu, veuillez-nous secourir, car tu sçais bien que le méchef en quoi nous sommes n'a-

vous pas deservi, ains l'avons pour la très-grande amour que nous avons en notre jeune Seigneur. Ha Huon de Bordeaux, tant vous avons aimé qu'à tout jamais serons pers. Notre Seigneur Jesus-Christ par sa grace veuillez avoir pitié de nos ames.

Et quand Huon ent entendu ce qu'ils disoient, bien sceut qu'ils étoient Chrétiens & né de pays de France, si convoita mout de sçavoir qui ils étoient, & s'approcha d'eux en leurs disant: nobles Seigneurs qui ici êtes, je vous prie que dire me veuillez qui vous êtes, & comment êtes-vous ici venu. Sire, ce dit l'un d'entre-eux, verité est que environ y a cinq mois, un jeune Chevalier du Royaume de France se départit, & nous avec lui, lequel étoit natif de France & fils du noble Duc de Bordeaux qui se nommoit Sevin, celui jeune Chevalier occit le fils du Roi Charlemagne par une mal aventure, parquoi il fut banni du Royaume de France, & envoyé de par le Roi Charlemagne faire un message à l'Amiral Gaudisse, lequel l'a fait mourir en ses prisons, comme on nous a dit, nous étions partis pour le querir; mais nous avons été trahis & livré par un de nos compagnons.

Quand Huon entendit celui qui lui parloit, tantost le reconu & aussi fit les autres, & leur dit: Seigneurs, soyez reconfortez, & faites bonne chere, car voyez moi icy sain & en bon point, la merci de notre Seigneur, & de la fille de l'Amiral Gaudisse, laquelle est tant amoureuse de moi, qu'il y a longtems que je fusse mort, si ce n'eût n'eût été elle, vous verrez assez tôt comme elle nous viendra visiter. Mais je vous prie que dire me veuillez qu'est devenu le vieil Gerasme ou s'il est demeuré pour garder la tour avec la Damaïsselle ma cousine que je vous laissai en garde. Sire, ce dirent les Barons, de plus mauvais ni de plus déloyal traître n'ouïstes onc parler, qu'est

HISTOIRE DE HUON

le vieux Gerasme, car c'est lui qui nous a trahis, nous a battus & outragés, & mis en cette horrible chartre: & quand est de la Damoiselle qui avec nous étoit venue, il la donna en garde à l'Admiral Gaudisse. Quand Huon vit & reconnoit au vrai que c'étoit les hommes, trottus l'un après l'autre les vint baiser & accoler, en leur disant: mes très chers amis sçachez de versé de ce que le vieil Gerasme, vous a fait & les manieres qu'il vous a tenues sont toutes pour votre délivrance, car trop bien connois le sens & la loyauté de Gerasme: Seigneur, réjouissez-vous, car la nuit ne sera si tôt venue, qu'à grand joie ne soyez revistés: certes, sire, vrai nous avons cuidé que le vieil Gerasme eust renié notre Seigneur Jesus Christ & pris la loi Sarasine, car il a fait entendre à l'Amiral Gaudisse, qu'il est fils de son frere Yvain de Montbrant: quand Huon les entendit, il eut moult grand joie en son cœur, & dit: vrai Dieu, la loyauté de Gerasme, & l'amour que toujours il m'a porté nous fera toujours profitable; & en dépit de saint boïas, qui pour une seule faute m'a delaisié, par Gerasme nous serons délivrés & mis hors de cette pauvreté où nous sommes. A tant se tist avec le Comte à parler de Huon, & de ses compagnons, & parlerons du vieil Gerasme.

Comme Gerasme & la belle Esclarmonde allerent en la chartre reconforter & visiter Huon de Bordeaux, & les autres qui avec lui étoient.

OR dit le Comte, que quand Gerasme fut retourné de vers l'Admiral, il lui dit que les Chrétiens qui avec lui étoient venus avoient fait jeter dedans la chartre, & que bien les avoit battus à l'entrée: beau revenu, dit l'Admiral Gaudisse, un mauvais voisin ont en vous. Puis après ce dit l'Ad-

miral se retira & Gerasme vint en la chambre qui lui étoit ordonnée, & pensa comment il pourroit fournir ses prisonniers de vivres, il fit tant que assez en eut pour les fournir. Quand ce vint vers le vespres & qu'il vit l'heure de ce faire, il fit tant qu'il eut assez pain, chair & vin: il se partit de la chambre, qui n'agueres étoit loin de la chartre. Si fit apporter avec lui tout ce que besoin leur étoit, c'est à sçavoir de tous vivres & tels & bons qu'il les vouloit avoir; car céans n'avoit celui qui ne désirast lui faire bon service ce tout ce qu'il avoit affaire, & puis quand ils furent venus à l'huïs de la chartre, il renvoya tous ceux qui les vivres avoient apportés, & demeura lui seul: mais guères n'eut été là que la fille de l'Amiral vint vers lui. Et quand Gerasme la vit, il ne sçeut que penser, si lui dit: ma cousine, je vous prie que dire me veuillez qui en cette heure vous amene icy. Mon Cousin, dit la pucelle, la très grande fiance que j'ai en vous m'y a fait venir, pour ce qu'aujourd'hui vous si découvrez tout mon secret, & ce que j'ai en volonté de faire, si chose estoit que vous voulussiez delaisier la loi de Mahon, & recevoir la loi Chrétienne: vous & moi nous en irions en France, & avec le François dont aujourd'hui je vous ai parlé. & trouverons bien la maniere de nous départir, puis emmenerons avec nous ceux là, que aujourd'hui avez mis en la chartre. Quand Gerasme entendit la Damoiselle, il fut moult joyeux, pour ce que de certain il sçavoit qu'elle ne visoit de le surprendre. & que ce qu'elle disoit lui venoit de bon courage & aussi le grand désir qu'il avoit de sçavoir si elle lui disoit la verité de Huon, fut la cause qui le contraignoit de la croire. & de s'ajouter foi à elle nonobstant ce au premier coup ne se voulut par m'irer ni découvrir à la Damoiselle, jusqu'à ce qu'il de

DE BORDEAUX.

Person sçait la verité. Si répondit moult fierement à la Damoiselle, & lui dit. Ha très-faible & mauvaise gens comme as tu été si hardie de ce oser penser ni dire! certes, sçachez de verité, que l'Admiral votre pere en sçaura la verité & lui i-rai raconter: je ne serai si tôt illus de la chambre, si en serez arde & les François pendus: ha! Sire, je vous prie qu'avec vous me veuillez mener, afin qu'encore une fois avant que je meure je puisse voir le chevalier, pour l'amour duquel je suis content de mourir, car s'il meurt je ne puis pas vivre. Dame ce dit Gerasme, pour cette fois suis content qu'avec moi veniez: alors Gerasme à tout une torche en la main ouvrit l'huïs de la chartre: si entra dedans, mais si-tôt il n'y sçut être que Huon le reconnoit, & lui alla mettre les bras au col en lui disant, mon très-loyal ami, beaisste soit l'heure que vous trouva: alors de tous côtes s'entre accolèrent & baisèrent l'un l'autre.

Quand la pucelle vit l'accoiatace & la reconnaissance que les Barons eurent ensemble, moult en fut joyeuse; car à cette fois vit bien que son fait en seroit plus seur à conduire: elle vint vers Huon & lui demanda si c'étoit ses gens, ceux à qui il faisoit grande connoissance: Dame, dit Huon, pour verité sçachez que tous ceux qui ici sont avec moi sont de mes gens, assurément vous y pouvez fier, car il n'y aura celui qui votre commandement ne fasse. Huon, dit la pucelle Esclarmonde, moult me plaît leur venue, lors Huon dit à ses gens: Seigneurs je vous prie que plus ne me fessioyez; mais allez vers cette noble Pucelle par qui nous serons tous délivrés; car c'est celle qui la vie m'a sauvée. Alors tous ensemble remercièrent grandement la pucelle: Seigneurs, dit elle, si voulez mon conseil croire, je vous dirai comment & par quelle maniere je vous serai, tant que soyez hors de céans:

bienheureux que vous sçachiez tous que je suis fermement créante à Notre Seigneur Jesus Christ, & que aujourd'hui n'est homme que plus je haïsse que l'Admiral Gaudisse, mon Pere, pour ce qu'il ne croit en Notre Seigneur Jesus-Christ, & qu'il haït tant les Chrétiens, qu'il n'en peut oïr parler en quelque maniere que ce soit, car il ne croit sinon qu'en Mahon & en ses Idoles; par quoi se occur ne me peut mettre à l'aimer, s'il fut autre, je mais pour rien du monde je lui voudrois pourchasser son mal; mais je vous dirai comment il vous conviendra faire. Quand ce viendra au si à l'heure de minuit, je vous menerai dedans ma chambre, là où je vous aurai pourvu d'armes desquels vous serez armés: puis vous menerai en la chambre de l'Admiral mon pere, vous le trouverez dormant, puis incontinent l'occirez, & quant à moi je veux bien être la premiere qui le premier coup lui donnerai, puis quand vous l'aurez occis, nous nous départirons secrettement. Et quand Huon eut entendu la Damoiselle, il lui dit: ja à Dieu ne plaise que votre pere soit occis, un jour viendra que par un autre maniere pourrons être délivrés: si vous remerciez de ce que tant désiré notre délivrance, si me semble que bon seroit que vous & Gerasme départiez d'icy, pour ce qu'il est proche du jour, afin que notre fait nul ne s'en aperçoive.

Alors Gerasme & la Damoiselle s'en départirent & prirent cengé, si refermerent l'huïs de la chartre, & puis s'en revinrent au palais. Gerasme & la Damoiselle alloient revisiter les prisonniers en leur portant tout ce que mestier leur étoit, & Gerasme étoit toujours avec l'Admiral, où il faisoit ce qu'il vouloit commander, car là dedans n'avoit payen, qui oït aller au contraire, à tant vous laisserai à parler de l'Admiral, de Gerasme, & de Huon, & de tous

HISTOIRE DE HUON

ceux qui avec lui sont en la charte, jusques le tens soit & heure d'y retourner.

Comme le grand Geant Agrappart, aîné des freres d'Angoulaffre, que Huon avoit occis assambla tous ses gens & vint à Babilone pour avoir le tribut de l'Admiral Gaudisse ainsi que auparavant son frere avoit eu, & du champ de bataille qu'il requit de l'Admiral Gaudisse, lequel lui fut accordé.

Ainsi comme vous avez ouy ci-dessus que Huon eut occis le grand Geant Angoulaffre, lequel Geant avoit dix sept freres, dont il étoit le moindre. Si advint assez tôt après que la mort d'Angoulaffre fut connue par tout, & tant qu'en peu d'heure après l'aîné frere qui eut nom Agrappart, fut averti de la mort de son dit frere, dont il meua telle douleur, que hideux étoit de le voir; car si très grand & merveilleux étoit, que plus avoit de dix sept pieds de long, & étoit fort gros à l'avant, il avoit un plein pied entre deux sourcils, les yeux plus rouges & enflammés qu'un charbon embrasé, le bout de son nez étoit plus gros que n'étoit le museau d'un Boeuf, & avec ce avoit deux dents qui de sa bouche lui sortoient qui bien avoient de long un grand pied chacune: si dire vous voulez la laide figure qu'il portoit, trop vous pourroit ennuier à le vous dire, dont pouvez bien penser que quand il étoit courroucé, sa face étoit épouvantable; car les yeux qu'il avoit en sa tête, sembloient être deux gros cierges ardens: quand de la verité fut averti de la mort de son frere, il manda par tout son pays que tous vissent vers lui en armes laquelle chose ils firent, & quand vers lui furent venus, il les assambla tous, & leur raconta la mort de son frere Angoulaffre, & leur dit que sa volonté étoit d'aller en Babilone par devers l'Admiral Gaudisse, pour lui mettre en possession des ter-

res & Seigneuries que paravant avoit tenu Angoulaffre son frere, & aussi d'avoir le tribut qui de lui étoit par l'Admiral Gaudisse: alors tous ses Barons lui dirent: Sire, commande tout ce que tu voudras qui soit fait, & nous le ferons. Agrappart leur répondit que incontinent il vouloit que chacun montast à cheval, & que aller vouloit vers l'Admiral Gaudisse; les payens, après le commandement de leur Seigneur monterent tous à cheval & avec lui s'en départirent; si chevauchèrent tant qu'ils arriverent à une grande plaine, qui assez près de la cité de Babilone étoit, & furent bien dix mille payens ensemble. Puis quand là furent venus, Agrappart dit à ses gens que là l'attendissent jusques à ce qu'il fut retourné vers eux, & que lui seul vouloit aller parler à l'Admiral Gaudisse. Alors il s'arma & se mit à point, si prit une mont grande faux en sa main, ainsi comme portoit son frere, & la jeta dessus son col, s'en parut tout seul & entra en ce point en la Cité de Babilone, puis passa les quatre ports qu'onques ne trouva si hardi de lui desier le passage, si ne s'arrêta jusqu'à ce qu'il trouvât l'Admiral Gaudisse assis à table. Le Geant devant lui se mit & dit tout haut: celui Mahom par qui nous vivons, qui fait croître le bled & le vin veuille consolider l'Admiral Gaudisse comme un mauvais chef & déloyal traître. Quand l'Admiral se sentit ainsi outragé, il répondit & dit à Agrappart, de ce qu'ici avez dit, vous en avez menti, quand ainsi vilainement me venez dire je jure en ma Cour devant tous mes Barons. Mais ores me dites pour quel & à quelle cause en avez ainsi juré.

Admiral dit Agrappart, sachez que c'est pour ce que par devers toi, & en ta Cour est venu celui proprement qui mon frere Angoulaffre a occis & mis à mort, lequel

DE BORDEAUX.

lequel incontinent puis que tu le sçavois tu le devras avoir fait écorcher & détrancher. & si ne fasses pour mon honneur je te ferai de mon poing sur le nez. car si tu l'as mis en ta prison sans autre mal lui faire, traître larron, de Dieu soit tu maudis, par n'est digne de te voir en chaire royale, leve toi sus, car à toi n'appartient point d'y être. Alors tira l'Admiral si rudement jus de sa chaise que le chapeau & la couronne qui sur son chef étoient volerent par terre, dont l'Admiral fut moult ébahi & Agrappart qui estoit assis en la chaire & lui dit: très déloyal traître, mon frere est mort, & d'ici en avant seras mon serf, car à moi appartient d'avoir les terres de mon frere, & que le tribut que à mon frere souliez payer me deliveriez, si non je vous ferai déraciner par pièces, non obstant ce que Roi ni pour aatre je n'en voudrois aller contre le droit: mais si tu veux prouver le contraire, ou que tu traverses deux champions que s'herdit soient que pour l'amour de toi veuillent ou osent eux mettre en champ à l'encontre de moi. je combattrai ou plus si tu me les veux envoyer. & se chose est que par les deux je sois déconfit, je fais content que delors en avant je te tiens ta terre franche sans en payer aucun tribut. Et si autrement advient que ces deux hommes puisse conquérir, tu demureras mon tributaire, & mon serf à tout jamais, & avec ce payeras quatre deniers d'or par an, pour racheter ton chef: Agrappart d'it l'Admiral, je fais content de ce faire, & de te donner deux de mes hommes pour te combattre.

Comme l'Admiral Gaudisse fit mettre Huon de Bordeaux debors de la chaire & le fit armer & donner pour combattre le grand Geant Agrappart.

Quand l'Admiral eut entendu le grand Gesant, il s'écria tout haut, où sont les deux chevaliers qui vaudroient combattre pour moi? à cette fois est heure que les biens que je vous ai faits par plusieurs fois me soient rendus. Si il y a homme d'entre vous qui se veuille armer pour combattre le geant, je lui donnerai ma fille Esclarmonde en mariage, & après ma mort tiendra tout mon héritage. que comme n'ira à l'encontre, mais enc pour quelque chose que l'Admiral Gaudisse dit, ceus n'avoit payen si hardi qui se montre pour ce faire, dont l'Admiral eut tel deuil, que ses yeux commencèrent moult fort à en pleurer. Quand ledit Gesant Agrappart le vit, il lui dit, que le pleurer ne lui valloit rien, & que vouloir ou non, il lui convenoit payer les quatre deniers d'or, car certainement je sçai bien que vous n'avez nul payen à l'encontre de moi n'est armer. Quand la belle Esclarmonde, qui là présente étoit vit son pere pleurer, moult lui fit au cœur grand mal & lui dit: mon pere, si je sçavois de certain que mauvais gré ne me sçeuilliez, je vous dirois une chose dont vous pourriez être hors de cette doute. Ma fille dit l'Admiral Gaudisse je vous jure par Mahom, jamais mauvais gré ne vous sçaurai de chose que dire me veuilliez: sire, ce dit la pucelle Esclarmonde autrefois vous ai dit que le François qui le message vous apporta de par le Roi Charles-magne étoit mort. Si votre plaisir estoit que je l'allasse querir je le vous amenerois ici & ne fais doute que bien oseroit entreprendre ladite bataille contre celui Agrappart car déjà vous a dit qu'il a occis Angoulaffre je cuide & ai espoir par l'aide de Mahom qu'eussé seré t'il Agrappart son frere. Fille, dit l'Admiral Gaudisse, bien n'avez plaisir que ledit François allât querir car si ainsi est qu'il le puisse manier & défaire

HISTOIRE DE HUON

bien je fais content que lui & tous les autres François s'en voient quittes où bon leur semblera, alors Escarmonde & Gerasme s'en allerent vers la chartre & en tirerent hors Huon & tous les autres qui avec lui estoient, si le menèrent au Palais devant l'Admiral Gaudisse.

Quand là furent venus l'Admiral regarda moult fort Huon pource qu'en si bon point estoit, il n'y avoit autre chose en lui si ce n'est qu'un b ea peu estoit apâti pour la prison où si longuement avoit esté. Vassal, ce dit l'Admiral Gaudisse, à votre chair a esté bien que bonne prison avez eue. Sire, j'en remercie votre fille qui si bien m'a pourveü. Sire, je vous prie que dire me veuillez pourquoi ni à quelle cause vous m'avez ici pardevant vous mandé? Vassal, dit l'Admiral je vous le dirai: voyez vous un Sarrazin qui est armé, lequel m'a assailli de bataille à l'encontre de moi corps à corps, ou contre deux de mes plus vaillans hommes si ne trouve nul tant soit hardi, qui pour moi s'ose combattre contre le payen, & si chose est que vers lui me veuillez acquiescer & estreprendre le gage pour moi, je vous délivre vous & les vôtres qui avec vous sont si vous en pouvez aller en votre pays ou autre part où bon vous semblera, vous ferai conduire seurement & saurement, jusqu'à la Cité d'Acra, & vous donnerai un somnier chargé d'or, lequel de par moi présenterai au Roi Charlemagne, par tel si que tous les ans lui enverrai un pareil par droit de servitude pour racheter mon chef, & lui en ferai telles lettres que par ses Barons verra ordonner, & s'il arrive qu'il ait quelque guerre, je lui promets de lui enverrai deux mille hommes payés tous armés pour un an à son service, & si chose est qu'il ait affaire de ma personne, je passerai la mer avec cent mille payens pour le servir; car mieux aime être par de là en servi-

tude, que par deçà payer quatre deniers, & si tu veux avec moi demeurer, je te donnerai ma belle fille Escarmonde, & la moitié de mon Royaume pour ton état maintenir. Sire Admiral, dit Huon, je suis content de ce faire, pourvu que rendre me veuillez mon haubert, mon riche cor d'yvoire, & mon hanap qui me fut osté quand je fus pris.

Vassal, dit l'Admiral je vous ferai tout rendre que j'ai de votre un seul denier ne perdes. Alors l'Admiral envoya querir le haubert, le cor & le hanap, si les fit donner à Huon, lequel fut moult joyeux quand il les tint. Quand Agrappart scut que l'Admiral avoit trouvé champion pour le combattre, il dit à l'Admiral, qu'aller s'en venoit parler à ses Barons, qui là dehors l'attendoient & que le champion qui combattre le devoit fût tout prêt & appareillé, & que guères n'arrêta à venir; car jamais, dit-il, tant que je vivrai je n'aurai joye au cœur, jusqu'à ce que tous les membres de son corps lui aye arraché par force; à tant sans plus dire se départit Agrappart & s'en fut vers ses gens: & Huon qui au Palais estoit demoré, vêtit le bon haubert, puis donna à Gerasme son cor d'yvoire, & lui disant, ami, je vous prie que mon cor d'yvoire me veuillez garder jusqu'à mon retour: puis reclama notre Seigneur Jesus Christ, esleprizant très-humblement que ses pechez lui veuillez pardonner, & que secourir & aider le veulût à conquérir le grand adversaire, qui si hideux estoit à regarder.

Après ce qu'il eut fait son oraison à Dieu il vêtit son bon haubert aussi legerement qu'il avoit fait à la première fois qu'il le vêtit, & par ce scût il de vrai qu'envers notre Seigneur il étoit apaisé & dit: Ha! noble Roi Oberon, je te prie très-humblement, puisqu'à Dieu suis apaisé, que de moi veuillez ôter ton ire & me pardon-

DE BORDEAUX.

ner; car le tresor de ton commandement a été moult étroitement puni. Ha! sire, je te prie que s'aye quelques regards si accusement moi étant en la chartre où je menois de faire, dit ou pensé aucune injure contre toi. Las! je scai que ton commandement trepassa, je ce fesse que je fis mal mais ce ne fut que par oublies. Ha! sire comment tant de courtoisie me fistes quand au bois vous trouva où vous me donnâtes votre riche cor d'yvoire & votre hanap, par qui tant de fois ai été secouru. Sire, encore je te prie que pardonner me veuillez ton mal talent en moi secourir en mon affaire, car je vois bien que si par la grace de Dieu & de vous n'en fais seorsu que rien n'est de ma vie. Alors Huon battit sa poitrine & pria Dieu de pardonner & que telle grace lui veulût faire que défaire pût son ennemi, qui tant étoit horrible à voir. Après ce que Huon eut son oraison faite, il vit un Sarrazin qui dit à Huon, Vassal, voici ton épée, laquelle tu perdis le jour de ta prise: ami, dit Huon, moult de courtoisie me faites.

Dieu me doit grace de te la rendre après ces paroles dites, Huon laça son heaume & ceignit sa bonne épée, puis après ce l'Admiral qui lui fit amener un destrier si bon & puissant que son pareil n'avoit en tout le monde, car la grande beauté qui étoit en lui estoit au dessus de tous autres. Quand Huon le vit il fut moult joyeux & en remercia l'Admiral: quand est de la selle, du frein, de la bride & des riches paremens dont il étoit orad ne vous fait mention, car tant estoient riches qu'à grand peine on vous scauroit dire la valeur qu'ils coûtoient à faire.

Alors Huon faisant le signe de la croix monta sur le destrier armé de toutes ses armes, se mit dehors le Palais en une grande

prairie qui par devant estoit, puis fit une course pour essayer la bonté du destrier.

Quand il eut fait sa course il s'arrêta devant l'Amiral qui aux fenêtres de son Palais estoit qui regardoit Huon & dit à ses Barons que les François étoient gens à douter & à craindre, & que moult bran venoit de Huon, & moult grand danger eût été si au si l'eût fait mourir. L'Admiral Gaudisse commanda & ordonna que le champ fût gardé de mille Sarrazins, afin que nul trahison n'y fut faite, puis l'Admiral lui cria Vassal, Mahom te veuille conduire

Comment Huon se combattit à l'encontre de Agrappart le Geant & le déconfit & le livra à l'Admiral Gaudisse, qui moult en eut grande joye.

HUON vint au champ où son ennemi l'attendoit, & quand Agrappart vit Huon de Bordeaux, il lui écria tant qu'il pût, & dit: Vassal, qui si très grand outrage as entrepris de moi combattre à l'aventure de mourir: Payen dit Huon, sçache que l'Admiral m'appartient, mais je suis natif du Royaume de France, & si as desir de sçavoir mon être, je te dis que je suis celui qui ton frere as occis & mis à mort.

Vassal, dit le payen tant ai le cœur plus dolent & joyeux quand Mahom m'a fait cette grace, d'avoir le pouvoir de venger la mort de mon frere sur toi qui l'as occis; mais si croire tu me veulais & adorer mon Dieu Mahom & délaisser ta loi & avec moi venir en mon Pays, je te ferai grand Seigneur, que plus tiendras de terre que tous tes parents. Si te donnerai ma femme qui est plus grande que moi d'un pied, & noire comme un charbon.

Payen, dit Huon, de tes terres, si de ta femme ne me veux empêtrer, mais soit mise en garde de tous les diables d'enfer, garde-

HISTOIRE DE HUON

toi de moi ; car jamais je n'aurai joye au cœur jusqu'à ce que je t'aye occis comme ton frere, je te deffis de Dieu & de la Vierge Marie sa mere. Et moi, dit le Payen mon Dieu Mahom.

Alors s'eloigacrent pour prendre leur course, puis couracrent l'un vers l'autre chacun la lance au poing, dont ils assillent si fierement l'un sur l'autre que les lances leur froissaient jusques es poings, les coups furent si grands & si merveilleux, que par la force des deux destriers, & aussi par la vertu des deux vassaux, ils combreat enmy la prairie. Mais les deux champions mout visiblement se leversat, puis vint l'un contre l'autre, Agrappart faisi la grande faux qui étoit dans le pré, laquelle il leva contre mont pour en caider ferir Huon, il gauchit un peu sur la dextre, parquoy le Payen faillit de l'assener, mais Huon qui meoit étoit expert, leva l'épée à deux mains dont il ferit sur le heaume ledit Payen un si merveilleux coup qu'il en abattit une partie, oacques le cercle d'or ne le peut garantir qu'il ne le navrât bien profond, le coup qui grand & pesant fut, descendit en bas, si accomplivit l'oreille dextre du Payen tellement qu'il lui coupa jas, le clair sang courut tout à val jusques en terre : Payen, dit Huon, le malheur t'aporta par deça, bien devois être content que par moi ton frere fut occis, sans que tu visse pour en avoir autant, car jamais de plus beaux jours ne verras que cetuy.

Quand le payen se vit ainsi navré, il eut mout grande peur, il dit à Huon, Vassal, de Mahom soit il maudit qui forgera ton épée, mieux aime être teau de payer grands deniers d'or pour sauver ma vie, qu'être occis & mis à mort. Vassal, je me accens à toi, tiens mon épée, je te supplie que nul mal ne me fasse. Payen dit Huon, n'aye doute puisque tu t'es rendu à moi, jamais n'y au-

ra si hardi qui mal m'apleisir te fasse.

Alors Huon prit le Geant par le bras, si l'emmena à pied avec lui dedans la Cité, dont l'Admiral Gaudisse & tous ses Barons en eurent mout grand joye, mais la grande joye qu'eut la noble Demoiselle Esclarmode, passoit trectous les autres, Gerasme qui regardoit que par Huon de Bordeaux ledit payen étoit conquis, vint à l'Admiral Gaudisse & dit.

Sire Admiral, sçachez que je suis Chrétien & que pas ne suis votre seveu, aias m'en vint par deça pour chercher & querir mon Seigneur, & pour plus en sçavoir la verité je vous fis entendre que j'étois fils du Roi Yvois de Montbrant votre frere, afin que plus certainement pressé sçavoir que mon Seigneur étoit devenu, car bien sçavois que par devers vous il devoit venir pour faire le message que par le Roi Charlemagne avoit été echargé.

Comme Agrappart le Geant cria merci à l'Admiral & comment Huon pria l'Admiral Gaudisse qu'il delaisast la loi payenne & qu'il prît le saint Bapême.

Après que l'Admiral eut entendu Gerasme, il se donna grande merveille, & dit qu'à grande peine étoit nul, qui garder se pût de l'engia & subtilité qui est en un François : alors l'Admiral regarda Huon qui ja étoit sur les degres, & amenoit avec lui Agrappart le Geant, l'Admiral & tous ses Barons lui vint à l'encontre, & aussi Gerasme & ses compagnons qui meoit furent joyeux qu'and ils les virent, & quand Huon aperçut l'Admiral, il prit Agrappart par la main, & dit à l'Admiral Sire, je vous delivre en votre main celui qui vous a aujourd'hui tant injurié & qui ce de honneur vous a fait, de vous avoir chassé & tiré hors de votre chaire

DE BORDEAUX.

Je vous la donne pour en faire & user à votre bon plaisir : quand Agrappart se vit de vant l'Admiral il se mit à genoux & dit. Sire Admiral, on dit que beaucoup demeurent que sol pense, je le dis pour moi, pour ce qu'aujourd'hui quand je vins vers vous je cuidois être le plus fort & le plus puissant homme qui fut regnant sur terre, & m'étoit avis que pas n'étois assez suffisant pour me servir, mais il faut croire que sou vent advient que cuider deçoit, & aussi m'étoit avis que pour dix hommes n'eusse daigné tourner ma tête pour les regarder ; mais autrement m'en est advenu, car par un homme seul j'ai été mis à déconfiture, & me renda pris & mis en votre main si pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira. Sire Admiral je vous prie que pitié ayez de moi, & me pardonnez l'outrage que je vous ai fait : Quand l'Admiral eut ouy Agrappart, il lui répondit que le méfait lui pardonnoit, par tel si que jamais en sa vie ne messera à lui ni à homme de son pays, & avec ce deviendras mon homme & me feras hommage devant ceux qui ici sont presens. Sire, dit Agrappart, je suis prêt de faire votre bon plaisir. Alors fit hommage à l'Admiral en presence de tous ceux qui là furent, puis en grande joye & liesse s'assirent tous au dîner, mout grand honneur fut celui jour l'Admiral à Huon, il le fit assieoir auprès de lui, puis Agrappart & Gerasme & tous les autres François des mets & entremets dont ils furent servis, je m'en passe à tant de vous le dire. Huon qui grand desir avoit de tout son cœur de parvenir à son entrepris, tira son hanap de son sein, lequel lui avoit été rendu par Gerasme, qui la garde en avoit avec le cor d'yvoire ; Huon dit à l'Admiral. Sire, bien pouvez voir ce riche hanap que je tiens, lequel vous voyez à present tout vuide, regardez le & vous verrez une piece

d'admirable valeur & de chose de grande consequence, or voyez qu'il est vuide. Huon, dit l'Admiral, bien voyez que dedans n'y a rien. Sire, ce dit Huon, je vous veux montrer que votre Loi est sainte & fort bien aprouvée. Alors le vassal Huon de Bordeaux fit le signe de la Croix par trois fois sur le riche hanap, auquel la contenance qu'il eut ce fait fut tout rempli de vin beau & clair dont l'Admiral tout rempli de joie fut émerveillé. Sire, dit Huon, prenez le hanap, afin que du vin qui dedans est gontiez si verrez la bonté & vertu du vin, Huon donna le hanap à l'Admiral qui le prit en sa main, mais si tôt que l'Admiral le tint, le hanap qui plein de vin étoit fut vuide & sec que eac goutte n'y demeura, dont l'Admiral en fut si émerveillé, qu'il dit à Huon qu'il l'avoit echanté. Sire, ce dit Huon je ne sais point echanté, mais c'est que vous êtes plein de pechez ; car la loy que vous tenez est de nulle valeur : par la grande vertu que Dieu a mis en hanap & par le signe de la Croix vous pouvez appercevoir que ce que je vous dis est véritable & mais de laisser ma loy, dit l'Admiral, pour prendre la vôtre, je n'en ferai rien, je veux sçavoir si vous demeurerez ici ou non, ou si vous voulez aller en France, car tout ce que je vous ai promis vous le veux tenir. Ha ! sire Admiral, dit Huon, je sçais bien que vous me tiendrez la promesse que m'avez promise, mais sur toute chose je vous prie que ayez pitié de votre loy & la veuillez delaisser car elle n'est pas bonne ni juste ; si ai si ne faite, je vous jure par ma foi, tant ferai venir de gens armés qu'il n'y aura maison en votre Palais & en votre cité que tout ne soit plein : l'Admiral qui ainsi ouy parler Huon, regarda vers les gens & leur dit tout haut : Sire, bien pouvez voir ici l'orgueil & outre-cuidance de cet homme François,

HISTOIRE DE HUON

depuis un an a été en ma chartre prisonnier, & puis maintenant me menace de me faire occire, pour ce que la loy ne veut prendre pour delaisser la nôtre, je m'émerveille moult où il prendra tant de gens pour faire ce qu'il dit, ni qui le voudroit garder de mourir ne le fasse, s'il me vient à plaisir. sire, dit Huon, encore de rechercher vous demande, rien serez de ce que vous ai dit. Huon, dit l'Admiral, gardez vous sur vos yeux & autant que vous aimez votre vie à sauer, que jamais plus de ce ne me parliez; car par la foi que je dois à Mahem, si tout l'est de Charlemagne étoit ici asséssemblé, si ne seroit-il en eux de vous garantir de mort. A l'Admiral, ce dit Huon, je fais doute que tard ne veniez au repentir.

Comme Huon voyant que l'Admiral ne vouloit delaisser sa prison, y donna son cor par lequel le noble Roi Oberon vint vers lui & fut l'Admiral occis & tous ses gens, Et Huon & la belle Esclarmonde en peril de noyer pour ce qu'ils avoient outrepassé les commandemens du Roi Oberon.

A Lors quand Huon entendit qu'autre chose ne pouvoit faire à l'Admiral, ni qu'en nulle maniere il ne seroit sa loy pour pieu: ce que de Jesus Christ, il mit le cor en sa bouche, si le soussa de si grande force que le sang lui en parut de la bouche tellement que l'Admiral & tous ceux qui à la table étoit assés, se leverent en mettant la table sur. Et alors commencerent à chanter & danser, lors que Huon soussa son cor. Oberon étoit dans son bois, si ouy le cor d'yvoire. Ha! Dieu, dit Oberon je suis de certain que mon loyal ami Huon a grand affaire de moi. des maintenant je lui pardonne tout ce qu'il m'a fait. Car il en a été possés par devers lui, & tout ceat mille hommes des meilleurs ar-

mez que j'eus en ma compaignie, car de plus prud'homme on ne pourroit trouver en nul pays, grand dommage est qu'il a le coeur si leger & si timide: si tôt a été ce dit, que lui & toute sa noble compaignie furent dedans la Cité de Babilone, où ils commencerent à occire & mettre à mort tous ceuy qui la Loi de Dieu ne vouloient prendre. Et Oberon monta au Palais moult fort richement accompagné de grande chevalerie, dont il n'y eut celui qui n'eut l'épée toute nue en la main. Quand Huon vit Oberon, il le courut embrasser, en lui disant. Sire, grandes graces suis tenu de rendre à Dieu & à vous, quand de si loins m'êtes venu servir & aider à toutes grandes affaires. Huon, ce dit le Roi Oberon, sçache que tant que tu me voudras croire & suivre par mon conseil ne te delaisserai point en toutes tes besognes & affaires que puisse avoir ne te secourer.

Lors de tous côtés commencerent à occire & detraucher payens, hommes & femmes & enfans, excepté ceux qui la Loi de Dieu reçurent: Oberon vint à l'Admiral & le prit, si le mit en la main de Huon, grande joye en fit, & demanda à l'Admiral quelle chose il avoit en pensée de faire, qu'il le dit. Huon, dit l'Admiral, moult delassé ma foi pour prendre celle de Jesus aimerois être detraiché par pieces que de prendre votre Loi pour laisser la mienne. Oberon qui present étoit dit à Huon pourquoi il attendoit tant de le mettre à mort, lors Huon haussa l'épée de laquelle il accensavit l'Admiral tel coup que la tête lui trancha des épaules. Huon, dit Oberon, il est bien en toi de faire tant que tu sois quitte envers le Roi Charlemagne.

Alors Huon prit le chef de l'Admiral & lui ouvrit la bouche de laquelle il en tira les quatre dents machelieres, puis coupa sa barbe & en prit ce qu'il en vouloit avoir.

DE BORDEAUX.

Huon, dit Oberon. Or tu es les dents & la barbe de l'Admiral d'argent que tu aimeras de garder les biens. Ha! sire, dit Huon je vous prie pour Dieu qu'en tel lieu les vaillans mettes qu'elles soient bien gardées afin que je les aye quand mettrai mes sens, car je me sens de si leger coeur, que tost les adrois oubliés ou perdus. Ami, ce dit Oberon, de ce que vous dites vous n'êtes sage. je les souhaite dedans le costé de Gerasme, par telle maniere que mal ne lui fasse: si tost s'eust ce dit que par la volonté de Dieu & de la puissance qu'il avoit en sa vie, qu'elles ne fussent enserées dans le costé de Gerasme, si bien entrées & mises, qu'il n'eût homme vivant au monde qui aperceut quel costé ils furent mises, puis apella Huon & lui dit. Ami, sçaches qu'aller me convient en mon Château de Momamur, je vous prie de bien faire, vous emmeneres avec vous Esclarmonde fille de l'Admiral: si vous deffens sur votre vie, & sur tant que doutez à courroucer, que si hardi ne soyez d'avoir part ni compaignie à elle jusqu'à ce que l'avez épousée en la Cité de Rome. Si vous sçachez que si tu fais contre ma deffense tu trouveras en grand pauvrete & en si grande misere, que si tu avois au double de tous les grands méchefs que tu es en depuis que tu partis du Royaume de France, si ne seroit ce rien au regard de celui qui t'advientra si mes commandemens tu passes. Sire, dit Huon, au plaisir de Dieu m'en garderai, & je ne ferai chose qui te puisse déplaire. Alors le Roi Oberon fit appareiller une moult belle & riche nef, laquelle étoit tant riche & si bien ornée & garnie de chambres moult richement tendues & ordonnées, qui incroyable chose seroit de l'ouir dire, qui ne l'avoit vu, car là dedans n'y avoit lieu qui ne fut d'or & de soye. Si la beauté & la ri-

chesse de la nef vous vouloit raconter: trop longuement pourrois mettre à vous le dire. Quand la nef fut garnie de vivre & de ce qu'il appartenoit, ils mirent les desfreres dedans puis après Oberon prit congé de Huon, le bailla & l'embrassa moult tendrement en pleurant: quand Huon vit ce il s'en donna grande merveille, si lui demanda & dit, che! sire, pourquoi & à quelle cause vous maint à pleurer. Huon, dit Oberon la cause qui me meut de ce faire c'est pour ce que de toi a si grand pitié, car bien sçavois la pauvreté & la grande misere en quoi tu te trouveras, tu n'aurois ni membres sur toi qui ne tremblât de peur & de froid, car je sçai de certain que tant en aurais à souffrir, qu'il n'est langue humaine d'homme qui le sçait raconter: & tant le bon Oberon s'en partit sans plus rien dire.

Quand Huon vit le département d'Oberon il devint tout pensif; mais la grande jeunesse qui en lui étoit, l'en osta dehors & fit les ordonnances par la Cité de Babilone & fit baptiser la noble Demoiselle Esclarmonde puis après maria sa cousine laquelle il avoit amenée de la tour du grand Grant Angoulême. Si la maria à un Admiral du pays, lequel étoit nouvellement Chrétien, Huon leur donna la Cité de Babilone & tout ce qu'il appartenoit. Après que Huon eut marié sa cousine, il fit appareiller une petite nef pour venir avec la fiancée, pour descendre à terre quand besoin seroit d'aller querir les vivres ou autres choses; puis entrèrent tous dedans la grande nef après qu'ils eurent pris congé de la nouvelle mariée, qui grand deuil fit quand elle vit partir Huon son cousin, & quand ils furent en leur nef ils leverent leur ancre & firent singler leurs voiles, si frapa le vent dedans moult bien & frais, & nagerent tant de nuit & de jour qu'ils furent hors de la riviere du Nil, en pas-

HISTOIRE DE HUON

font vers Damiette, & tant cinglerent qu'ils se trouverent en haute mer & toujours eurent vent à souhait. Si advint qu'il se soyent à table au dîner, où ils eurent à très grand foison à boire & à manger, car le hanap qu'ils avoient fourny de vin, estoit que métier leur en fat. Vrai Dieu, dit Huon: bien vous dois mercier quand un si bon hanap & un si bon haubert, & un si riche cor d'yvoire vont en l'avez envoyé; car quand je veulz sonner ledit cor d'yvoire auant de gens que je veulz avoir viant à mon besoyn, puis ai la barbe & les quatre dents machelieres de l'Admiral Gaudisse, si ai la belle fille Escarmonde laquelle j'aime tant parfaitement, que de son beau corps suis tellement en amour que je n'en puis souffrir, nonobstant que cedit Nain bossu me enide tromper quand me d'ffend sur tout que d'elle ne m'approche en quelque maniere que ce soit, mais je veulx bien qu'il sçache que de ce n'ira ne ferai pour lui; car elle est à moi, & serai d'elle ma volonte: quand Gerasme l'entendit il dit à Huon: n'ay pas peur, que veulx tu faire? ja sçay tu bien que oncques Oberon ne te dit mesloze; mais se trouvé en lui toute verité; car se ne fut il, toi & nous fussions perdus & maintenant tu veulx trasser ses commandemens, ainsi le fais, & que la Demoiselle atouchiez devant l'heure qu'il a dit, il t'en mescherra. Gerasme, dit Huon, pour vous ni pour vous parents je n'en ferai rien: ja d'elle ne me départirai que ma volonte n'en fuisse. Et ainsi est que vous avez peur, je suis content que vous m'allez en cette petite nef, où bon vous semblera & priez des vives & les mettez dans pour votre provision. Sire dit Gerasme, puis qu'on n'est qu'autre chose n'en voulez faire, je m'en hai nous dolent & courroucé mal rési, & ceux qui ici sont. Alors partit Geras-

me de la grande nef où il estoit, si entra en la petite nef le troisième: & Huon demoura en la grande avec la Demoiselle, lequel quand il vit que tous ses compagnons estoient dehors de la nef, il fut apretier un lie & dit à la Demoiselle Escarmonde qu'il convenoit que sa volonte fut accomplie. Quand elle entendit Huon, en pleurs & en larmes se jeta devant lui en lui priant qu'il se vouloit déposer jusqu'à ce qu'il l'eut épousée ainsi que promis l'avoit au Roi Oberon. Belle, dit Huon, excuse ainsi ne vous y vaut, car il conviendrait qu'il soit, alors prit la Demoiselle si la fit coucher au lit & là firent leur devoir, mais sitôt n'eut accompli sa volonte, qui survint une grande tempête sur mer & orage grand & merveilleux qu'il sembloit que les ondes de la mer fissent si hautes comme grandes montagnes, puis leur survint si grande tonnerre & éclair, que hideux estoit de voir la mer, & tellement fut la nef trouvantée, qu'il ne demoura piece entiere de la nef excepté une grande échelle, surquoi Huon & la Demoiselle Escarmonde estoient, & leur vint si bien à point, qu'assez près estoient d'une Ile où le vent les mena; & quand ce vint que là furent venus, & qu'ils se trouverent à terre ferme, tout en pleurant s'agenouillèrent tous deux & rendirent graces à Dieu, de ce que du peril de ne yer estoient échappés, & les autres Barons qui dedans la petite nef estoient, estoient vogans par la mer en réclamant notre Seigneur Jesus Christ, & le priant que à sauve étes leur pour ce que bien avoient vu la nef surquoi Huon estoit parti en la mer, & pensoient que Huon & la Demoiselle Escarmonde fussent morts. A tant vous la rési à parler d'eux, & parlerai de Huon & d'Escarmonde.

Comme

DE BORDEAUX.

Comme Huon & Escarmonde arriverent en une Isle descendirent à terre, comment les Larrons de mer emmenerent Escarmonde & laisserent Huon seul & lui lierent les pieds & les mains, & lui banderent les deux yeux.

Quand Huon & Escarmonde se virent à terre tous seuls, en pleurant très pitteusement monterent en l'Isle en laquelle se demouroit homme ni femme: mais tant belle & verte étoit l'herbe qui très grande y étoit que beaulté étoit de la voir, si furent heureux & bien leur en vint de ce qu'il y faisoit chaud, ils se couchèrent & meslerent dans l'herbe afin que de nuit ne fut aperçus, & tout pitteusement commença Escarmonde à pleurer, en faisant de pitteux regrets. Dame dit Huon, ne soyez en rien ébahie, car si nous mourons par amour, ne serons pas les premiers: car Christian qui mourut pour la belle Isoul amie & elle pour lui, lors tout en pleurant s'entr'accollèrent, & comme là estoient en l'herbe arriverent dix Sarazins en sa batteau qui descendirent à terre & prirent en leur nef ce que meilleur leur étoit, si dirent l'un à l'autre qu'ils iroient en l'enfer pour eux repaser en attendant que aucuns aventure leur avint, car ils étoient redours de mer, qui autrefois avoient servi l'Admiral Gaudisse Pere d'Escarmonde.

Huon qui en l'herbe étoit avec sa mie, écoute & voit que près d'eux y avoit gens venus, si pensa que venoit son lie pour sçavoir si d'eux pourroit avoir quelque pain à manger: belle, dit Huon, je vous prie que d'ici ne bougiez jusqu'à ce que vous vous je rassurez. Sire dit la belle, Dieu vous veuille conduire, mais j'ay plus prie que tôt retourneriez. Alors Huon se départit aussi sad qu'il vint du ventre de sa

mere, & ne riva vers ceux qui là étoient & les salua en leur priant très humblement que pour l'honneur de notre Seigneur Jesus Christ lui donnassent du pain à manger; l'un d'eux eux répondit & dit: Ami tu es sans effay; mais je te prie que dire me veuille quelle aventure t'a ici amené Sire dit Huon, la tempête de la mer m'a ici amené: car la nef surquoi j'étois est perie & tous mes compagnons qui avec moi étoient le sont aussi. Quand ils eurent Huon li en serrant pitié, si lui donnerent deux pains, Huon les prit & se partit d'eux & les remercia, & vint devers sa mie qui entortillée étoit dans l'herbe, si lui donna du pain à manger qui grand bien lui fit, & les Galistes qui avoient donné du pain à Huon, dirent l'un à l'autre que jamais un tel homme qui d'eux étoit départi ne pouvoit être seul, qu'aucuns compagnons n'eût avec lui, & dirent: ce seroit bien fait que tout coveyement allissions après lui, si verront par aventure qu'il aura avec lui ce Espagnie, car point tout seul ne fut ici venu vers nous, alors y voir dirent les autres, jamais ne retournerons que la verité n'en soit sçue, ils s'en partirent tous ensembles & suivirent Huon le plus durement qu'ils purent, puis quand ils furent près ils virent Huon & la Demoiselle auprès de lui qui mangeoient du pain qu'ils leur avoient donné, lors s'arrêterent tout court pour aviser si jamais pourroient avoir connoissance qui étoit ledite Demoiselle, & tant qu'entre les autres y en eut qui dit jamais ne me crois si celle Demoiselle n'est Escarmonde fille de l'Admiral Gaudisse, & celui qui est avec elle est le François qui combattit Galiste, & qui depuis occit l'Admiral, bien nous est vous de les avoir trouvés & encore plus de ce que la jeunesse vallait est sad & sans armes que quelques

HISTOIRE DE HUON

car si armé étoit notre vie seroit nulle, quand les galiots sçûrent que c'étoit Escarmonde la fille de l'Amiral Gaudisse, ils approchèrent près du lieu où ils étoient, & s'écrièrent tout haut & dirent ha Dame Escarmonde de votre faite ne vous vaut rien, par vous & par votre cause a été votre pere occis & mis à mort par le larron qui là est auprès de vous, sçachez qu'incertainement vous meeroat vers votre oncle le Roi Yvoirin de Moabrant, qui de vous prendra telle position que vous serez exemplaire à toutes autres. & le pecheur qui auprès de vous veyait sera écorché tout vif. Quand la Demoiselle vit les payens elle fut très-déconfortée, elle se mit à genoux mains jointes devant eux en leur priant très-humblement que de François eussent pitié & compassion: mais elle se reportoit à eux de la tuer ou de la noyer, ou de l'emmener vers son oncle. Car, dit-elle, je vous jure sur Mahom si celle requête me voulez faire & que je puisse être d'accord avec mon oncle Yvoirin, je vous ferai tous tant de biens qu'à tous jamais serez riches vous & les autres, puis aussi bien peu vous auriez gagé à la mort d'un seul homme. Dame, dirent les payens, bien femmes costées de le laisser ici; mais de la honte & de la vergoagne lui feroit tant qu'à tout jamais en aura souvenance. Lors tous ensemble prirent Huon, ils l'abattirent & le mirent sur l'herbe & lui bandèrent les yeux: ils lui lièrent les mains, tellement que le sang lui failloit par les ongles, dont il étoit en telle détresse qu'il se pâma par trois fois, très-vicieusement reclus une noire Seigaeur en lui priant que par sa grande humilité voulust avoir pitié de lui, & que ses meffaits il lui voudrît pardonner. quand la douce & loyale Escarmonde vit adouber son bon ami Huon, & quand elle vit qu'elle étoit contrainte de s'en départir de lui, d'avoir les complaintes & regret qu'elle fit impossible de les reconner, & d'autre côté complaignoit Huon, lequel étoit là demeuré seul étant triste & déplaissant de ce qu'aussi voyoit emmener la belle Escarmonde sa mie, dont il sentoit plus grande douleur. A tant vous laisserai à parler de Huon, & vous raconterai de la belle Escarmonde.

Comme la belle Escarmonde fut emmené des Larrons, & comment l'Amiral Galaffe d'Anfalme la délivra.

OR dit le conte en cette histoire que quand les galiots eurent pris & lié Huon des pieds & mains & lui banda les yeux le laisserent tout seul & emmenerent la belle Escarmonde en leur nef avec eux, puis quand là furent venus ils lui donnèrent robes & manteau fait d'hermine, car beau recouurer en avoient pour ce que tous étoient voleurs & larrons de mer, & firent voile lever & s'en partirent & vagerent tant de nuit que de jour, qu'un vent les surprit tellement que vouloient ou non ils arriverent droit au port de l'Amiral Galaffe d'Anfalme, droit à cette heure que l'Amiral s'étoit levé de table & s'étoit allé appuyer à une des fenêtres de son Palais, speçant la nef au port qui étoit ancrée, & vit les banderolles qui dessus le mast étoient posées, parquoi il aperçut que la nef étoit au Roi Yvoirin de Moabrant, il appella de ses Barons avec lui, il descendit en bas & vint au port où il trouva la nef arrivée.

Quand là fut venu il s'écria haut & dit, Seigaeurs qui êtes là dedans, dites-moi quelle marchandise vous avez amené. Sire, dirent les galiots, ce sont cindaux & draps de soye, par lesquels si nous avons prest souvenance de le payer à votre

DE BORDEAUX.

volonté. Lors l'Amiral Galaffe leur répondit & dit: bien sçai ce tribut que me devez payer il vous convieut; mais je vous prie que dire me veuillez qui est cette belle Dame que je vois là si fort pleurant. Sire, ce dirent les mariniers, c'est une esclave Chrétienne qui a Demiette avoient achetée. Adonc Escarmonde qui étoit là dedans entendit l'Amiral qui demandoit pour elle & la réponse que lui firent les mariniers, elle s'écria très-haut & dit: ha sire Amiral pour l'honneur de Mahom, je vous prie qu'avez pitié de moi car je ne suis pas esclave mais suis fille à l'Amiral Gaudisse qui fut occis par un vassal de France, mais ces gens qu'ici mettaient m'ont prise & ravie pour me mener à mon oncle Yvoirin de Moabrant, lequel je sçai de vrai que tantôt qu'il me verra il me fera ardre en un feu. Belle, ce dit Galaffe, ne vous épouventez en rien, car vous demeurerez avec moi veuleat ou non ceux qui vous meinent, puis dit aux galiots qu'incertainement la Dame lui amussent & ils répondirent que ce ne feroient ils pas.

Lors l'Amiral Galaffe commanda que par force fut prise, mais ceux qui étoient dedans ladite nef se mirent en desfense, nonobstant ce quelque desfense qu'ils feroient faire furent tous occis & decoupez, la Demoiselle prise & amenée à l'Amiral qui moût grand joye en fit; mais étoit très-dolant que l'ame de son pere étoit échappé & fut à Moabrant; mais quand ils eurent tous avisé bien peu leur eschalot, puisque ladite Dame ils avoient avec eux, ils l'emmenèrent au Palais.

Quand l'Amiral Galaffe la vit si belle & si honnête, il fut tout épris de son amour qu'incertainement si la voulait épouser à la Loi Sarazine, dont la belle Escarmonde fut très-dolente & dit à l'Amiral

Galaffe. Sire, rais n'est que je sois votre bon plaisir, quand des males des larrons m'avez ostée. Mais, sire, je vous prie sur toute l'amour qu'avez en moi pour le present, vous veuillez de porter; car j'ai fait en vous grand serment de ce en à aujourd'hui ser mes entres. & de l'autre qui viens après, je ne couchrai avec homme, dont il me déplaist pour l'mort de vous, car vous suis aise de ce que tant d'honneur me voulez porter, que de m'avoir à femme, bon gré vous en sçaura Mahom, si pour l'amour de lui vous departez jusqu'à ce que mon veu soit accompli. Belle, ce dit l'Amiral Galaffe, sçachez de verité que pour l'honneur de mon Dieu Mahom & de vous me deporterai, & d'asse attendre jusqu'à vingt ans, & ne me chent, mais que je vous aye: Sire, dit Escarmonde, Mahom. Je vous puisse marier, puis dit à part elle, que mal se l'ait. Vrai Dieu & pere, Jesus Christ, je te prie très-humblement que telle grace me veuille donner que ma loyauté puisse garder par devant Huon mon ami, car avant que je voise au contraire souffrirai tant de peines & de douleur, qu'aucune femme ne peut porter, ni ja pour peur d'aucune chose ne romprai ma loyauté. A tant nous laisserons à parler d'elle, & vous parlerai du galiot qui étoit échappé de la nef.

Comment le Galiot alla à Moabrant par devers le Roi Yvoirin & comment il envoya deffier l'Amiral Galaffe d'Anfalme, & de la réponse qu'il en fit.

Bien avez ouï par ci devant, comment Escarmonde fut échappée, & de la maniere qu'elle se trouva devers l'Amiral Galaffe, afin qu'elle gardât sa loyauté pour Huon. Et comment il y eut un des

HISTOIRE DE HUON

Galiots de la nef, qui en échapa seul, lequel se mit en chemin par terre, & n'arrêta jusques à ce qu'il arriva en la Cité de Montbraut, où il trouva Yvoirin auquel il dit tout au long la chose comme advenue étoit, & comme son frere avoit été occis par un jeune vassal de France, & comme ils le trouverent en fille avec la nièce, puis le cuidâmes amener par devers vous; mais l'Amiral Galaffre nous l'a ôté par force & a pris notre nef & occis tous nos hommes qui dedans étoient, que nul n'est échappé que moi.

Quand le Roi Yvoirin vit le Galiot, il commença à crier haut disant. Ha Sire Mahom comment avez vous souffert que mon frere Gandisse ait été pitoyablement occis, & d'autre part ma nièce sa propre fille qui a été consentante de sa mort; certes la grande douleur qui sur mon cœur repose me contrainst plus à demander la mort que la vie, puisque je me vois encore en votre parti, quand celui qui est homme vassal & qui tient sa terre de moi, à detenu ma nièce & mes hommes occis: las ne puis penser que ce peut être; sinon qu'à peu ne tient que ne m'occise.

Alors Yvoirin triste & en grand courroux apella ses Barons, devant lesquels il fit venir le Galiot qui les nouvelles avoit apportées, lequel derechef raconta devant Yvoirin & ses Barons la mort de l'Amiral Gandisse & la manière & aussi de l'Amiral Galaffre, comme il avoit par force detenu sa nièce & occis ses hommes. Lors quand ses Barons eurent oï la disposition du Galiot, ils dirent d'un accord à Yvoirin: Sire, avis vous est que par l'an de vos secrets messages fait faire à l'Amiral Galaffre & lui signifier de par vous qu'il avoit promis de vous envoyer votre nièce & vous venant amener l'offense qu'il vous a faite d'avoir occis & mis à mort vos hommes,

& que par le message il vous escrivoit pour quoi ni quelle cause l'a mis de ce faire, & si la chose est & que l'orgueil le forme que'il ne veuille obéir ni faire vos commandemens, à cause juste & loyale pourrez aller su flui, si lui ôterez toute la terre qu'il tient de vous.

Quand le Roi Yvoirin eut entendu ses rois il leur dit que leur avis étoit bon, & qu'ainsi feroit: le message fut expédié auquel il fut dit la charge qu'il devoit faire devers l'Amiral: quand le message eut entendu les mots l'un après l'autre ce qu'il avoit à faire & dire de par son Seigneur Yvoirin, il prit congé de lui, & fit tant à cheminer qu'il arriva à Anfalerna & monta les degrez du Palais, où il trouva Galaffre lequel il salua par Mahom.

Puis fit son message, & quand Galaffre eut oï le message du Roi Yvoirin lui dit: ami va & dit au Roi Yvoirin que quand est de sa nièce qu'il dit que je lui renvoie je n'en ferai rien, quand à ses hommes qui ont été occis c'est par leur folie, & touchant que je vises devers lui je n'irai ja & fasse tout le mieux qu'il pourra, & s'il me vient assailir je me defendrai. Quand le message eut entendu l'Amiral Galaffre il répondit. Sire Amiral, que autre chose ne ferez, de par Mahom & de par le Roi Yvoirin je vous desfie, lequel vous mande de par moi qu'il ne vous laissera ni Ville ni Château à abbatre, que tout ne mette en feu & flâme, pas ne vous laira un seul pied de terre, & si chose est qu'il vous puisse tenir, il vous fera mourir de mort vilaine. Lorsque l'Amiral l'eut parler, il devint plus rouge qu'un feu ardent & dit au message: Va & dit à ton Seigneur que de ses menaces ne tiens compte, & que si je sc'ai sa venue lui ferai tel bonheur que pas n'attendrai qu'il entre en mes pays, mais irai au devant, & dis lui de par moi

DE BORDEAUX.

que si je puis avoir dessus son lui, je lui ferai separer l'ame du corps.

Alors le message s'en partit & ne fiant d'aller jusqu'à ce qu'il fut à Montbraut. Et quand il fut venu, le Roi Yvoirin l'écrit & dit. Ami, que t'a dit l'Amiral Galaffre, me racontera-t'il ma nièce ainsi que par toi ai mandé. Sire, ce dit le message, il m'a répondu que ce ne fera-t'il & point ne vous renverra votre nièce, & dit qu'en rien ne vous doute, & si êtes hardi que de l'aller assailir & qui viendra au devant pour vous combattre, & lui ai oï dire que s'il vous peut atteindre il vous occira sans en rien spargner. Quand le Roi Yvoirin eut entendu ledit message de grand courroux & ire où il étoit comença à tréssaer & fit si grand espace qu'une seule parole ne peut répondre, & puis quand un peu est refraie son ire, il jura son Dieu Mahom que jour de sa vie n'auroit joye en son cœur, jusques à ce qu'il aye detenu la Ville d'Anfalerna & l'Amiral Galaffre mis à mort par son outrecuidance. Adonc il manda hâtivement tous ses Barons, avec lesquels il conclut de mander par tout son pouvoir gens; donnant terme que dedans quinze jours ils fussent treouts prêts en Armes autour de Montbraut, laquelle chose fut faite; car ledit jour y furent treouts assembles, comme ci-après pourrez oïr. A tant vous laisserois le conte à parler d'eux, jusques à ce que t'en a & heure soit d'y retourner, & vous raconterai du Roi Oberon.

Comment le Roi Oberon à la requeste d'un Chevalier nommé Gloriant, envoya le Luyton de la mer nommé Malebron pour secourir Huon, & l'emporta hors de l'Isle Moyfant.

L'Histoire nous dit que le Roi Oberon pour le vrai que Huon étoit demeuré en l'Isle Moyfant, ainsi ordonné comme ci devant avez oï, étoit en son bois où il avoit accoustumé le plus de temps de converser, pource que le lieu étoit fort delectable & loïn de gens il s'en fut fait dessous un chêne, & commença à pleurer. Quand Gloriant, un Chevalier fée vit qu'il fat là il s'en donna merveilles & lui dit: Très cher Sire, je vous prie que diris me veuillez que c'est qui vous met de meax telle douleur. Gloriant dit le Roi Oberon, ce me fait la mauvais parjure Huon de Bordeaux, lequel j'ai tant aimé; il a outrepassé mes commandemens, quand de lui m'étois départi, je lui fis avoir l'Amiral Gandisse pour en faire à son commandement, puis lui fit avoir la belle Esclermode sa fille, & avec ce comme savez lui si fait un riche don comme de mon cor d'yvoire & mon bon haasap, lesquels par son outrecuidance & folie a perdus, & pource il en est puni, tout sad est lié des pieds & des mains les yeux bandez en une Isle, auquel lieu le laisserai miserablement finir sa vie. Ha sire, dit Gloriant pour l'honneur de notre Seigneur Jesus-Christ ayez mémoire comment il fut desfeudu de la propre bouche de notre Seigneur à Adam & Eve, que d'un tout seul fruit qui étoit en Paradis terrestre ils ne touchassent, lesquels par la fragilité dont ils furent formés & créés, ils outrepasserent ce seul commandement, toutefois Dieu est pitié d'eux; & pource sire, te prie que tu ayez pitié de Huon.

Alors saillit Malebron & dit: Sire pour l'honneur & reverence de notre Seigneur Jesus-Christ, je te prie m'octroyer encore une fois, & que cette grace me veuillez faire, que je le puisse aller visiter.

Quand le Roi Oberon se vit ainsi op-

HISTOIRE DE HUON

pressé de Gloriant & de Malebron, il fut très courroucé, il répondit & dit: Malebron bien me plaît que ce chetif Huon qui là est en cette peine tu vois voir, par tel si que je te demande vingt huit ans à être Luiton en mer avec les trente ans qu'encores dois être, & si ne veux que autre aide ni conseil ne lui baille hors de l'emport de-là & le mets en terre ferme, puis vois se là où vaudra que jamais plus ne le quiers avoir, & si je veux que me rapportiez mon cor d'ivoire & mon riche hanap, & aussi n'oubliez mon haubert.

Ha si: Oberon, dit Gloriant, très grand peché faites, quand pour si peu de chose vous êtes troublé contre Huon, & quand est du bon haubert que dites que voulez avoir: vous sçavez assez comment Huon l'a conquis, & fut perdu s'il ne l'eût, si grand mal ferez si d'avoir le faites. Quand Gloriant eut fini son oraison, Malebron commença à parler & dit: Sire, puis que j'ai la licence de le mettre hors de l'Isle, je vous supplie que dire me veuillez en quel lieu & quelle part est cette Isle où est ledit Huon, Malebron, ce dit Gloriant, sçachez de vérité que cette Isle fit assez près où est vaser & a nom l'Isle Moyast. Sire dit Malebron, je vous recommande à N. Seigneur Jesus Christ: alors Malebron s'en partit & vint en peu d'heure à la rive de la mer: quand il fut venu il joignit les pieds & bailla dedans, & commença à nager si fort qu'à grand peine & coursi usoise si-tôt voler, tant & si promptement nagea Malebron qu'il arriva en l'Isle Moyast, & quand là fut venu il s'en vint vers Huon, lequel il trouva très tendrement pleurant & dit: Huon je prie à notre Seigneur Jesus Christ qu'il te veuille si courir & aider. Ha vrai Dieu dit Huon, qui est celui qui parle en telle forme, c'estif Huon, sçachez que je suis

un homme qui moult vous aime, j'ai nom Malebron & suis le Luiton de mer qui autrefois vous porta outre la mer jusques en Babilone. Ha Malebron cher frere je te prie que me veuillez délier & m'oster hors de cette douloureuse peine, très volontiers dit Malebron. Alors alla délier & débâter ses yeux. Quand Huon se vit délié il fut très joyeux & demanda à Malebron qui l'avoit envoyé là. Huon sçachez de vérité que ce a fait Oberon, par tel si que je devoi être Luiton en la mer trente ans il m'en convieat être encore vingt huit ans par dessus, & ne m'en chaut de la peine, car pour le grand amour que j'ai en toi ne m'est nulle peine impossible à porter; mais il convieat que je rapporte le cor, le hanap & le bon haubert, car ainsi l'ai promis faire au Roi Oberon, je prie à N. Seigneur Jesus Christ dit Huon, que le Nain bossu puisse confondre, qui tant de peines & de maux m'a fait & à peu d'occasion. Huon dit Malebron mal faites de dire ainsi, car ja si-tôt ne l'avez dit que Oberon ne le sçache: certes ce dit Huon, je ne tiens compte de chose qu'il puisse faire, car tant de maux m'a faits, que jamais aimer ne le puis, je vous prie Malebron que dire me veuillez si bon d'ici m'emporterez, ou si à tout jamais y demurerai. Ami dit Malebron, je vous porterai hors de cette Isle & vous metrai en terre ferme, car autre chose ne vous puis faire ni aider en quelque maniere que ce soit, lors Malebron se remit en sa peau & dit à Huon qu'il montât dessus sa croupe: ainsi dit Huon, prêt suis de faire votre volonté. Alors Huon monta dessus la croupe les jambes croisées, & aussi nud comme il aqquit du ventre de sa mere, puis ledit Malebron joignit les pieds & sailla en la mer, & commença si fort à nager qu'en peu d'heure il le mit à l'autre rive de la

DE BORDEAUX.

mer, & quand là fut arrivé il mit jus Huon & lui dit: mon très loyal ami autre service pour le present ne vous puis faire, hors de vous recommander en la garde de notre Seigneur qu'il vous veuille aider: je m'en vais quarir le cor d'ivoire & le hanap & le bon haubert lequel vous souliez avoir pour la parer au Roi Oberon, car ainsi lui ai promis de faire, & après ces paroles sailla en la mer & s'en portit, & Huon demoura tout seul tout nud, puis commença à se plaindre en disant: vrai Dieu je te prie & requiers que tu me veilles aider, car je ne sçai où je suis, ni en quelle part vent aller; car si j'avois aucuns vêtements pour couvrir ma chair aucunement me pourrais conforter & aller querir quelque aventure, bien dois haïr ce Nain bossu qui en cette peine m'a mis; mais par la foi que je dois à Dieu, puisqu'en ce mal me laisse d'ici en avant pour lui faire plus grand dépit mentirai assez: que ja pour lui ne laisserai, qu'à cent mille diables soit il recommandé ainsi disoit Huon comme vous m'avez dire, quand une espee de bois eut été tout seul, il se leva regardant tout à l'entour de lui, pour voir si aucun venoit passer à qui se pût adresser pour avoir aucun secours, car si grand faim avoit, qu'à paine se pouvoit il contenir, nonobstant ce il pensa que de là se partiroit pour trouver aucuns aventures: il se mit en chemin tout le cours; il alla tant qu'il trouva aventure, telle comme vous sçavez conter; car jamais notre Seigneur Jesus Christ n'oublie ses bons amis.

Comment Huon de Bordeaux trouva un Menestrier, lequel le revêtit & donna à manger, puis l'emmena avec lui comme son valet en la Cité de Monbrant.

Huon ayant fait une grande espace de chemin, regarda sur dextre & avisa assez près d'un petit bouquet, une petite prairie, en laquelle avoit un très beau chesne grand & feuillé à merveilles. Et au près avoit une fontaine très belle & claire, il regarda en cette part & vit un homme blanc & cheu qui près du chesne étoit assis. Si avoit devant lui une petite nappe étendue sur l'herbe, dessus laquelle avoit pain, chair & vin dedans une haultelle: quand Huon vit le bon homme il se mit à courir cette part & vint vers lui, quand le vieillard l'aperçut, il s'écria haut: Ha homme sauvage je te prie pour Mahem, que nul mal ne me fasse, strais prend à boire & à manger à ton plaisir.

Quand Huon fut là venu, il regarda le vieillard qui étoit bel homme, il vint près de lui & vit sa harpe & sa vielle, dont le menestrier sçavoit bien jouer; car en route payenne n'y avoit son pareil: ainsi dit Huon bien m'avez nommé par mon nom, je ne sçai qui le vous a dit, car de plus pauvre ni de plus malheureux ne nâquit onc de mere; vassal dit le menestrier, va à cette malette qui là est, si la desferme & prend ce qu'il te sera besoin pour couvrir ta chair & vras ici près de moi, si mangeras. Sire dit Huon, très belle aventure m'est venue de vous avoir trouvé, Mahem le vous puisse rendre. Vassal dit le menestrier, je te prie que vienas manger avec moi & me tenir compagnie; car de plus & triste tu ne trouveras jamais en nul jour que moi: par ma foi, ce dit Huon, compagnon de votre sorte avez trouvé, car de plus dolent que moi ne sçavoit guères trouver. Car onc nul jour homme n'eut tant de pauvreté ni de souffrance que j'ai eu, l'oué soit celui qui nous forma, mais puis qu'ainsi est & que j'ai trouvé à manger je vous en remercie, & benîte soit l'heure

HISTOIRE DE HUON

que je vous ai trouvé, car mout me semble
 pr d'homme. Huon passa à la maniere de
 menestrier & s'assit auprès de lui & com-
 mença à manger & boire tout qu'il vou-
 lut. Le menestrier commença à regarder
 Haon & vit qu'il étoit un très beau jou-
 vanceau de merveilles, très courtois, est
 demanda à Huon d'où il étoit né & par
 quelle aventure il étoit arrivé en tel état.
 Quand Huon entendit le menestrier qui
 de son être lui demandoit, il commença
 un peu de penser en soi-même, savoir
 s'il lui dirait vérité de son fait, ou s'il
 mentoit: il reclama notre Seigneur
 Je Christ, & dit: vrai Dieu, si la ve-
 rité est de mon fait je dis à cet homme je
 fais mort. Ha Oberon, pour peu de chose
 m'a delassé, par toi je suis en ce parti,
 car si la vérité dit à cet homme de mon
 fait: je me mets tout en Dieu; car pour
 l'amour que j'ai en ma mie prie que ainsi
 est tu es & quantes fois que je me trou-
 verai en danger de mort & qu'il m'en sera
 bien besoin je mentirai, ni je pour toi ne
 m'en deporterai pour te faire plus de dé-
 pit. Huon appella le menestrier & lui dit:
 vous m'avez demandé qui je suis & de mon
 état je ne vous ai pu si tôt répondre; car
 en vérité je me trouve si aise que j'avois
 eubie de vous répondre, mais je le vous
 dirai puisque sçavoir le veulez. Sçachez,
 sire, que je suis natif du pays d'Affrique &
 m'avois mis dans une nef pour aller en Da-
 miatte; mais une si merveilleuse fortune
 nous survint que la tempeête monta si très-
 grande & horrible, que notre nef fut
 partie & tous ceux qui dedans étoient que
 encoques, n'eût échappé que moi qui suis
 ici avec vous dont je loue Mahom de ce
 qu'ainsi en suis échappé viv, & pour ce il
 vous supplie que dire & raconter me veuil-
 lez être comme je vous ai dit le mien:
 Ami, dit le menestrier, puisque voulez

sçavoir qui je suis, ni que deuil j'ai à por-
 ter: sçachez ami que j'ai nom Moufflet, je
 suis menestrier comme tu peut voir à mes
 instrumens qui sont ici, & j'ose bien di-
 re qu'en tout ce pays on n'y trouveroit pareil
 à moi ni qui sçût si bien jouer. Et encore
 si vieil que tu me vois je sçai bien jouer
 de plusieurs tons gentils, & la dernière
 que tu vois que j'endure est que s'agrees
 je perdis mon bon Seigneur l'Amiral Gau-
 diffie, lequel fut occis & mis à mort par
 un garçon de France qui eut nom Huon:
 que Mahom le puisse confondre de mille
 mort, car par lui tombât en pauvreté &
 misère, je te prie que dire me veuilles
 comment tu te nomme: maître, dit Huon
 j'ai nom Salatre. Salatre dit le menestrier
 à Huon ne t'ébahis en rien, pour les pau-
 vretés que tu as eues, tu vois en quelle
 aventure Mahom t'a enoyé tu te vois re-
 vêtu bien suffisamment en vers ce qu'il te
 en étois, & sçaches de vérité que si tu me
 veux croire jamais tu n'auras faute de rien,
 tu es bras & jeune, c'est pourquoy ne te
 dois ébahir, mais moi qui fais viail & ar-
 cics, je n'ai cause de me conforter quand
 en mes vieux jours ai perdu un tel maître
 comme fut l'Amiral Gardiffie, qui mout
 de bien me faisoit: or plût à Mahom que
 celui qui l'occit fût en nos pouvoirs. Quand
 Huon l'entendit il ne dit mot mais bailla
 la tête. Salatre, dit le menestrier, puis-
 que mon Seigneur est mort, je m'en vais
 à Montbrant par devant le Roi Yvoirin
 pour lui raconter la mort de l'Amiral
 Gardiffie, si chose étoit que fustes si bien
 conseillé que avec moi voudriez demen-
 rer, parmi ce que tu porteras mon harpe
 & ma harpe, avant que de partir je
 passé je te ferois aller à cheval; car je si
 tôt ne me verras jouer de mes instrumens
 d'avec Roi ou Amiral, que ceux qui jouent
 n'auroient prendra si très-grand plaisir de
 m'ouïr

DE BORDEAUX

m'ouïr que à grande peine n'ont le loisir
 de me donner leurs robes ou leurs manesaux
 & que allez aurez affaire à le mettre en ma-
 lette. Maître, ce dit Huon, je suis con-
 tent de vous servir, & de faire ce que me
 commanderez. Alors Huon prit la ma-
 lette à son col & la harpe en la main, &
 Moufflet son maître portoit la vielle, &
 ainsi le maître & le valet se mirent en che-
 min pour aller à Montbrant. Ha Dieu! ce
 dit Huon, bien me dois le cœur faire mal
 quand en ce point me vois mis, que main-
 tenant me convient être valet d'un menes-
 trier, Dieu maudit Oberon le rai, qui ce
 grand ensui m'a fait: las, si je tenois main-
 tenant mon bon haubert, mon cor d'ivoire
 & mon riche hanap, des grands maux que
 j'ai eu n'en tiendrois compte, & si mes
 treize Chevaliers j'avois pour me suivre,
 bien m'est la chance tournée, quand main-
 tenant me faut servir un pauvre menestrier.
 Quand Moufflet entendit Huon qui à part
 se complaignoit, il lui dit: Salatre, cher
 frere, prens confort en toi, car avant qu'il
 soit demain vespres, tu verras la chere qui
 me sera faite, à laquelle tu auras part à
 tous les biens que je pourrai conquérir.
 Maître, ce dit Huon, Mahom vous veuille
 rendre les biens que vous m'avez faits, &
 qu'encore me ferez. Ainsi par telle maniere
 s'en alloient devisant le maître & le valet,
 tant que Huon à la regarder derriere lui,
 & vit venir gens d'armes qui tenoient le
 chemin de Montbrant. Maître, ce dit Huon
 ici derriere nous vient gens qui sont ar-
 més, & ne sçais si aucun mal nous vou-
 drons faire. Salatre, ce dit Moufflet, ne
 voyez point ébahi, nous les attendrons ici
 si sçaurons là où ils veulent aller: guères
 se s'y arrêteront que là survint les gens-
 d'armes, lesquels étoient bien cinq cens;
 le menestrier les salua, & dit: Seigneurs,
 je vous prie que dire me veuilles en quelle

part vous voulez aller. Ami, dit l'un d'eux,
 pour ce que voyons qu'estes gentil me-
 nestrier, je le vous dirai. Nous allons vers
 le Roi Yvoirin de Montbrant, lequel veut
 aller sur l'Amiral Galaffre, pource que
 n'a guères de tems la Demoiselle Esclar-
 monde qui est fille de l'Amiral Gaudiffie
 passoit par devant Anfalrae, laquelle on
 amenoit à son oncle le Roi Yvoirin de
 Montbrant; mais l'Amiral Galaffre la prit
 à force, & fit occir tous ceux qui la condui-
 soient, puis épousa la belle Esclarmonde,
 dont le Roi Yvoirin est tant dolent que
 plus n'en peut, & pour cette cause sommes
 mandés du Roi Yvoirin, lequel a inten-
 tion d'assembler tout son pouvoir, pour
 détruire l'Amiral Galaffre. Or nous avons
 dit la cause pourquoy nous allons à Mont-
 brant.

*Comment Huon de Bordeaux, & Maître
 Moufflet le menestrier, arrivèrent à Mont-
 brant, & comment Huon de Bordeaux
 parla à Yvoirin.*

ET quand Huon entendit les Payens
 qui parloient d'aller où étoit la De-
 moiselle Esclarmonde, il fut mout surpris;
 & dit à son Maître: Moufflet, je vous prie
 que nous allions à la guerre avec eux. Sa-
 latre, dit Moufflet, regardez ce que vous
 dites, car là où est la guerre pour rien n'y
 vendrois aller. Si se mirent en chemin
 tout le pas jusques-à ce qu'ils vinrent de-
 dans Montbrant. Si allerent tout droit vers
 le Palais, où ils trouvèrent Yvoirin & ses
 Barons. Quand le menestrier le vit il le sa-
 lua de son Dieu Mahom, puis lui dit cher si-
 re, mout douloureusement sommes cou-
 roucés des nouvelles que nous apportons,
 car votre frere & mon maître ont été pi-
 teusement occis. Moufflet, ce dit Yvoirin,
 cette nouvelle a été apportée, dont il me

fait mal, & aussi fait il de ma niece la belle Escarmonde, laquelle me detient l'Admiral Galafre, que pour quelque chose que lui aye sçu mander, ne la veut renvoyer; mais par la foi que je dois à Mahom, je lui ferai guerre qu'à cent ans ci après en sera mémoire, car ie ne lui lairrai pied de terre que toat ne mette en feu & en flambé, & en dépit de ses dents le détruirai de tout en tout veuille ou non, & j'aurai ma niece Escarmonde, & avec ce si je le puis tenir ie le ferai détrancher par pièces. & ma niece consummer en cendres par qui mon frere a été mort, & par un garçon François, dont elle étoit amoureuse. Et quand Huon ouit ainsi parler de sa mie, si tôt son cœur lui leva; incontinent fit serment que avant que le mois fut passé ireit la voir, où il trouveroit façon de parler à elle. Lors le Roi Yvoirin fit appeller Moufflet le menestrier, & lui dit: Ami, ie te prie que tu me fasses aucune chose parquoi je puisse être en liesse, car le courroux que j'ai eu, n'est en moi de n'avoir ma ioie que j'ai perdue; & pource me vaut mieux réjouir que d'être longuement en courroux. Sire, lui dit le menestrier, je suis prêt à faire vos commandemens.

Alors il prit sa vicille qui bien étoit accordée, & en joua. & fit faire tel son que grande mélodie étoit de l'ouir, & n'avoit payen là de ans qui ne fût en joie & liesse; si commencèrent à se réjouir & mener fête, même ment quand Huon l'ouit il dit: Vrai Dieu, je te prie que cette grande liesse me puisse tourner à joie & à bonne nouvelle ouir de celle que tant desire à voir. Quand le menestrier eut fini sa chanson; de toutes parts si là eussiez été, vous eussiez vû payens eux dévêtir, les uns les jettoient au menestrier qui si doucement avoit joué, leurs robes, les autres dévêtoient leurs manteaux, bienheureux se tenoit celui qui au

menestrier pouvoit donner aucune chose, & eut Huon assez à faire de recueillir & mettre en la malle les habits qui là leur furent donnés, dont Huon fit moult joyeux, pource que moitié en devoit avoir. Le roi Yvoirin se prit à regarder Huon, & dit à ceux qui autour de lui étoient, que grand dommage étoit quand un si beau iouvencean s'étoit mis à servir un menestrier. Sire roi Yvoirin, dit Moufflet, ne s'y a point ébahi de ce iouvencean qui ici me sert, il a cause de ce faire, car quand votre frere fut mort, ie me partis pour venir par deçà; si advint qu'en mon chemin trouvai un moult beau chêne, sous lequel ie m'assis pour me reposer & rafraichir, pource que auprès du chêne avoit une fontaine belle & claire, j'estendis ma petite cape dessus l'herbe verte, & mis mon pain & ma viande dessus, & mon hanap plein de vin. Si advint qu'à cette heure & qu'en ce point étoit ce vassal que là vous voyez, arriva devant moi aussi nud comme il sortit du ventre de sa mere, & me pria que pour l'amour de Mahom, lui donnasse de mon pain; je le fis moult volontiers, & partis à tous les biens que j'avois; & le revêtis de tout ainsi comme vous voyez. Si fis tant envers lui, qu'il me promit de moi servir & porter mon fardet & ma harpe, & tout ce que j'ai, & encore me fait plus, car quand ce vient à un mauvais passage il me ierre sur son col, qu'il me semble que je ne lui coûte rien, tant est fort & roide. Ha! pauvre chetif, dit le Roi, tu as tant vécu, & si ne t'apperçois de sa ruse; car il te suivra joliqu'à tant que tu ayes gagné beaucoup, puis te coupera la gorge, ou te jettera dans une riviere ou mauvais pas, puis te lairra là mourir, & s'en ira asia de tout avoir. Fais-le venir. Sire, dit Moufflet, volontiers vous le ferai venir. Il appella Huon, si l'appela devant le roi Yvoirin. Vassal, dit le

Roi, je te prie que dire me veuille d'où tu es né, en quel pays pource je te plains, pource que je te vois si bas que d'être valet d'un menestrier, il vaudroit mieux que tu sois à servir quelque Prince, ou aider à garder Villes ou Châteaux, que d'ainsi perdre ton temps; je ne sçai que penser, si non que par feintise & lâcheté de courage, qui te ment à te faire doleat & chetif? qu'as tu en pensée de faire? tu vois que tu n'as pas autre chose vaillant, hors ce qu'il peut gagner chacun jour à sonner sa vielle. Comment donc ne sçais-tu autre métier pour gagner ta vie plus honnêtement? Sçachez Sire, dit Huon, que ie sçai assez de métiers, lesquels ie dirai si me voulez écouter. Or dis donc, dit le Roi, car j'ai très-grand désir de sçavoir ce que tu sçais faire, mais j'avis d'une chose, que tu ne te vante de chose que tu ne sçache faire, car de chacune te voudrai éprouver, afin que la verité on sçache. Sire, dit Huon, ie sçai muer un esparvier, & si sçai chasser le cerf & le sanglier, corner la prise & faire la droiture aux chiens, & servir à un dîner devant un grand Prince, & au Jeu d'échets sçais autant qu'homme en peut sçavoir, ni oac ne trouvai homme qui gagner me sçût.

Comme Yvoirin de Montbrant fit jouer sa fille aux Echets à l'encontre de Huon, par tel moyen que si par elle étoit gagné il auroit la tête coupée, & si la Demoiselle étoit perdante il devoit coucher avec elle. Si gagna Huon.

Lors quand le Roi Yvoirin entendit Huon, il lui dit: Tiens-toi à taat, car à certain te voudrai éprouver pour sçavoir s'il est ainsi que tu dis. Sire, ce dit Huon, ie vous prie que me laissiez dire le surplus de ce que je sçai faire, puis me pourrez essayer ainsi qu'il vous plaira. Par

Mahom, dit Yvoirin, je suis content que tu dise ce que tu sçais.

Sire, dit Huon, je sçais bien vêtir le haubert, & mettre le heaume en mon chef, porter la lance & l'écu, courir & galloper le dérier, quand ce vient aux horions donner, bien y pourriez envoyer pire que moi; puis je sçai bien entrer en la chambre des Dames, pour les baiser, accoler & faire le surplus, si besoin en est: Vassal, ce dit Yvoirin, tu sçais, à ce que j'ai oui, plus de métiers qu'à bien n'en viendras, mais pour t'éprouver je te ferai jouer aux échets, car j'ai une moult belle fille, à laquelle je veux que tu joue, par tel si que chose advient qu'elle gigne, je te ferai trancher le chef, & si autrement advient que tu la puisses gagner, je te promets que je te lairrai une nuit pour en faire à ton plaisir, & cent marcs d'argent que je te donnerai. Sire, dit Huon, si votre bon plaisir étoit, volontiers vendrois de votre volenté me déporter & défaire de cette entreprise. Par Mahom, dit le Roi Yvoirin, autrement n'en fera, adviene ce qui pourra. Droit à cette heure, qu'en ces devises étoient, s'en partit du Palais un payen, lequel incontinent fut en la chambre de la pucelle, & lui raconta tout au loag comment au Palais devant le Roi y avoit un beau jeune homme, auquel son pere le roi Yvoirin de Montbrant avoit fait une entreprise telle qu'il doit jouer aux échets avec vous; si vous le gagnez, le roi votre pere lui fera trancher la tête. Et si le jeune vassal vous gagne, il vous doit avoir toute la nuit pour faire son plaisir de vous. Si vous dir, Dame, que celui qui à l'encontre de vous doit jouer, est le plus bel homme que jamais j'aye enc vû de mes yeux. Domage est que si bès est mis que d'être valet d'un menestrier. Par Mahom, ce dit la pucelle, ie tiens mon pere pour un sot quand il croit que je laisse mou-

HISTOIRE DE HUON

vit un homme pour le gagner. Alors envoya Yvoirin querir ladite fille par deux Rois, il quels la conduisirent, & la menèrent au palais de son pere, puis quand la fut veue, Yvoirin lui dit: ma fille il convient jouer aux Echets avec ce Valet que la voyez, par tel que si vous le gagnez, je lui serai trancher le chef, & s'il vous gagee, je veux qu'une nuit il gise avec vous, pour faire ce que bon lui semblera. Pere, dit la pucelle, puisque c'est votre plaisir qu'ainsi soit, est raison que je le fasse, veuille ou non. Lors regarda Haon, & le trouvant mout beau, dit si bas qu'on ne l'ouit, par Mahom, pour la grande beauté que je vois être en ce jeune vassal, je voudrois que je fusse outre.

Quand la Demoiselle fut venue, les sieges furent appretés, puis s'assit Huon & la Demoiselle, le Roi Yvoirin & tous ses Barons furent assis autour d'eux pour les voir jouer. Huon appella le Roi Yvoirin, & lui dit: Sire, je vous prie que vous ni vos Barons ne partiez du jeu pour l'un ni pour l'autre. Vassal, dit Yvoirin, de ce ne faites aucun doute, & pour plus assûrer Huon, le Roi fit crier par tout le Palais, que nul ne fût si hardi de dire nul mot sur peine de la mort, puis fit appretier l'Echiquier, qui mout riche étoit. Dame, ce dit Huon, quel jeu vous plaît à jouer? Vassal, dit la Pucelle, pour le jeu coutumier, pour être marté en l'angle. Lors commencèrent d'eux à danser pour le premier trait faire: là étoient Payens qui de tous côtés regardoient Huon, mais peu lui en chaloit, lors de penser à son jeu, lequel il avoit ja commencé, & tant que Huon avoit ja perdé partie des pions, dont commença grandement à changer de couleur, & devint aussi vermeil comme une rose, la Demoiselle, qui bien l'apperçut, lui dit: Vassal, à quoi pensez-vous? bien peu s'en fait que

ne soyez marté, allez tôt vous ferez mout pere trancher le chef. Dame, ce dit Huon, ce jeu n'est pas encore, outre grande horreur & grande vergue poura avoir vostre pere, moi qui suis valet d'un pauvre menestrier; quand les barons qui là étoient ouïent Huon, ils commencèrent tous à rire. Et la pucelle qui de l'amour de Huon étoit si éprise pour la grande beauté qui en lui étoit, qu'elle le fit presque toute oublier, & délaissa son jeu pour penser à Huon par quoi elle perdit dont Huon eut bien grand joie, & appella le Roi, & lui dit: Sire, pouvez vous voir comme je çais jouer, car si un peu je voulois penser à moi il me seroit aisé de marter votre fille. Et quand le Roi vit ce il dit: ma fille, levez vous, que maudite soit l'heure qu'on je vous engendrâ, grand deshonneur me faites, quand tant de hauts hommes avez marté, & je vois ici devant moi que par un garçon, valet d'un menestrier avez été martée. Sire, dit Huon, ne vous troublez en rien; car s'il vous plaît la gageure que vous m'avez faite demeurera en ce point. Voise votre fille deviser en sa chambre avec ses pucelles, ob bon lui semblera, & moi j'ai servir mon menestrier. Vassal, ce dit Yvoirin, si cette courtoisie me veux faire, je te ferai dériver sept mars d'argent. Sire, ce dit Huon, puis qu'il vous plaît, je suis content de faire votre volonté; & la pucelle s'en fut mal conteste & couroucée, & dit en elle-même: Ha! mauvais cœur failli, de Mahom sois tu confonda, car si j'eusse su que autre chose n'eusse fait, je n'eusse bien marté, si en eusse eu le chef tranché; ainsi demeurera la chose jusqu'au lendemain matin que le Roi Yvoirin fit crier par toute la cité que chacun s'armât & montât à cheval, & que sa volonté étoit de chevaucher dessus ses ennemis.

Alors de tous costez, si là eussiez été,

DE BORDEAUX.

vous eussiez vu maintes hommes armés & montés sur des dériers & maintes hautes étinceles & reluire au Soleil, maintes trompettes, maints tambours, & aussi maints Eléphants commencent à bondir & à sonner; si très-grand bruit demendoient parmi la Cité de Montbrant, que merveilles étoit à les ouir.

Comment Huon fut armé & monté sur un pauvre roussin, & alla après les autres à Ansalerne.

Quand Huon vit qu'il n'avoit de quoi s'armer, le cœur lui commença à attendre bien fort, car bien volentiers fût avec les autres, s'il eût eu un cheval sur quoi il pût monter. Il vit le Roi Yvoirin, & dit: Ha! Sire, je vous prie que me fassiez donner un cheval & armes, afin qu'avec vous puisse aller en bataille, & que voyez comment je m'y çaurai aider: Vassal, dit Yvoirin, bien me plaît que veniez. Lors le Roi commanda à l'un de ses chambellans qu'on lui donnât cheval & armes, & icelui répondit, & dit: Sire, regardez ce que ferez, car souvent advient que tels compagnons volans sont d'un fort léger courage; si vous lui donnez un dérier, tôt s'en pourroit aller, aussi-bien de l'autre côté comme du vôtre, jama's ne me croyez, si ce n'est un valet tout affecté. Quand Yvoirin entendit le payen il lui dit: puis qu'ain si pourroit être, faites qu'il soit armé d'écu & de heaume, & d'un bon haubert double, & de quelque cheval de petit prix afin qu'il n'ait cause de s'en aller si loia, que bien on ne le puisse attraper.

Droit à cette heure comme de Huon devisoient, avisa là un payen; lequel voyant que le Roi Yvoirin ordonnoit qu'il fût armé, il s'en partit, fut au palais, & prit une grande épée bien enrouillée, laquelle

il avoit long-temps gardée en un coffre, si l'apporta à Huon, & lui dit: Vassal, je vois bien que pas n'avez ni basson ni espée dont aider vous puissiez, & pour ce prenez cette épée, que bien long temps ai gardée dans mon coffre. Le payen la donna à Huon en se mocquant, pource qu'avis lui étoit que l'espée étoit de petite valeur. Huon prit l'espée, si la tira hors du fourreau, & vit que dessus étoit escrites lettres en bon François qui disoient cette espée forgea Galans, lequel en son temps eût forgea trois, celle que le payen avoit donnée à Huon, fut l'une des trois, dont l'une fut Durandal qui depuis fut à Roland, l'autre fut Courtois.

Quand Huon eut lu & vu ce que dessus étoit écrit, il fut mout joyeux, & dit au payen: Ami, qui cette épée m'as donnée, je te remercie, & promets que si je puis vivre, je te la rendrai au double. Alors que Huon eut la bonne épée, on lui fit apporter bon haubert, bon heaume & écu, & une lance, dont le fer étoit mout enrouillé; mais bien peu en chaloit à Huon, pour le grand désir qu'il avoit de se trouver en lieu où il put montrer sa vertu, après que les armures lui furent apportées, on lui amena un vieil cheval maigre tout pelé, & avoit le col long & grosse teste à merveille; & quand Huon vit ce cheval, il le prit par la bride & monta dessus, sans mettre pied à l'estrier, en présence de mille payens qui là furent, & il y eut aucuns qui dirent que point n'étoit bien fait de lui avoir donné cheval dont on ne se pouvoit aider. Quand Huon fut monté sur ce maigre cheval, il fut grandement dolent, car bien apperçut qu'ils se rioient de lui: si dit si bas que nul ne le pût ouir: Payens de vilaine affaire, si je puis encore un an vivre, je vous rendrai pour certain ce que me donnez à mort querie. Ainsi, disoit Huon, qui se mit en

HISTOIRE DE HUON

chemin après les autres. Mais pour quelque chose qu'il se fit ferir le cheval des éperons il n'alla que son pas : dont là furent plusieurs payens qui de lui se mocquoient, mais peu lui en chaloit : le Roi Yvoirin se partit de Montbrant, & toute sa chevalerie se mit aux champs, pour sur attendre ses gens, puis quand tous furent dehors issus, ils s'en parit & prit le chemin devers Anfalene : pas n'étoit loing de Montbrant que de quatre lieues, quand là furent venus ils commencerent à courre devant la cité, & leverent la proie tant que oncques en leur pâtaires ne demeura vache, ni bœuf, mouton ni brebis, que tout n'elevassent, & firent mener devers Montbrant. Alors que l'Admiral Galaffre vit le Roi Yvoirin devant la Ville, & qu'ils avoient eblevés toute la proie pour mener à Montbrant. Il eut tel deuil que son sens cuida issir, tant fut dolent & triste, il vit devant lui Esclarmonde & lui dit : le grand amour que j'ai en vous m'est aujourdhui cher vendu ; car par vous je vois mes pays détruits & mes hommes occis & menés en servage. Sire, dit Esclarmonde, de ce me déplaît bien, puisqu'un si grand mal vous est veau pour moi, en vous est de moi readre, & par ainsi vous & votre pays serez en paix. Belle, dit Galaffre, ja ne plaist à Mahom que pour la peur que j'aye d'Yvoirin votre oncle, je vous rende en ses mains jusques à ce que de vous aye fait ma volonté. Sire, ce dit la pucelle, de moi pouvez faire à votre plaisir, après que mon vœu sera accompli. Belle, dit Galaffre, avant que de vous readre à votre oncle le Roi Yvoirin, je n'aurai pied de terre que premier ne soit détruite.

Comme Huon combatit Sorbrin, l'ocit & gagna le bon dérier Blanchardin sur lequel il monta, & gagna la bataille, & fut amené en triumphe à Montbrant.

Quand Sorbrin le neveu de l'Admiral Galaffre entendit son oncle qui ainsi se tourmentoit, lui dit : bel oncle, ne foyez de rien ébahi, ce Yvoirin de Montbrant vous emmene vos hommes, les vaches & les brebis de la Cité, car pour une des vôtres, si je puis longement vivre, pour une que avez perdue vous en rendrai quatre, & vous dirai comment : je m'en irai armer, puis faillirai là-dehors, & dirai à Yvoirin qu'il m'avoit un ou deux de ses plus hardis chevaliers de son ost à qui je me puisse combattre, & si chose est que je sois vaincu par son chevalier, vous serez content de lui rendre sa nièce Esclarmonde pour en faire ce que bon lui semblera, & d'autre part si chose advient, dont je ne fais quelque doute, que je mette & décoiffie son homme, il s'en partira d'ici parmi ce que tous les dommages qui à cause de cette guerre vous ont été faits, vous rendre au double ; car trop mieux vaut que la guerre soit finie par deux hommes que tant de gens en soient détruits. Beau neveu, dit Galaffre, onc mieux n'ouïs dire, bien me plaist puisque le vouloit avec de ce faire. Lors Sorbrin s'en alla armer de toutes ses armes, en lui avoit un mout beau Chevalier, car en Cour payenne on ne trouva son pareil, si qui à lui s'approchât de vaillance, puis quand il fut armé on lui amena blanchardin son dérier, la bonté qui étoit en lui passoit les autres, & quand est de beauté de cheval, oncques plus beau ne fut vu, car une neige n'étoit plus blanche qu'étoit le dérier ; des ornemens dont il étoit paré ne vous fais mention, mais tant vous oïez dire que peu d'hommes se trouveroient qui sceussent priser ce que la bride, la selle & le poitrai & les autres atours valoient, tant étoient riches : quand blanchardin lui fut amené, il monta dessus sans mettre le pied en l'étrier. Puis lui fut donnée grosse

DE BORDEAUX.

lance, s'en partit de la Cité tout armé. Et quand il fut dehors il vit de loin le Roi Yvoirin, si lui cria tout haut : A toi, Roi Yvoirin, m'envoie l'Admiral Galaffre, te mande de par moi que tu fasse armer l'un des plus vaillans de ta cour, & le fais venir contre moi pour me combattre, & si chose est qu'il me puisse vaincre, il te rendra ta nièce Esclarmonde, & si ton homme est vaincu par moi, tu t'en retourneras en ta Cité, & lui laisseras la belle Esclarmonde ta nièce. & avec ce lui rendras tous les dommages qui à la cause de cette guerre a eus par toi. Et quand Yvoirin ouit ce payen, il regarda à l'entour de lui, pour sçavoir si nul y auroit de ses gens, qui cette bataille voudrôt entreprendre pour lui à l'encontre de Sorbrin ; mais il n'y eut payen si hardi qui un seul mot osât sonner, car ils le doutoient trop fort, & craignoient pour la grande fierté qui étoit en lui, & disoient entre eux que celui qui à l'encontre de lui iroit finiroit très-misérablement ses jours. Et à cette heure que Yvoirin parloit à Sorbrin, Huon étoit entre les payens qui ouit tout ce que Sorbrin avoit dit, & d'autre part ne voyoit personne qui à l'encontre de Sorbrin s'osât montrer ; il se mit au mieux qu'il put, hors de la foule sur son maigre courcier ; si le ferit des éperons, mais pour coup qu'il lui seût donner, il ne seut pas faire trotter ni galopper. & cette heure ce vieil menestrier son maître, regarda que Huon son valet se mettoit sur les rangs pour combattre ledit payen, & que si mal'ement étoit monté, il s'écria fort haut, & dit : Sire roi Yvoirin, mont vous doit tourner vilenie quand un tel cheval, qui rien ne vaut, avez donné à mon valet, qui s'en va combattre à l'encontre de Sorbrin, lequel nul de vos gens n'a osé combattre ; grand peché avez fait que meilleur cheval que lui a fait délivrer. Et Huon qui de dans

les rangs s'étoit mis, commença à crier au payen, & lui dit : Sarazin, ie te prie que tu parles à moi. Anzi, dit Sorbrin, quelle chose me veux tu demander. Payen, dit Huon, je te prie qu'à moi veuille éprouver ta vertu ; Vassal, dit Sorbrin, je te prie que dire me veuille qui tu es, ou Payen ou Sarazin. Vassal, dit Huon, je ne suis payen ni Sarazin ; mais je suis Chrétien croyant en la loi de Jesus Christ, & te prie que si maintenant me vois pauvre & nud, que pource ne me dépise ; car je suis parti de noble extraction, parquoi je te requiers sur ta Loi que tu ne me laisse aller sans bataille. Vassal, dit Sorbrin, de ce que tu me requiers fais grande folie, car tu acquiers ta mort, j'ai pitié de toi, & pource je te conseille que tu t'en retourne en arriere. Payen, dit Huon, plus cher aimerois mourir que je m'en retourne devant qu'à toi aye jouité. A tant laissèrent le parler, & s'éloignèrent tous deux pour prendre leur course ; mais pour quelques choses que Huon seût frapper cheval, pour oncques n'avança en rien, dont Huon fut mout déplaisant, & dit : Ha ! vrai Dieu, je te prie que cette grace me veuille faire que le dérier sur qui est ce payen monté je le puisse gager. Huon voyant que son cheval ne vouloit aller avant ni arriere, il se mit en travers en joustant l'écu à son ennemi, & Sorbrin vint courant sur le puissant dérier bruyant comme la tempête, & baissa la lance, dont il ferit Huon d'un merveilleux coup dessus son escu, que onc boucle ni esen ne put tenir à l'encontre du coup que tout ne fût percé, mais la lance brisa & vola en pièces ; autre mal ne souffrit Huon, ni oncques pour le grand coup il ne s'en remua point, non plus que s'il eût heurté à une tour, dont le Roi Yvoirin & les autres payens qui virent ce furent émerveillés du coup sans tomber à terre, meut ils louoient & prisoient Huon

HISTOIRE DE HUON

Par Mahon, dit Yvoirin, notre homme est fier, & plein de grande hardiesse; or que plût à Mahon que son cheval fût monté. Hion, qui le grand coup avoit reçu, plein de hardiesse, jeta sa lance, & prit sa bonne épée à deux mains, de laquelle il ferit le payen, au passer qu'il fit devant lui, & l'assena sur le heaume d'un si très-horrible coup, qu'onques le heaume, ni le coiffe d'acier qui dessous étoit ne le put garantir qu'il ne le fendit jusqu'à la poitrine, si tomba mort à l'envers. Hion qui habile étoit, si saisit le ban dérier blanchardin par la resne, & descendit du sien, & sans mettre le pied en l'épée saillit sur le bon dérier du payen, & laissa le sien tout recru enmi le champ. Puis quand il se vit sur blanchardin, il le ferit des éperons, & le faisoit sauter & tourner d'un côté & d'autre, pour sçavoir si bon étoit comme il lui étoit avis. Et quand le dérier se sentit éguillonné, il commença à faire des sauts contremont, qui sembloient que ce fût foudre, mout s'émerveilloient les payens de ce que dessus pouvoit tenir sans tomber à terre, puis quand il l'eut éprouvé & tourné de côté & d'autre, il ne l'eût pas donné pour un Royaume si s'en vint devant le Roi Yvoirin, en faisant des petits sauts que mout bien lui sembloit. Par Mahon, ce dit le Roi Yvoirin, mieux semble ce cheval être fils de Roi ou de Prince, que d'être valet de menestrier. Il s'en vint devers Hion les bras tendus, si l'embrassa en lui faisant bien grande fête. Les payens qui dedans Anfalerne étoient avec l'Amiral Galaffre, ils saillirent dehors de la cité, ainsi que dessous étoient issus, Galaffre regarda, & jeta les yeux à terre; il vit son neveu mort, il s'approcha près de lui, & se passa trois fois, en faisant de grands & piteux regrets, & disoit: Ha! mon très-cher neveu, bien dois pleurer votre belle jeu-

nelle, quand ainsi piteusement vous vîtes occis & mis à mort certes si longuement puis vivre votre mort sera chère vendue; il fit prendre le corps & emporter en la cité à grandes pleurs & grands cris, puis lui & ses hommes vinrent se ferir en l'estour, & y vit on mout grande occision faite d'un côté & d'autre; mais de tous ceux qui là étoient assemblés, Huon faisoit choses merveilleuses, car il détraisoit & découpoit, il leur arrachoit les heaumes hors de la tête qu'il leur desfilloit du pommeau de l'épée, tellement que le sang & cervelle en faisoit saillir hors, quand à plein coup ne les pouvoit atteindre, il les abattoit & esclavantoit; mais tous à plein coup les sçavoit atteindre; tant fit par sa haute prouesse que en peu d'heure si hardi payen n'avoit qui l'osât atteindre, mais le fuioient comme les brebis font le loup, tellement se contint par la force de ses bras, qu'en peu d'heure il les mit à pleine desconfiture, & fut force à l'Admiral Galaffre de soi partir de ce lieu, & à grande peine entra-t-il en sa Cité, bien dolent & courroucé de la perte qu'il avoit faite, car les trois parts de ses gens laissa morts en la place, & tout par la vaillance & hardiesse de Huon qui étoit si grande que le Roi Yvoirin & plusieurs de ses Barons s'arrestèrent tous courus pour regarder les grandes merveilles qu'il faisoit, & ainsi que Huon se combattoit, il avisa le payen qui la bonne épée lui avoit donnée. Si lui souvint de la promesse qui lui avoit faite, il haussa sa bonne épée contremont, de laquelle il assit sur un payen par telle vertu qu'il le pourfendit jusques à la poitrine, & tomba mort, puis prit le cheval par la bride, & le donna à celui qui la bonne épée lui avoit donnée en lui disant: Ami, prenez en gré le don que je vous fais en guerdon de votre épée que me donnaistes. Sire, dit le payen, je vous remercie

DE BORDEAUX.

Quant le Roi Yvoirin les vit, il marcha devant, & prit huon par la main, & le Roi dit: Vassal vous viendrez avec moi à table; car trop d'honneur ne vous puis porter pour les bons services que m'avez fait, je vous abandonne tout mon hostiel pour faire ce que bon vous sen biera, prenez de mon or, de mon argent & de mes joyaux pour en faire votre plaisir.

Si veulx & ordonne que tout ce que vous commanderez soit fait comme je le commanderois, tout ce qui est en ces vers est abandonné; mesme ment en la chambre des Dames, je veulx que fassiez vos plaisirs.

Quand j'irai dehors je veulx qu'avec moi veniez. Sire, ce dit Huon, du grand honneur que vous me présentez je vous en remercie: lors s'assirent à table, le Roi Yvoirin fit asséoir Huon auprès de lui, pour le plus honorer, après ce qu'ils eurent bu & mangé, les tables furent levées; le Roi Yvoirin & huon demeurèrent seuls sur les riches tapis de soye. Alors Mouffier le menestrier apointa la vieille, par laquelle il fit jeter un si très-merveilleux son que les Payens qui là étoient furent tous émerveillez, car un si doux son faisoit la vieille qu'il sembloit que se fust sitées de mer qui là chantoient, dont le Roi Yvoirin & ses Barons eurent si grande joie au coeur, qu'avis leur étoit qu'ils fussent en la gloire de Paradis, parquoi il n'y eut payen qui ne lui donnât robes, manstans, & beaux joyaux. Le menestrier vit huon assis auprès du Roi Yvoirin, & lui dit: Vassal, j'étois bien votre maître & maintenant suis votre Menestrier.

Aviz m'est que de moi vous tenez bien peu de conte. je vous prie que veniez vers moi pour ressembler les robes & manstans qui par les seigneurs mesonidons ainsi qu'autrefois avez fait. Quand le Roi &

Quant le Roi Yvoirin les vit, il marcha devant, & prit huon par la main, & le Roi dit: Vassal vous viendrez avec moi à table; car trop d'honneur ne vous puis porter pour les bons services que m'avez fait, je vous abandonne tout mon hostiel pour faire ce que bon vous sen biera, prenez de mon or, de mon argent & de mes joyaux pour en faire votre plaisir.

Si veulx & ordonne que tout ce que vous commanderez soit fait comme je le commanderois, tout ce qui est en ces vers est abandonné; mesme ment en la chambre des Dames, je veulx que fassiez vos plaisirs.

Quand j'irai dehors je veulx qu'avec moi veniez. Sire, ce dit Huon, du grand honneur que vous me présentez je vous en remercie: lors s'assirent à table, le Roi Yvoirin fit asséoir Huon auprès de lui, pour le plus honorer, après ce qu'ils eurent bu & mangé, les tables furent levées; le Roi Yvoirin & huon demeurèrent seuls sur les riches tapis de soye. Alors Mouffier le menestrier apointa la vieille, par laquelle il fit jeter un si très-merveilleux son que les Payens qui là étoient furent tous émerveillez, car un si doux son faisoit la vieille qu'il sembloit que se fust sitées de mer qui là chantoient, dont le Roi Yvoirin & ses Barons eurent si grande joie au coeur, qu'avis leur étoit qu'ils fussent en la gloire de Paradis, parquoi il n'y eut payen qui ne lui donnât robes, manstans, & beaux joyaux. Le menestrier vit huon assis auprès du Roi Yvoirin, & lui dit: Vassal, j'étois bien votre maître & maintenant suis votre Menestrier.

Aviz m'est que de moi vous tenez bien peu de conte. je vous prie que veniez vers moi pour ressembler les robes & manstans qui par les seigneurs mesonidons ainsi qu'autrefois avez fait. Quand le Roi &

Comment Huon de Bordeaux fut en grand honneur & assis à la table du Roi Yvoirin de Monbrant.

ET quand Yvoirin fut rentré dedans Monbrant & ses hommes s'allèrent desarmer; sa belle fille lui vint à l'encontre pour lui faire la feste; quand le Roi Yvoirin vit sa fille il la courtoisier, & lui dit: ma très-cherre fille, en bonne heure fûtes mariée au Jeu de l'Echiquier; car le jour de la bataille qu'avez eue à l'encontre de l'Amiral galaffre, a été déconfite par la prouesse & vaillance du jeune valet, par qui vous fûtes mariée, dont je loue Mahon, car par lui je suis au dessus de mes ennemis & avec ce s'est combattu corps à corps à l'encontre de Sorbris neveu de l'Amiral galaffre & l'a occis, mais j'espere vivre un an, le grand service qu'il m'a fait lui vendrai guerdon; après ces paroles dit le Roi Yvoirin monta au palais & sa fille & huon s'en vint tout droit descendre où étoit le menestrier logé, puis se desarma & s'en vint avec son Maître au Palais.

Quant le Roi Yvoirin les vit, il marcha devant, & prit huon par la main, & le Roi dit: Vassal vous viendrez avec moi à table; car trop d'honneur ne vous puis porter pour les bons services que m'avez fait, je vous abandonne tout mon hostiel pour faire ce que bon vous sen biera, prenez de mon or, de mon argent & de mes joyaux pour en faire votre plaisir.

Si veulx & ordonne que tout ce que vous commanderez soit fait comme je le commanderois, tout ce qui est en ces vers est abandonné; mesme ment en la chambre des Dames, je veulx que fassiez vos plaisirs.

Quand j'irai dehors je veulx qu'avec moi veniez. Sire, ce dit Huon, du grand honneur que vous me présentez je vous en remercie: lors s'assirent à table, le Roi Yvoirin fit asséoir Huon auprès de lui, pour le plus honorer, après ce qu'ils eurent bu & mangé, les tables furent levées; le Roi Yvoirin & huon demeurèrent seuls sur les riches tapis de soye. Alors Mouffier le menestrier apointa la vieille, par laquelle il fit jeter un si très-merveilleux son que les Payens qui là étoient furent tous émerveillez, car un si doux son faisoit la vieille qu'il sembloit que se fust sitées de mer qui là chantoient, dont le Roi Yvoirin & ses Barons eurent si grande joie au coeur, qu'avis leur étoit qu'ils fussent en la gloire de Paradis, parquoi il n'y eut payen qui ne lui donnât robes, manstans, & beaux joyaux. Le menestrier vit huon assis auprès du Roi Yvoirin, & lui dit: Vassal, j'étois bien votre maître & maintenant suis votre Menestrier.

Aviz m'est que de moi vous tenez bien peu de conte. je vous prie que veniez vers moi pour ressembler les robes & manstans qui par les seigneurs mesonidons ainsi qu'autrefois avez fait. Quand le Roi &

Quant le Roi Yvoirin les vit, il marcha devant, & prit huon par la main, & le Roi dit: Vassal vous viendrez avec moi à table; car trop d'honneur ne vous puis porter pour les bons services que m'avez fait, je vous abandonne tout mon hostiel pour faire ce que bon vous sen biera, prenez de mon or, de mon argent & de mes joyaux pour en faire votre plaisir.

Si veulx & ordonne que tout ce que vous commanderez soit fait comme je le commanderois, tout ce qui est en ces vers est abandonné; mesme ment en la chambre des Dames, je veulx que fassiez vos plaisirs.

Quand j'irai dehors je veulx qu'avec moi veniez. Sire, ce dit Huon, du grand honneur que vous me présentez je vous en remercie: lors s'assirent à table, le Roi Yvoirin fit asséoir Huon auprès de lui, pour le plus honorer, après ce qu'ils eurent bu & mangé, les tables furent levées; le Roi Yvoirin & huon demeurèrent seuls sur les riches tapis de soye. Alors Mouffier le menestrier apointa la vieille, par laquelle il fit jeter un si très-merveilleux son que les Payens qui là étoient furent tous émerveillez, car un si doux son faisoit la vieille qu'il sembloit que se fust sitées de mer qui là chantoient, dont le Roi Yvoirin & ses Barons eurent si grande joie au coeur, qu'avis leur étoit qu'ils fussent en la gloire de Paradis, parquoi il n'y eut payen qui ne lui donnât robes, manstans, & beaux joyaux. Le menestrier vit huon assis auprès du Roi Yvoirin, & lui dit: Vassal, j'étois bien votre maître & maintenant suis votre Menestrier.

Aviz m'est que de moi vous tenez bien peu de conte. je vous prie que veniez vers moi pour ressembler les robes & manstans qui par les seigneurs mesonidons ainsi qu'autrefois avez fait. Quand le Roi &

Aviz m'est que de moi vous tenez bien peu de conte. je vous prie que veniez vers moi pour ressembler les robes & manstans qui par les seigneurs mesonidons ainsi qu'autrefois avez fait. Quand le Roi &

HISTOIRE DE HUON

les Barons l'ont eueils comme n'encourraient tous à dire tant qu'ils peurent. A tout vous laisserai à parler d'eux, & vous parlerai de Gerasme.

Comme Gerasme arriva à Anfalerna par fortune, & le vint l'Admiral Galaffre, pour lui aider à maintenir sa guerre, & comme Esclarmonde parla à lui.

Bien avez vous par ci devant les aventures qui adrirent à Huon, & comment le vieil Gerasme se départit lui troisième, & laissèrent la Huon, parce qu'il ne les vouloit croire, dont depuis lui en mal-advint, ainsi que par ci devant avez euy Gerasme, & ses compagnons qui dedans la petite nef se mirent avec lui, & allerent vogant par la tempête & orage qui étoit en la mer, sans qu'on sçait que Huon fût devenu, mais mieux ils caidoient mort que vif, si advint un mois après ou environ ils arrivèrent par une autre tempête qui leur survint, qui tout droit les porta au port d'Anfalerna. Et quand Gerasme vit qu'ils furent-là arrivés, il dit à ses gens, Seigneurs pas ne sommes arrivés à bon port. Et cette Cité est demeure un Roi payen qui ne croit en Dieu, de plus fier payen on ne trouveroit jusques à la mer rouge, & se nomme par son nom l'Admiral Galaffre, si Dieu n'a pitié de nous, je ne puis voir que la mort. L'Admiral Galaffre étoit levé de table, & s'étoit veu appuyer sur l'ense des fenêtres de la tour, & regarda en bas sur la marina, si avisa la nef où les barons étoient, & les ayant apperçus il descendit hastivement lui & ses gens, désirant de sçavoir qui étoient ceux-là qui étoient arrivés: il s'aprocha de la nef où les barons étoient, & leur dit: Seigneurs, quels gens êtes-vous, qui dans mon port êtes anchrés; Sire, dit Gerasme, nous sommes François qui venons d'adorer le Saint Sépulture,

mais la fortune qui a été moult grande & terrible nous a ici par force amenez, & pource, sire, si aucun robat de vous peut nous sommes prêts de faire à votre plaisir. Seigneurs, ce dit l'Admiral, ne veuillez douter que par moi & mes gens avez nul déplaisir: car si demeurer voulez avec moi vous êtes bien arrivés.

Sire dit Gerasme, si il vous plaît vous nous direz la cause pourquoi: Seigneurs, dit l'Admiral je le vous dirai: verité est que ci-près de moi demeure le Roi Yvoirin de Montbrant, lequel me fait grande guerre, il m'a occis mes hommes & mes détruit tout mon pays, dont j'ai grand deuil en mon cœur.

Sire, dit Gerasme, si votre droit est juste, nous sommes tous prêts de vous aider; car autrement si beasse querelle n'avez, jamais avec vous ne voudrions demeurer. Seigneurs, dit l'Admiral, je vous dirai la verité quel droit jedeis avoir. Veritablement un jour que j'étois appuyé sur l'ense des fenêtres de ma tour, tout comme j'étois quand ici estes veu, si avisi venir une nef laquelle se vint anchrer à l'endroit où vous êtes, par dessus la nef étoit une belle Demoiselle, qu'on dit galiots menaient à Yvoirin de Montbrant, je ne sçai où ils l'ont prise, & fut fille à l'Admiral Gaudisse, dont Mahom puisse avoir l'ame, bien sçai que si Yvoirin eut veu la Demoiselle, qu'il l'eût fait ardoir, pource qu'on lui a dit qu'elle a été cause de la mort de son pere Gaudisse, qui fut frere de Yvoirin de Montbrant, lequel est oacle de la Demoiselle: & quand je fus averti que les dix galiots vouloient livrer la nacelle entre les mains d'Yvoirin je leur offrai & les fis tous déconper, pource qu'ils ne me la vouloient pas doaner, si la Dame celle épaulée.

Et quand Yvoirin le sçut il m'a fait guerre, & est venu devant ma cité avec toute sa

DE BORDEAUX.

puissance, & m'a pris & occis mes hommes, & emmené tout le bétail, chaque jour me vient courir sus, il a avec lui un jeune Vassal, & ne sçai d'où il est né, ne de quel pays; mais quand l'autre jour furent ici venus, il occist un micha neveu qui avoit nom Sorbin, qui étoit fils de ma tante, dont j'ai en cœur telle douleur, que ne m'en puis nullement appaiser, & avec ce emmené son cheval blanchardin, lequel est le meilleur cheval qui soit en dix Royaumes.

Son pareil n'est en ce monde, & pource je vous prie que pour me bien servir qu'avec moi demeurez; & que tant faites que le dit jeune Vassal & le bon destrier m'amenent, si vous le pouvez faire tel que don en aurez qu'à tout jamais en serés riche, & tous ceux qui avec vous sont venus.

Sire, dit Gerasme, si tant est que le jeune vassal revienne, & montrer me le voulez, je vous promets que je mettrai peine de le vous ramener & le destrier aussi. Vassal, dit l'Admiral, si cette courtoisie me faite, je vous abandonnerai mon Royaume pour en faire à votre plaisir. A ces paroles le vieil Gerasme descendit de la nef avec ses compagnons, si entrèrent en la Cité d'Anfalerna avec l'Admiral Galaffre; quand au palais furent entres, Gerasme apella Galaffre & lui dit: Sire moi & mes compagnons vous priens que meutrer nous veuillez la Demoiselle pour qui vous êtes en guerre.

Vassal, dit l'Admiral si étiez je un homme pour rien ne vous les montrerois, mais je vois qu'êtes vieil & ancien, par quoi nulle jeune Dame n'aura cure de vous: l'Admiral prit Gerasme par la main si l'amena en la chambre où étoit Esclarmonde. Et quand la pucelle vit le vieil Gerasme & le reconeurent, dont elle commença à muer couleur, si tombe pesmée emmy la place en jettant un cri moult haut. Quand l'Admiral Galaffre la vit il en fut moult doleat, &

lui demanda: belle Dame, pourquoi demenez-vous tel deuil: vous êtes vous troublée pour ce vassal que j'ai ici amené; Sire, dit Esclarmonde, veni, mais pour une goute qui maintient me prend au cesté dextre, dont sevient m'en adrient grande douleur. & pource, sire, si c'est à votre plaisir, mousterontier parlerois à ce Chevalier François, qui par ceste fois sçavent beaucoup de choses, & pourroit être que aucunement me pourroit enseigner choses dont je serois guérie; car les François sont subtils pour donner bon conseil. Dame dit l'Admiral, bien me plaît qu'à vous parle en secret. La Demoiselle appolla Gerasme, & lui dit Vassal je vous prie qu'aucun bon conseil me veuillez donner, afin que de mal que je sens je puisse être allégé. Dame, dit Gerasme, pour l'honneur de vous & de l'Admiral qui est ici présent, je vous aiderai & ferai tant que votre douleur sera allégée.

Lors Gerasme apperçut la volonté de la Demoiselle, il s'aprocha d'elle, & s'appuyèrent tous deux sur une couchette qui là étoit: Gerasme, dit la Demoiselle, je vous prie que dire me veuillez quelles adventures vous a ici amené. Dame, dit Gerasme, venus ici sommes par orage & par tempête qui sur la mer nous a pris; puis je vous prie Dame, dites moi qu'es devenu Huon; par ma foi, dit la Demoiselle, je crois de verité qu'il soit mort, car quand de nous vous départistes, une si merveilleuse tempête nous eleva, que tous ceux qui en votre nef étoient furent peris & noyez, & la nef effondrée & déventée par pieces, puis tous deux nous sauvâmes sur une table de bois, sur laquelle arrivâmes en une île qui près de là étoit, & quand fusmes à terre, il survint dix galiots qui par de ça m'ont amenée, & laissâmes Huon liés des pieds & mains, les yeux bandés, de-

HISTOIRE DE HUON

dans l'ill. couché que pouvoir n'avoit de se relever. & ceux qui ainsi le lierent furent les dix gaisars qui exortèrent à meurerent lesquels l'Admiral Galaffe a fait occire & détraucher, & pour ce je sçai de certains que Huon est mort. Dieu lui fasse pardon, & je suis ici avec cet Admiral qui m'a épousée & prise à femme, mais auc n'ont compagnie charnelle avec moi; car je lui ai fait entendre que j'avois fait vœu à Mahom que d'ici à deux ans homme n'aura part à moi charnelle ment, pour l'amour de Huon que je ne puis oublier.

Ainsi que vous m'avez ouï dire ai je fait entendre à l'Admiral, lequel m'a bien creu, ni j'arant que je puisse vivre ne mettrai huon en oubli, & me gardrai toujours de tous les hommes qui aujourd'hui sont vivans. Ah! sire Gerasme, si tant pouvez faire que avec vous puisse échaper d'ici, vous me ferez grande courtoisie. Car quand à d'ici serai échappée. & je puisse venir en terre chrétienne, mont volontiers me rendrai je en quelque Abbaye de Nonnes, ains que tout le temps de ma vie puisse prier pour l'ame de Huon mon ami. Dame, ce dit Gerasme, ne soyez de rien ébahie, car si j'échape de ce lieu vous emmènerai avec moi. L'Admiral qui là étoit en la chambre, où il devoit avec les autres Dames, s'écria & dit: Vassal, trop faites grande parlemens à la Dameselle, venez avant trop de meures y avez. Adonc Gerasme & Esclarmonde vinrent & l'Admiral Galaffe prit Gerasme par le bras, & le mena en la salle manger.

Comme le Roi Yvoirin vint devant Anfalorne, comment Huon & le vieil Gerasme se combattirent ensemble, puis se reconnurent; comme ils entrèrent dans Anfalorne, enfermant Galaffe dehors, & comme Yvoirin fit mener Moufflet aux fourches, & comme il fut reconnu par Huon.

L'Histoire nous relate que Huon dit à l'Admiral, Sire, faites armer vos gens & allons vir Anfalorne: le Roi lui dit je le veux: alors Huon qui étoit défilé de se trouver en la mêlée. se fit armer de toutes pièces. Puis fit armer Blanchardin son bon destrier & monta dessus, & prit une grosse lance en son poing, & incontinent le Roi & ses gens sortirent de Mon-brant & vinrent devant Anfalorne, & quand ils furent devant la Ville, ils se mirent à bataille: huon qui étoit monté défilé, se d'acquiesce de la renommée vint jusqu'à la porte de la Ville, la lance au poing, & se prit à crier à ceux qui étoient aux carreaux, & leur dit: où est Galaffe votre Seigneur ains lui dit: qu'il viciens jouter avec celui qui son neveu a mis à mort, que je lui en veux faire autant ou il me rendra Esclarmonde: Galaffe qui étoit près de là où étoit Huon le reconnut: alors il dit à Gerasme, Vassal, je vous mènerai celui qui tant d'ennuy m'a fait.

Or verrai je si la promesse que m'avez faite me tiendrez. Sire, dit Gerasme, par la foi que je dois à Dieu, l'homme de le cheval vous rendrai en vos mains: lors Gerasme monta à cheval & prit sa lance en sa main, il étoit beau chevalier & puissant de corps. Et quand il fut sur son destrier, Galaffe commanda que chacun fut armé. Puis fut la porte ouverte & Gerasme fut le premier sorti dehors.

Quand il fut hors la Cité, il choisit Huon si ferit le destrier de l'épéron, la lance au poing & son écu devant: quand Huon qui de l'autre part étoit, vit Gerasme qui si fierement venoit, il brocha Blanchardin, & vint à l'encontre de Gerasme la lance au poing, & Gerasme d'autre part, & s'en accourant sans dire un seul mot sur les écus, par telle fierté qu'aucque bouclier ni écu ne demeura entier, & fut le coup des deux sur sids, qu'ils tombèrent par terre: eux

DE BORDEAUX.

Et leurs destriers; mais ils mirent chacun l'épée au poing, dont ils s'entredontèrent de grands coups: huon dit: vrai Dieu, veuille moi secourir, & me donner cette grâce qu'avant que de mourir puisse voir la belle Esclarmonde ma mie & se disoit ainsi: neant pour ce que pas ne cruidait que celui à qui il se combattoit le pût entreprendre ni jamais n'eussent pensé que ce fust Gerasme: il vint donc vers Gerasme l'épée au poing fort virement pour s'occire, car ce jour de la vie n'avoit reg. si grand coup ni plus pesant. Quand Gerasme entendit Huon, à sa parole le reconnut si jeta ses épées, Quand Huon vit ce, il s'en donna grand merveille de ce que son épée avoit jetée, car jamais en ce jour Huon n'eût déigné le toucher. Payen, dit Huon, qu'as-tu en pensée? feras-tu paix? ou si tu te veux battre. Sire, ce dit Gerasme, venez avant & me tranchez le col, car je l'ai mérité.

Quand Huon l'ouï tantôt il reconnut Gerasme, dont il eut telle joie qu'il n'est possible de l'avoir plus grande. Les payens qui les regardoient furent bien émerveillés, quelles choses les deux champions avoient touré. Huon, dit Gerasme, il nous faut hâtivement penser à notre besogne; car je croi que de tous costez les payens s'assembleront: je vous dirai ce qu'il nous faut faire, allez monter sur votre cheval, puis vous emmènerai comme par force en la Cité. La pourrez voir votre amie Esclarmonde, qui aura de votre venue grand joie. Ami, ce dit Huon je ferai votre vouloir, ains monteront sur les chevaux, & Gerasme vint vers huon, & le prit par le heaumont, feignant être son prisonnier, siemens vers la cité d'Anfalorne, & Yvoirin voyant que Gerasme emmèner Huon, incontinent commença à crier, & dit: avant Sarasins, comment laissez vous emmener prisonnier le jeune vassal? Alors les Sarasins de toutes

parts la lance baiffée coururent après Huon, & Galaffe de l'autre part vint à l'encontre de Gerasme: Sire Admiral, dit Gerasme, pouvez de vous aller combattre à l'encontre de vos ennemis, voyez ici le jeune vassal qui verra neveu a occis, je le veis prisonnier en la chartre. Ami, dit Galaffe, je vous prie que quand aurez mis le prisonnier en ma chartre, que retourniez vers moi. Ils vinrent en la cité, & quand ils y furent entrés, ils leverent les ponts contrement & fermèrent les portes, car là dedans n'y avoit demeuré homme qui pût porter armes. Lors quand nos Barons virent qu'ils étoient les plus forts, ils recoururent par les rues, criant. Mais joie S. Denis, ils eussent tout, & puis ils monterent au Palais où étoit Esclarmonde.

Quand Huon l'ouï il eut son heaumont & la baissa, & quand la Dame vit que c'étoit Huon, la joie qu'elle de mena fort grande. Ains que Huon & Esclarmonde se baïsoient & faisoient bonne chère, les Sarasins se battoient l'un contre l'autre, & y avoit des morts beaucoup, & les deux Rois se battoient ains l'un contre l'autre, & comme ils se battoient, il y vint deux Sarasins qui étoient sortis de la Ville, ils vinrent devant l'Admiral Galaffe & lui dirent:

Ha! sire, votre cité est perdue par les François qui sont dedans entrés, il n'y a demeuré hommes ni femmes que tous n'ayent occis, celui qui vint lui troisième s'est serviteur de jeune vassal, qui votre neveu a occis; quand les deux François se combattirent, ils se reconnurent l'un l'autre, & sont tous sujets du jeune vassal, qui avec Yvoirin étoit, c'est celui qui a occis l'Admiral Gaudisse. Or sont au Palais, lesquels ont tous tués, excepté trente Dames, qui avec votre femme étoient, lesquelles ont chassées & mises hors la cité; car bien les pouvez voir, elles sont à la porte qu'el-

HISTOIRE DE HUON

res pleurent. Quand Galaffe le entendit, il fut bien enuoyé & dolent. & demandant l'avis de ses gens ce qu'il feroit, ils lui dirent qu'il alloit vers le Roi Yvoirin, & se jetta à ses pieds, en lui priant qu'il aye pitié de vous: sur ce conseil pour le present ne vous sçaurions donner.

Seigneur, dit Galaffe, je le veux bien; s'ors prit l'épée au poing en partant les grandes pressas, il fit tant qu'il vint devant Yvoirin & descendit de son destrier. & lui dit. Sire Roi je teread mon épée, de laquelle s'il te plaît me pent trancher le col, car je l'ai bien desservi, je vous prie m'aider à ravoir ma Cité. que les barons François m'ont prise & ma femme votre nièce Esciarmonde sire, le vassal que tant vous aimez, lequel vint à gages en votre cour avec le messetrier, est le François qui occist votre frere l'Amiral Gandille. Et quand Yvoirin ouit Galaffe, il dit, les quebecasus malheureux que je ne sçavois cela. L'Amiral & le Roi Yvoirin furent d'accord, & jurerent le venter des François. Huon & ses gens abandonnerent la cité, pour ce que trop peu de gens y étoient demeurés pour la garder, ils prirent le Chasteau, lequel étoit tout fort, & estoit assis sur une grande roche, & n'y avoit pays si hardi qui oset approcher. Quand Yvoirin & Galaffe virent la contenance des François, ils firent lever des fourches pour coudre épouser nos gens, puis firent amener Moufflet, & le vouloient faire pendre; mais quand Moufflet fut dessus l'échelle il regarda devers le Chasteau, & se prit à crier: He! Huon, comment me laissez-vous mourir: ayez souvenir de bien que je vous ai fait. Quand Huon entendit le Messetrier, il le reconnoit, car à telle heure il étoit appuyé aux fenestres, il dit à ses hommes Seigneurs je vous prie que tôt soyez armés, car loz vint pendre au messetrier, qui moult debis

m'a fait. Alors sans plus arrêter Gerasme & ses compagnons s'appreterent, si sortirent dehors par une porterne secrète, qu'aucun ceux qui étoient aux fourches ne les virent point, jusqu'à ce que Huon & ses compagnons furent dessus: Huon s'approcha de celui qui devoit pendre le messetrier, & lui donna tel coup d'épée qu'il tomba tout mort, puis fit descendre le Messetrier & le fit fuir par la porterne, les François découperent les payens qu'un seul n'y demeura viv. Alors les payens voyant que les François étoient hors du chasteau, ils coururent au devant, mais Huon & Gerasme les virent venir le petit pas et les attendait faisant semblant de retourner vers la place, & les payens venoient après eux, Huon les ayant aperçus, il bailla sa lance, dont il se couloit le premier qui devant marchoit Gerasme & les autres se mirent en la mêlée; Huon voyant que les payens les poursuivoient, il se retira au chasteau lui & ses gens, fut que Gaaria de S. Omer, qui demoura derrière, dont fut occis rigoureusement, dont Huon en mena grand deuil, & tous ses compagnons aussi.

Comme le bon Prevost Guire frere de Gerasme arriva au port d'Anfalerno, & comme Huon & ses compagnons sortirent d'Anfalerno & se mirent sur mer.

Huon estoit grand deuil de la mort de Gaaria de S. Omer, aussi fut bicalle Roi Yvoirin, quand il vit tant de seigneurs morts par terre: Galaffe appaisa Yvoirin au mieux qu'il pût. Huon & Gerasme sortirent du Chasteau, & allerent se armer sur la marine en attendant la nuit, & quand ils furent été en pleine mer, Huon regarda du costé dextre, & vit venir une nef, & quand il l'eut aperçue, il appella Gerasme & lui dit: regardez à mont, si vous

DE BORDEAUX.

venir une nef il convient que soient chrétiens par l'enseigne que je vois posée sur le mast, en laquelle avoit une grande Croix verteille.

Sire, dit Gerasme, la nef est de France, & ainsi comme ils parloient la nef par la tourmente entra dans le port. Huon s'approcha de la nef & demanda lequel étoit le Patron, & les Mariniers se regardoient l'un l'autre, & Huon vit bien qu'ils avoient peur de lui, car il leur dit: Seigneurs, n'ayez doute de mort, car à bon port êtes arrivés: je vous prie que dire me venilliez d'où vous venez & d'où vous êtes, puis que sçavez parler François je vous le dirai, l'un de vous est de S. Omer, & s'il y en a de la cité de Paris & d'autres Villes de France, mi, dit Huon, n'y en a-t'il point de Bordcaustouy, dit le marinier, il y a un vieux homme, il se fait nommer Guire, nous avons entrepris de passer la mer pour visiter le S. Sepulchre, mais fortune nous a fait ici arriver. Ami, dit Huon, je vous prie que je voye celui qui est de Bordcaux. Alors Guire le Pr. vint, dit Sire, m'voici. Ami, dit Huon, d'où estes-vous, & comment avez-vous nom? Sire dit le Prevost, j'ai nom Guire. Quand Huon entendit qu'il s'appelloit Guire, il dit à Gerasme, très cher sire, venez avant, ici est votre frere. Alors Gerasme vint à son frere, en lui mettant les bras au col & le baillant mon frere, dit Guire, il ne m'en chaut plus de mourir, puis que je vous ai trouvé. Excusez je pouvois voir mon bon Seigneur Huon, je serois trop heureux. Huon frere, dit Gerasme, vous ne mourez pas si tôt, & si vous verrez Huon, c'est celui à qui vous avez parlé. Alors Huon alla embrasser Guire & lui dit, Guire, votre venue est la lieue de mon cœur.

Sire, dit Guire à Gerasme, où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu? Alors Gerasme raconta à son frere comment il avoit

été, & comment il avoit trouvé Huon, & comment il avoit été toujours avec lui.

Alors Huon qui désirant étoit de partir de là, dit à maintes Seigneurs, je vous prie que tout bellement parliez, & vous gardez qu'en cette soit ne mentriez feu de lumière; car devant cette place sont logés deux Admiraux qui ont juré la mort des François. Et pour ce je conseille que d'ici s'en aillent à notre fait. Nous sommes treize & une belle Dame, si vous prierez que dans votre nef nous venilliez mettre, ou autrement vous & nous sommes perdus, & ne devez, car vous serez bien payés. Sire, ce dit le Patron; ja n'est besoin de parler de cela, nous sommes prêts de faire à votre volonté. Alors ils prirent tous les trésors qui étoient au chasteau, & portèrent dans la nef; puis Huon prit Esciarmonde par la main, & lui dit: belle, je vous demande si vous n'êtes pas courroucée de laisser le pays où vous avez été née: Sire dit Esciarmonde, il y a long temps que j'avois désiré de voir ce jour ici. Alors Huon & Esciarmonde entrèrent dans la nef avec Maître Moufflet, Gerasme & ses compagnons y entrèrent aussi. Ils firent lever les anches & voiles en se recommandant à notre Seigneur, & nagèrent si bien qu'ils perdèrent furent à Bordcaux, & quand ce vint comme à l'heure de midi, les deux Admiraux, qui devant Anfalerno étoient au siège, se demandèrent grand merveille de ce qu'ils ne virent homme dans le chasteau qui apperust.

Sire, dit un payen, tous les François s'en sont enfuis. Quand les deux Admiraux l'ouïrent moult furent troubles, hastivement firent armer une galere. & dedans trente payens, si leurs commanderent qu'ils allaissent devant la porterne, laquelle chose ils firent puis quand là furent, ils ne trouverent homme ni femme à qui ils peussent parler. Puis ouvrirent les portes & les

HISTOIRE DE HUON

Admiraux entrèrent dedans mout dolens & courroucez de ce qu'ainsi leurs étoient échapez les bons François. A tant vous laisseront à parler d'eux, & parlerons de Huon, qui sain & saif lui & toute la compagnie sont arrivés au port à Brandis.

Comme Huon & ses gens arrivèrent au port de Brandis, puis allèrent à Rome vers le S. Pere, lequel épousa Huon à Esclarmonde & de leur département, & comme Huon & toute sa compagnie arrivèrent en l'Abbaye de S. Maurice, & comme le bon Abbé manda à Gerard son frere, que Huon étoit en l'Abbaye de S. Maurice.

Ayant donc quitté Anfalerne, delaisié les payens, ils se mirent si bien à cheminer qu'ils arrivèrent à Brandis, où étant ils allèrent au logis de Guerin de S. Omer. Et quand leurs furent venus la Dame qui étoit mout sage & courtoise, vint au devant de Huon, en leur disant: Sire: de votre venue suis bien joyeuse; mais je vous prie que me veulliez dire où vous avez été & où vous avez laissé Gatria Monseigneur; Dame, dit Huon, le celars vous peut aider à le savoir; car il a pleu à Notre Seigneur de l'appeller, il ne faut mener de il davantage. Quand la Dame entendit Huon, de si haat comme elle étoit, se laissa tomber à terre toute pâmée, elle se devoit mieuz être morte qu'en vie. Alors Huon & les barons qui là furent autour d'elle la redresserent & reconforterent. Huon lui dit, Dame r'apaisez-vous, & priez Dieu pour mon oncle Guerin; car tous nous faut passer le pas de ce monde ainsi & par telles paroles appaisa la Dame. Huon desirant de retourner deana au patron de la nef ou s'arranger, dont il l'ex remercia, & puis Huon & Esclarmonde & tous les Barons prièrent congé de la Dame, qui mout radrement

plorait. Huon lui donna un mout riche don, très humblement l'en remercia, quand tout fut près & que leurs bahuts furent accommodés & les muets chargés, ils se partant delà & prirent congé de la Dame, & se mirent au chemin de Rome à grand joie & liesse, & qui fut bien joyeux ce fut le bon Prevost Guire en deux manieres. Si chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à Rome puis descendirent en leur hostel tant qu'ils allèrent tous ensemble ouir Messe, ils trouverent un des gens du Pape. Huon lui demanda où étoit le Saint Pere. Sire, dit l'Escuyer, il est prêt pour dire la Messe, huon & toute la compagnie descendirent de leurs chevaux & vinrent au Palais où le Saint Pere étoit; huon tenoit Esclarmonde par la main, & le bon Prevost guire tenoit Germain son frere, & ainsi les autres deux à deux.

Quand là furent venus, ils trouverent le S. Pere qui parloit avec ses Cardinaux. Lors houp s'approcha de lui en le saluant humblement, le S. Pere regarda huon, il le reconnut, tantost se leva & vint l'embrasser & lui dit; huon, beau fils, soyez le bien venu, je vous prie de me dire si vous avez fait vos affaires: sire, ce dit huon, j'ai eu de mal effez; mais pource qu'il m'éroit commandé de par le Roi, j'en suis venu à bout, j'ai la barbe & les dents de l'Admiral gagnés, & vous voyez ici sa fille laquelle il veut plain lui donner le S. bapteme, puis je l'épouserai: huon, dit le S. Pere, mout me plaît de le faire, mais vous coucherez avec moi cette nuit: sire, dit huon, votre plaisir soit le mien: ainsi huon demeura & toute sa compagnie au logis du S. Pere, puis quand ce vint au matin, le S. Pere fit appeler les fontoues Esclarmonde fut baptisée sans que son nom fut changé, & puis Mouffit le fut & fut appelée Guerin: le bapteme étant fait, le S. Pere lui chanta

DE BORDEAUX.

lui même la Messe, puis Huon épousa Esclarmonde, & le service étant fait on fit les nocés, là où l'on fit des merveilles & les nocés durèrent bien huit jour. Or étant faites Huon prit congé du S. Pere. Alors quand il vit que Huon s'en vouloit aller il lui dit qu'il demeurast, mais Huon s'en voulut aller & remercia humblement le S. Pere. Alors il fit charger deux sommiers d'or & d'argent & les donna à Huon puis de rechef prirent congé du S. Pere & puis partirent de Rome. Ils chevauchèrent tant par bourgs & par cités qu'ils aperceurent la ville & cité de Bordeaux, & quand il eut aperceut la ville il joignit les mains, & dit: Vrai Dieu je vous rends graces de ce qu'il vous a plu me donner & de m'avoir aussi fait cette grace de revoir la cité de Bordeaux, & puis il dit à Esclarmonde, belle vous pouvez voir le Chateau dont vous serez Dame & Duchesse, j'aioit qu'autrefois avez été Reine. Sire dit Guire le Prevost, besoin est que pensiez à vos besognes. Près d'ici est une Abbaye laquelle s'appelle S. Maurice es prez, céans demeure un joly Clerc qui depuis peu est Abbé, si lui faites savoir votre venue & que céans voulez dîner avec lui. Prayest, dit Huon votre conseil est de croire, alors Huon envoya par devant l'Abbé lui signifier sa venue. Quand l'Abbé fut averti de la venue de Huon il devint mout joyeux, & quand il eut fait apprester son logis pour recevoir Huon; il s'en vint au devant de lui avec ses Religieux, & quand Huon les eut aperceus il mit pied à terre & Esclarmonde aussi & Germain & tous les compagnons aussi. L'Abbé dit à Huon sire heurtule soit votre venue; car mout êtes désiré es pays par-deça, long tems y a que vous êtes sorti. Alors tous ensemble allèrent en l'Abbaye, & quand Huon y fut il entra en l'Eglise & baïsa les Reliques &

puis allèrent en la Salle où le dîner étoit appresté & mangerent tout leur saoul. Le bon Abbé étoit assis auprès de Huon, lequel lui demanda comment il avoit fait & si son message étoit accompli. Oui dit Huon: certes dit l'Abbé j'en suis bien aise & puis il lui dit si c'étoit son plaisir qu'il envoyasse querir son frere Girard pour le venir visiter, alors Huon lui dit qu'il en étoit content. Lors l'Abbé sans plus attendre manda un sien Escuyer auquel il donna charge pour aller querir Girard, celui fut près de faire le commandement de son maître. Si ne s'arrêta jusques tant qu'il vint à Bordeaux devant Girard & dit. Sire dans l'Abbaye de S. Maurice votre frere Huon y est si vous voulez venir le voir, il sera bien aise de votre venue. Quand Girard eut ouï le Messager qui pour certain lui affermoit que son frere étoit en l'Abbaye, il lui dit: Vassal retourne & dit à mon frere que je l'irai trouver & quand le Messager fut parti l'ire lui monta au visage qu'il devint plus enflambé que du feu & vint trouver son beau pere, lequel avoit nom Gibouars le plus traître & le plus déloyal du monde & lui dit. Sire donnez moi conseil de ce que je ferai car tous les diables d'enfer ont transporté mon frere Huon jusques à l'Abbaye de S. Maurice: car maintenant par son valet m'a mandé qu'il y étoit, beau neveu dit Gibouars, ne vous ébahissez de rien car si le sens ne me faille, je pense à lui jouer d'on tel tour que mieuz lui vaudroit s'être tenu d'où il vient.

Comment Gibouars de Biefme & Girard machinerent la mort de Huon, & comment le traître Girard vint voir son frere Huon qui en grande joye le reçut.

Les traîtres conspiraient donc la mort de Huon, & Gibouars qui recherchoit

HISTOIRE DE HUON

à faire mourir Huon, dit à Girard qu'il alla voir son frere & lui dit: meuez avec vous escuyers, puis quand la serrez arrivé vous festoyerez votre frere Huon, & ferez semblant de l'aimer. Et quand ce viendra au matin vous le hasterez de se partir; puis quand ce viendra qu'il sera à l'endroit d'un petit bois vous trouverez maniere d'avoir parole injurieuse en vous courrant avec lui, & je serai dedans le bois embusché avec quarante hommes bien armés, bien montés, & quand vous serez contre le bois je sortirai & je ferai mettre à mort tous ses gens. Puis prendrons votre frere & l'emmenons dedans une pauvre chartre qui est au Palais de Bordeaux & là mourra miserablement. Puis direz à Charlemagne que Huon votre frere est revenu sans apporter la barbe ni les dents machelieres de l'Amiral Gaudisse, & que pour cette cause vous l'avez détesu prisonnier, le Roi vous croira, car il hait moult votre frere. Alors Gibonars dit à Girard je m'en vais à son affaire, sire dit Girard, je m'en vais dans l'Abbaye voir mon frere. Le traître sortit de Bordeaux & chevaucha tant qu'il arriva dans l'Abbaye, quand il fut entré dedans vit son frere, alors il lui tendit les bras & le vint baïser comme Judas fit Jesus-Christ. Huon ce que son frere lui faisoit le voyant se prit moult à pleurer, puis le baïsa & accolla moult tendrement. Alors Huon lui dit comment il étoit veau tout seul. Frere dit Girard, je l'ai fait pour un bon sujet; lors il lui dit s'il avoit fait ses affaires, il lui dit que ouy, & qu'il avoit les dents & la barbe de l'Amiral Gaudisse, & avec ce ai meuz avec moi la fille Escarmonde, laquelle ai pris à femme & épousée: mais croi, dit Huon, que j'ai en beaucoup de mal, & m'a aidé un noble Roi de faerie qui se nomme Oberon. Frere dit Huon, dites moi un peu quelle femme vous avez eue,

DE HUON

que l'on dit qu'elle est si riche. Frere dit Girard, c'est la fille du Duc Gibonars de Cicile, qui moult grand Seigneur est, & tient moult de Terres, son surnom est Biefme, frere dit Huon moult me déplaît que telle alliance avez faite, car bien le connois pour telle, que de plus traître on ne pourroit trouver ni de plus déloyal. Frere dit Girard, mal faite de ce dire, car pour tel ne le tiens pas.

Comment les deux Freres se départirent tost après la minuit de l'Abbaye. Et comment le traître Girard commença à prendre paroles à Huon son frere pour ce qu'il approchoient du bois où Gibonars son beau pere étoit en embusché.

Quand les deux freres se devoient de Gibonars, l'Abbé s'approcha & demanda à Huon quand il lui plairoit de venir dîner. Sire dit Huon, quand il lui plaira moi & mon frere ont pris la belle Escarmonde qui lassée & travaillée étoit, fut en une chambre à part & plusieurs de ses gens avec elle. Huon se mit à table, Girard & tous les autres, & Girard regardoit le bon Prevost Gaire lequel haïssoit beaucoup par ce qu'il avoit été chercher Huon, & dit à soit que ce seroit le premier à qui il ôteroit la vie: après qu'ils eurent souppé, les lits furent apprêtés, & Huon appella l'Abbé & lui dit comme à son ami, j'ai de grand trésors & richesses, je vous les veux donner à garder jusqu'à mon retour, & alors que je serai par deça, je vous en donnerai la moitié, mais gardez vous de les donner à d'autres qu'à moi; l'Abbé lui dit si j'ai ce que vous me laissez je le garderai bien, puis après s'allèrent coucher Huon & Girard l'un auprès de l'autre. Girard dit à Huon, frere si bon vous semble je vous éveillerai du matin, car c'est assez apparut

DE BORDEAUX.

que demain la journée sera très-chaude. Frere, ce dit Huon, votre plaisir soit fait, ils se couchèrent en un lit, mais le traître ne pouvoit dormir. Ha! que si Huon eusse connu la trahison que tout fut autrement allé. Alors vint l'heure que les coqs alloient chanter, Girard éveilla Huon & lui dit: Frere bon seroit de vous lever: car tantôt sera jour, il fait moult bon cheminer à la fraicheur, Huon se leva & fit lever aussi ses gens. Sire dit Gerasme que vous êtes matineux laissez moi un peu reposer. Alors Girard dit grand tort avez de ce dire: car celui qui a besoin de faire quelque chose ne peut dormir. Huon dit à Gerasme, c'est la verité comme dit mon frere, j'ai grand envie de parler au noble Roi Charlemagne, adonc se leverent par tout céans. La belle Escarmonde fut presté. Huon & tous ceux qui avec lui étoient, prirent congé de l'Abbé qui étoit fort fâché de ce qu'ils partoient si matin, les portes furent ouvertes, ils monterent sur leurs destriers & s'en allerent tous ensemble. Ha! miserable traître, si Huon sçavoit son dessein lui & ses gens ne seroient pas au danger où ils serent. Le traître les guidoit & les menoit où étoit son beau pere; & la belle Escarmonde apella Huon & lui dit; qu'elle trembloit & avoit peur, Huon la reconforta & lui dit baïsez vous, vous êtes en terre d'assurance; & ja si tôt n'ent ce dit que la mulle où elle étoit ne fit un faux pas, dont e'le pensa tomber: mais Huon la retint par la bride ma foi dit Gerasme grande folie avoas fait de sortir de l'Abbaye devant le jour nous y devrions retourner, le traître Girard disoit que jamais n'avoit vû gens plus peureux qu'eux: en devisant ils trouverent une croix où il y avoit quatre chemins, & Girard sçavoit bien lequel on devoit prendre dont il se mit le premier au chemin; mais ils n'allierent gueres qu'ils aprocherent le

bois où étoit Gibonars & quand Girard vit l'heure qu'il falloit parler, il dit à Huon, je vois bien que vous avez intencion d'aller devers le Roi Charlemagne pour avoir vos Terres & Seigneuries, lesquelles je sçai de verité que vous les suez, je me suis marié & ai pris une noble femme fille d'un Baron il me fait mal quand pour traître le tenez; car si aveusement le sçavoit il seroit votre ennemi, je ne pensois pas que vous revierdrez: maintenant que vous aurez vos Terres je n'aurai plus rien, parquoi regardez ce que me donnerez pour tenir mon état; Huon dit je ne sçai pour quelle cause vous me dites cela: vous sçavez que j'ai assez laissé des trésors dans l'Abbaye, & que à mon retour les partirai, & vous en donnerai la moitié, frere cela ne me contente, car je veux avoir part à la Seigneurie. Quand Huon entendit son frere le sang lui monta au visage, & vit bien que son frere ne cherchoit que d'avoir bruit ensemble: Gerasme qui moult sage étoit apperceut que ce n'étoit que mal, il dit à Huon sire octroyez à Girard ce qu'il vous demande, vous êtes tous deux jeunes hommes, vous conquerrerez assez de terres. Gerasme dit Huon, je suis contents qu'il aye Bordeaux ou Giroville, qu'il prenne celle qu'il lui plaira: frere, ce dit Huon, dites laquelle des deux vous voulez.

Comment les traîtres occirent tous les gens de Huon, excepté Gerasme & la belle Escarmonde lesquels tous trois eurent pied & mains liées & les yeux bandés puis les menerent à Bordeaux & les mirent en une vilein & pauvre chartre.

Quand le traître Girard vit & entendit son frere, qui déjà lui octroyoit sa demande, & que en nulle maniere quelconque il ne se vouloit fâcher à lui, il en

HISTOIRE DE HUON

eut tel deuil que peu s'en fallut qu'il n'en
ragist. il vint devers le Prevost Guire, &
lui dit Guire traître & déloyal par vous il
faut que je perde mes terres & Seignuries
mais par la foi que je dois à celui qui me
créa, avant que je meure je vous ferai tran-
cher la tête de dessus les épaules, enfin é-
tant proche du bois Gibouars sortit & ses
gens l'esca & la lance au poing. Huon les
ayant apperçus fut bien émerveillé, il re-
clama notre Seigneur mout tendrement
qu'il le voulut garder volontiers s'en fussent
retournés en l'Abbaye si ne fusse été si près
de son ennemi, néanmoins il tira son épée
de laquelle il assena si bien le premier qui
au devant de lui venoit qu'il le pourfendit
jusqu'aux dents, il étourdit son coep &
l'abbatit mort par terre, il frapoit à dex-
tre & à senestre, si armé fut été, jamais
sans grande perte ne l'eusse-t'on eu: quoi
il leur vint à mal, ils étoient quarante;
mais il étoit sans armes lui & ses gens, ces
hommes coupoient & détranchoient telle-
ment que à peu d'heure douze des gens de
Huon furent occis en la place, & n'y eut
homme qui vif en échappast hors Huon,
qui fut abbattu par terre. si lui lièrent les
mains. Puis Girard le traître vint vers Ge-
rasme qui abbattu étoit, auquel par force
fit ouvrir la peau du dextre côté, auquel
étoit eserré la barbe & les dents maché-
lières, qui par Oberon féc avoient été mi-
ses. Huon voyant le vieil Gerasme à terre
s'écria à haute voix & dit à Girard, ha fre-
re je te requiers que cette courtoisie me
fasse, que ce vieil Gentilhomme ne soit pas
occis, frere dit le déloyal Girard, je ne lui
ferai point de mal pour cette heure. Il lui
lièrent les pieds & les mains, puis vièrent
vers Escarmonde qui là étoit pâmée. Alors
lui lièrent les mains & lui bandèrent les
yeux puis la mirent sur un coussin voulust
ou non, Huon qui entendoit les cris de la

belle Escarmonde sa femme, il s'écria
mout haut & dit. Mon frere je te prie pour
l'amour de Dieu qu'à cette bonne Dame
qui est ma femme & épouse ne veuille
faire mal. Frere dit le traître ne parlez plus
je ferai ce que bon me semble. Puis vint à
Huon & au vieil Gerasme qui là étoient
gisans, & les mirent sur deux chevaux,
puis après le traître fit prendre les corps
des douze Barons morts & les fit jeter
dans la riviere de Gironde.

Puis se partirent & se mirent au chemin
vers la cité de Bordeaux & emmenaient la
piteuse compaignie tous liex sur un rouffin,
pitié étoit de les voir, la belle Escarmon-
de disoit à Huon, hélas sire vous me disiez
que quand je serois en votre pays je porte-
rois couronne d'or & il faut que je meure
miserablement, alors Huon lui dit. Taisez
vous ma chere défolée: car si le malheur
nous en vent à ce coup, il ne nous pour-
vra pas toujours. Ainsi donc comme ils se
lamentotent sans sçavoir où on les menoit
ils entrèrent dans la Cité de Bordeaux où
étant ils allèrent tout droit au Palais; là
descendirent de leurs chevaux. & prirent
Huon de Bordeaux, la belle Escarmonde
Gerasme, & les descendirent en une Char-
tre mout profonde, & fut ordonné qu'ils
auroient un peu d'eau & trois pains d'orge
& deffendirent que personne n'y entrast
pour parler à eux.

*Comme les traîtres retournerent en ladite Ab-
baye & mirent à mort le bon Abbé. & pri-
rent tout le Trésor que Huon avoit laissé
dans l'Abbaye.*

Vous avez donc vu le malheur où é-
toient tombez nos gens, mais vous
ne sçavez ce que advint au bon Abbé, car
le traître Gibouars & Girard sortirent de
Bordeaux & vièrent en l'Abbaye de Saint

DE BORDEAUX.

Maurice en laquelle ils entrèrent à l'heure
de dîner, puis quand là furent veus, Gi-
rard manda le bon Abbé que parler vint in-
continent à lui. Quand l'Abbé sceut que
Girard étoit venu il s'en donna mout gran-
de merveille, si vint bien hastivement de-
vant Girard & lui dit. Sire vous soyez le
bien veu, je vous prie que dire me veuillez
quelle avanture vous a ici améné. Sire
Abbé dit le traître, depuis que mon frere
est sorti d'icy il s'est souvenu de ses tresors
qu'il vous a laissé, & m'a envoyé pour
vous dire que me donniez tout pour donner
aux Princes & Barons qui sont à la Cour
de Charlemagne. Sire dit l'Abbé lorsque
Huon votre frere sortit d'icy me laissa beau-
coup de tresors, me deffendant de les don-
ner à personne que à lui: Girard ayant en-
tendu l'Abbé lui dit: par Dieu Abbé vous
mentirez, car malgré vous je les aurai; a-
lors prenant l'Abbé par les cheveux & Gi-
bouars par un bras si le jetterent par terre
si rudement que le coeur eut cassé dans la
ventre: quand les Moines virent leur bon
Abbé mort si se mirent en fuite, les deux
traîtres courans après par l'Abbaye l'épée
au poing, & quand les Moines virent que
ne pouvoient échapper de leurs mains, se
mirent à genoux devant eux en les priant
de les prendre à merci, & leurs disoient
où sont tous les tresors. Après Gibouars
dit que avoient bien parlé. Les Moines
pour avoir paix monstrerent le lieu où é-
toient les tresors & leur donnerent les clefs
de tout, lors prirent tous les tresors de
Huon, & prirent tous les Orasemens de
l'Eglise, là dedas y avoit un Moine qui
étoit cousin de Gibouars. il fut élu Abbé
de l'Abbaye puis s'en allerent à Bordeaux
où étant ils firent bien regarder des Bour-
geois, qui tous se donnoient grandes mer-
veilles d'où venoit leur Seigneur, & où il
étoit pris tant de richesses, ils passerent

outre & vièrent tout droit au Palais où ils
déchargerent tout. Quand tout fut déchargé
Cirard en fit mettre en ses coffres ce qu'il
voulut, puis fit charger deux somniers &
les fit conduire vers Paris, alors Girard &
Gibouars se mirent à dîner, & après le
dîner les chevaux furent prêts, adonc mon-
terent dessus & s'en allerent accompagnez
de leur nouveau Abbé: tellement donc
que en allant retraperent leurs gens qui
menoiert leurs somniers, & s'en allerent
tous ensemble tellement cheminèrent qu'ils
arriverent à Paris, ils firent leurs presens;
ils donnerent deux somniers d'or à la Rei-
ne & trois au Roi Charles lequel les reçut
à grande joye, puis n'y eut Barons qui
n'eust un riche don, mais qui n'en voulust
point ce fut le bon Duc Naimas qui n'en
voulust un seul denier, mout sage & mout
beau prud'homme étoit, le Roi Charles
fit porter les trois coffres & ne voulust
regarder dedans qu'il n'enst parlé à Girard
lequel il fit asséoir auprès de lui, car on
dit communément que ceux qui donnent
sont les mieux venus. Girard dit Charle-
magne, vous soyez le bien veu, & vous
priez que dire nous veuillez la cause
pour laquelle êtes cy venu: sire dit Girard
je vous le dirai: car pour la grande affaire
que j'ay devers vous & vos Barons, m'a
été besoin de faire les dons que j'ay fait
à vous & à vos Barons, dont je suis mout
triste de ce que est nécessaire que je vous
le dise, & ay passé mieux être de-là la
mer que de vous dire ce que me faut ab-
solument vous dire, ce nonobstant que en
jour de ma vie je ne dis chose ne racoste-
teray plus envie que celle-cy car de tous
en seray blasmé, mais j'aime mieux mon
honneur garder que de tous ceux qui sont
en monde. Girard dit Charlemagne, vous
avez droit, il vaut mieux dire verité que
dire mensonge.

HISTOIRE DE HUON

Comme le traître Girard conta au Roi Charlemagne que Huon son frere étoit revenu sans ce qu'il eut fait le message qu'il lui avoit été onchargé, & comment le Roi sommanda qu'on allast querir Huon qui étoit en la Cité de Bordeaux prisonnier pour le faire mourir.

Girard dit à Charlemagne, verité est que vous m'avez fait Chevalier, & suis teau de vous porter honneur: car je scait de certain que je disai telle chose que tous ceux de votre Cour seront dolans & moi-même le fais. Girard dit Charlemagne dites ce que voulez dire. Sire dit Girard n'a gueres que j'étois à mon Hôtel, avec mes Barons, & comme je devois avec eux, je vis venir mon frere Huon lui troisième avec lui une jeune Damoiselle & un vieil Geati homme qui s'appelle Gerasme, lors quand le Duc Naimés de Baviere entendit Girard il se donna grand merveille & dit: Ha! vrai Dieu! j'entens ici une chose qu'à grand peine dois je croire, car si c'est celui Gerasme que je pense: lui & moi sommes grands amis ensemble. Sire dit Girard je vous acheverai ce que j'ai commencé. Verité est que quand je vis Huon mon frere je lui fis bonas chere. & puis je lui demandai s'il avoit été en Babylone & s'il avoit fait votre commandement, lors quand il m'entendit: il ne scait que répondre & ne me dit mot, dont quand je vis cela je le fit prendre & le fit mettre dans mes prisons, & suis ici venu pour vous avertir de cela, dont vous en ferez à votre plaisir. Quand les Princes qui là étoient entendirent Girard qui son frere Huon avoit détenu, il n'y eut celui à qui le cœur ne fit mal dont il y en eut beaucoup qui se prirent à pleurer & disoient que Girard l'avoit fait par trahison.

Adonc quand l'Empereur Charlemagne entendit Girard il fut troublé & plein d'ire car ayant entendu Girard, l'ancienne haine qu'il portoit à Huon de la mort de son fils Charlot fut reavoullé. Tellement qu'il dit tout haut, Seigneurs, je semond & adjournez tous ceux qui furent pleiges de Huon de me le rendre & de le mettre entre mes mains pour en faire à ma volonté. Et quand il eut dit cela il se rassit, & apella le Duc Naimés & lui dit: Sire Duc vous avez entendu ce qu'à dit Girard de Huon son frere. Sire dit Naimés, je l'ai bien entendu, mais il convient que la chose aille autrement, & n'est nul qui puisse prouver ce qu'à dit Girard. Sire dit Girard, vous dites à votre plaisir; mais j'en prend Dieu à témoins, & mon beau pere Gibouars, & ce bon Moine & son Clerc. Alors Gibouars, l'Abé & son Clerc répondirent tous d'un bon accord que ce que Girard avoit dit étoit vrai: par ma foi ce dit le Duc Naimés, vous êtes quatre voleurs & faux témoins. & le Roi est mal conseillé s'il vous croit. Naimés dit le Roi, dites moi ce qu'il vous semble de ces deux freres. Sire dit le Duc Naimés, cette chose est de grande consequence; car vous voyez celui ci qui accuse son frere, il l'accuse d'autant qu'il n'est pas ici pour le défendre. Ha Dieu! que je trouve que c'est une chose étrange de dire que si j'avois un Frere qui fut banni de France & qu'il vint vers moi à refuge, je n'aurois pas le cœur de l'accuser devant un Prince, non sire, je dis que jamais prud'homme ne fera telle acte à son frere. Or je dis derechef que tout ce qu'ils ont dit est faux, & que ce n'est que machine & fausse trahison parquoy je dis qu'ils sont dignes de mort.

Quand Girard vit Naimés il changea de couleur & devint blanc comme neige, en soit reatant du mal qu'il avoit pourchassé à son frere Huon, moult maudissoit

DE BORDEAUX.

en son courage Gibouars de ce qu'onques n'avoit eût, adonc il dit au Duc Naimés, sire sire, advis m'est que grand tort avez de me haïr comme vous faites, Girard dit Naimés c'est pour la méchanceté qui est en vous, n'a gueres que vous voulez être l'un des douze Pairs de France, mais le Roi n'a point besoia d'un tel Conseiller comme vous. Naimés dit Charlemagne je veux que vous me fassiez venir devant moi ceux qui sont demeurez Pleiges de Huon. Alors le Duc Naimés de Baviere les fit tous venir devant le Roi & il parla à eux & leur dit: Seigneurs vous savez la peine que je vous ai mis sus si Huon ne faisoit son Message: or il n'est fait ni accompli. Parquoy si Huon ne me rendez je vous ferai tous mourir. Sire, dit Naimés je vous prie de m'écouter & de me croire pour cette fois, il vous faut prendre de vos gens les plus nobles & les envoyer à Bordeaux & ils ameneront Huon devant vous, puis après vous lui demanderez s'il a fait votre commandement. Naimés, dit le Roi vos paroles sont belles & véritables, auxquels je m'accorde & veux qu'ainsi soit, que l'onaille querir.

Comment l'Empereur Charlemagne alla lui-même à Bordeaux, pour faire mourir Huon pour la grande haine qu'il avoit contre lui.

Ainsi qu'avez entendu en cette Histoire comment le Duc Naimés fit tant devers Charlemagne qui fut content d'envoyer querir Huon, mais le Roi qui moult étoit indigné contre lui, ne s'en voulut pas attendre à son homme pour l'envoyer querir, mais fit son traict apprêter, & lui-même en personne conclut d'y aller. Premierement il commanda que les douze villages de Huon fassent pris & saisis & me-

nez en prison jusques à son retour: mais le bon Duc Naimés de Baviere les pleigea tous, parquoy il furent laissez sans être mis en prison, le Roi se mit à point & parta avec lui onze de ses Pairs, se mit à cheminer pour aller vers Bordeaux, & venille Dieu sauver & garder Huon: car il est en péril de vie si Dieu n'a pitié de lui: le Roi noblement accompagné s'en alla devers Bordeaux & tant alla qu'il apperçut la Cité. Quand ils furent proche, le traître Girard dit à Charlemagne, sire si c'étoit votre plaisir, moult volontiers j'irois devant en la Cité pour ordonner tout pour vous recevoir comme il appartient. Girard dit Charlemagne, besoia n'est que vous avanciez de rien apprêter pour ma venue; car autre y aura qui irons que vous, & j'y entrerez que premier n'y soit, quand le Duc Naimés entendit Charlemagne, il lui dit, Sire, à mon avis vous avez répondu comme sage Prince, tant chevaucherent qu'ils arriverent à Bordeaux sans que l'on sceust leur venue & allerent descendre au Palais, & puis monterent en la Salle où le dîner fut prêt, ils s'assirent au dîner, moult grand bruit demenoient dans le Palais ceux qui y étoient, tellement que Huon qui étoit dans la chartre en entendit le bruit & demanda au geolier ce que c'étoit & lui dit, ami quel bruit est-ce que l'on mène là sus au Palais, il lui répondit bien fierement je mestier n'avez de le demander: mais si scavoir le voulez je vous le dirai, c'est le Roi Charlemagne qui est ici venu pour vous faire mourir de mort vilaine, Huon répondit: va traître ne scais tu autres nouvelles. Le Roi étoit au dîner qui faisoit bonne chere: mais le Duc Naimés qui après de lui étoit se prit à pleurer & ne peut boire ni manger: il sailla sur ses pieds si roidement qu'il n'y demoura coupe, ne rias, que tout ne fut répandu. Naimés, dit le Roi,

HISTOIRE DE HUON

grand tort avec de faire ainsi. Sire, ce dit Naimés, j'ai bon droit de ce faire, car je crois que vous êtes venus à Bordeaux pour boire & pour mauger & non pour donner le droit à qui il appartient. Ha! très noble Empereur que pensez vous faire: car ce n'est pas peu de chose de juger & faire mourir un de nos douze Pairs, & si c'est chose impossible de faire loyal jugement quand vous & moi seront remplis de viess & d'espices. Mais par celui Dieu qui me forma, si je vois aujourd'hui homme qui mange, je ne l'aimerai plus. Naimés dit le Roi je ferai ce que vous voudrez. Alors le Roi commanda que l'on ôrât les tables & fit amener Huon lequel vint avec sa femme Esclarmonde & Gerasme, & les amenèrent à Charlemagne. Huon voyant Charlemagne entre ses Barons, vint par devers lui & ceux qui étoient pleigés lui dirent pour ce, Roi vous voyez celui pour qui nous sommes pleigés, alors le Roi leur dit qu'ils n'en pouvoient aller quand ils voudroient, & que l'on les quittoit. Adonc Huon se mit à genoux devant le Roi. Quand Naimés le vit il se prit à pleurer & dit au Roi, Sire, je vous prie que veuillez donner audience à Huon, Naimés dit le Roi, je suis content de l'oïr. Lors Huon comme par sa harangue, & dit au Roi: sire je vous prie merci à Dieu me plains & à vous & à tous les Barons qui sont ici, du mauvais traître que je vois là qui fut mon frere, car jamais onc Cain qui occit son frere Abel ne fut si déloyal. Quand les Barons eurent ainsi parler Huon: ils regarderent es disant où est la beauté de Huon que maintenant il est si maigre, il est bien aisé à voir qu'il n'a pas été toujours en chambre de Dames. Alors sans plus tarder Huon commença à parler, & dit au Roi Charlemagne, sire verité est que le message que m'avez chargé de faire par devers l'Amiral Gandille ay fait; &

proposé tout au long ainsi que par vous m'a voit été enchargé, j'ai passé la mer & suis été en Babilone par devers l'Amiral, si lui requis en la présence de tous les Barons que sa barbe & ses quatre dents machelieres baillast. Mais quand il eut oui ma demande il la tint à mort grande furie, me fit inclinaient jeter dans sa charrette, en laquelle fusse mort de faim, si ce n'eust esté par la fille de l'Amiral que là voyez contre ce piller appuyée & le bon Roi Oberon que mont dois aimer, c'est un Roi de sacrie mont puiffant & se tient à Mommut dont il en est Sire, lui sachant que j'étois en tel danger il me vint seconrir, tellement que par la force nous entrâmes en Babilone & mirent à mort tous ceux qui ne voulerent croire en Jesus Christ. Puis nous montâmes au Palais où nous mîmes tout à mort, puis vint vers l'Amiral Gandille lui tranchai le chef jus des épaules, quand j'eus ce fait lui ostai les dents machelieres & lui coupai la barbe, puis quand je fus saisi de tout je priai le Roi Oberon que aider me voulust à trouver maniere comment par devers vous je puisse seurement rapporter la barbe & les dents de l'Amiral & qu'il me voulust enseigner où je les pourrais mettre. Alors Oberon par la grace de Dieu & par la puissance qu'il a, les mit dans les côtes de Gerasme qu'il étoit impossible de les voir. Sire, sachez qu'en votre vie n'avez vu un tel homme.

Quand donc que j'eus fait votre message & que j'eus accommodé tout mon fait, je me mit en chemin & emmenai avec moi Esclarmonde la fille de l'Amiral, & les douze Gentilshommes que vous me donnastes quand je me départis, lesquels ont toujours été avec moi. Ha! sire si je vous voulois dire la grande peine & la douleur que j'ai endurée je serois trop long temps, mais je dirai bien qui si Dieu ne m'eust aidé

DE BORDEAUX.

de, jamais je ne fus retourné jusques ici, tellement donc que moi & mes gens arrivâmes à Rome où le S. Pere nous reçut en grande joye, m'épousa avec Esclarmonde fille de l'Amiral Gandille, laquelle pouvoit bien triste & bien desolée, & non sans cause. Quand les Barons eurent les piecetes complaintes de huon, il n'y eut ce nuy qui n'eust pitié d'eux, & regarderent Esclarmonde qui se confondoit en pleurs, dont ils eurent grand pitié. Alors huon dit au Roi, Sire si vous me vuez croire, envoyez devers le S. Pere & vous en sçavez la verité. Ainsi donc comme j'ai dit, je suis ressorti de Babilone & ai rapporté des richesses & des richesses beaucoup avec moi, je n'ai voulu demeurer n'est allé nulle part que je n'eusse parlé à vous, tant j'avois désir de vous voir, j'exploitai tant que je vint arriver à quatre lieues d'ici à l'Abbaye de S. Maurice & pres par ce qu'elle est sur vos terres je m'en vint donc loger en l'Abbaye où le bon Abbé me reçut à grand joye & manda à mon frere ma venue, lequel me vint trouver lui seul avec un Escuyer, parquoi alors comme j'aperçus qu'il n'y avoit que traïson. Huon dit le Duc Naimés votre raison est veritable car il eut fait son devoir, il eut assemblé ses Barons & pour vous porter honneur fussent allés au devant de vous. Sire, dit huon, il n'a fait autre chose car étant avec moi il n'a rien dit de mon affaire, si j'avois fait mon message, sans penser en nul mal je lui raconterai tout. Alors le traïstre me demanda où j'avois mis la barbe & les dents de l'Amiral, alors je lui dis où elles étoient, puis me pria tant qu'il me fit lever à ma nuit & me fit appareiller moi & tous mes gens. Si nous mîmes en chemin, & nous étions proche d'une croix où plusieurs chevaliers s'assembloient ainsi comme je vous dis prendre le chemin de France, il com-

mença à me parler moult rigoureusement par cause & occasion d'avoir noïse & debat à moi. Et assez près avoit un petit bois où s'étoit mis Gibouart de Bierme, lequel avoit quarante hommes armés à blanc, adonc vint & se jetterent dessus moi & sur mes gens qui n'étoient pas armés, tellement qu'ils mirent tous mes gens à mort. Quand ils eurent fait cela ils prirent leurs corps & les jetterent dans la riviere de Gironde, puis me jetterent par terre. Si me lierent les pieds & les mains & me banderent les yeux, pareillement en firent à tant à ma femme, puis vint au vieil Gerasme, & mon traïstre s'en vint à lui avec un tranchant couteau & coupa la chair où il trouva la barbe & les dents machelieres qui avoient été mises par le Roi Oberon. Sire, sachez que quand il en eut tiré la barbe & les dents machelieres, il se se contenta par, il prit Gerasme & le lia piec & mains tout blessé qu'il étoit, vous en pouvez sçavoir la verité de lui. Adonc Gerasme se mit à parler & haïssa sa robe contre mont & montra au Roi sa playe qu'il avoit au côté, laquelle chacun pût voir. Sire dit huon quand ils eurent fait tout ce qu'ils vouloient, ils nous mirent sur trois rosses, & nous amenèrent es cette cité, puis nous firent mettre dans une profonde charrette, là nous a tenu sans pain & à l'eau & nous a ôté tout ce que nous avions. S'ils vouloient dire le contraire qu'ils se voïssent armer, & j'en ferai raison. Mais dit Naimés, huon a raison de dire ce qu'il dit.

Sire, dit Girard mon frere dit sa volenté parce qu'il sçait bien que je ne voudrois me rebeller contre lui. Ha! Dieu comment le traïstre tâche à couvrir son offense, Huon dit le Roi, je ne sçai comment vous avez fait mais je veux que montrez la barbe & les dents machelieres de l'Amiral

HISTOIRE DE HUON

Guy lisse. Sire dit Huon, mon traistre frere me les a derobés. Huon vous sçavez que quand vuy sortirent de France je vous defendir qu'à votre retour vous ne retournaissiez à Bordeaux sans parler premièrement à moi doat pour assuraça me livrées ostages doat maintenant ai quittez puisque je vous tiens, il est en moi de vous faire pendre. Ha sire, dit Huon, à Dieu ne plaise qu'un Roi de France fasse une si grande cruauté, je vous prie merci, & vous prie de me juger selonc raison, mais si ce dit Naimmes vous demandez bien peu de chose, car votre droit est si clair & si veritable que vos Terres & Seigneuries vous doivent être rendues, adonc Naimmes dit au Roi qu'il falloit faire droit & raison à Huon, le Roi lui répondit qu'il étoit en lui de faire mourir Huon, mais pource qu'il étoit Pair de France qu'il seroit en jugement. Quand les Barons entendirent le Roi il en furent bien aise, mais le Duc Naimmes repliqua au Roi & dit: Sire, pourquoi voulez vous mettre Huon en jugement, veu qu'il n'eût de prouver son dire par le Saint Pere, alors Huon se retira, & le Roi appella tous les Barons & leur dit: Seigneurs, je vous conjure sur la foi que vous me devez, que ne soyez porté pour Huon & son frere, mais que fassiez droit à qui l'aura, adonc ils entrèrent dans une chambre; & le Duc Naimmes leur dit Seigneurs, ja sçavez & avez oui comment le Roi nous a conjuré de dire verité, vous connoissez comment le Roi est courroucé contre Huon, c'est pourquoi je vous supplie que chacun venille dire ce qui lui semble.

Comment les douze Pairs de France se retirèrent au Conseil pour rendre sentence de Huon pour lui & contre lui.

DE HUON

Des lors que nos Barons disconvoient ensemble, il se leva un Baron qui étoit ylla de la race de Ganelon, il dit Seigneurs quand à moi je dis, veu le cas comme il est que Huon par droit jugement qu'il doit être pendu & traisté, & maintenant que sans peccé faire le Roi le peut faire mourir. Quand Gantier eut dit sa raison Henric le Comte de S. Omer parla & dit, Gantier retirez vous, car votre parole ne peut être portée pour effet & valeur. Seigneurs dit Henri, pour bref parler & loyalement juger, je dis que la raison est qu'à Huon soit rendu la Terre & son Pays, car son fait est du tout prouvé & par bons témoins comme par le saint Pere, vous sçavez qu'il a été trahi par Girard son frere, doat il doit être traisté à la queue d'un destrier puis qu'il soit pendu, & quand il eut ce dit il se retira & s'assit sur un banc.

Quand Henri de S. Omer eut dit sa raison, le Comte de Flandre se leva après & dit à Henri de ce qu'il avoit dit rien ne feroit, mais je vous dirai quelle chose m'est advise de faire. Seigneurs vous sçavez & vous connoissez le monde qui maintenant vaut bien peu. Il ne s'y voit plus d'amitié entre les freres, vous le pouvez voir par ces deux qui ici sont presens, vous voyez qu'ils sont en dispute; c'est pourquoi si nous pouvons trouver maniere de les accorder envers le Roi & lui prions que des deux freres s'en aillent, & qu'il rende les Terres de Huon, qui pourroit faire cela je dis que seroit une mort belle œuvre.

Comment les Pairs de France mirent tout le fait pour en juger dessus le Duc Naimmes de Baviere, mais quelques choses qu'on n'en eut dit ne fait le Roi Charlemagne jugea Huon à mourir.

DE BORDEAUX:

Quand le Comte de Flandre eut paré le Comte de Malons se le a après & dit Sire Comte de Flandre votre raison est bonne & avez dit comme p u l'homme; mais je sçai de certain que le Roi n'en fera rien, & je dis moi qu'il faut que le Duc Naimmes dise ce qui lui en semble & nous accorderons à ce qu'il dir.

Adonc tous ensemble s'approchèrent vers le Duc Naimmes & le priant de prendre le fait en main, & que tout ce qu'il feroit le tien droit à fait & à dit. Quand Naimmes de Baviere entendit les Barons, il se répondit mot, adonc se mirent tous à parler, & quand la belle Esclarmonde vit Huon si mari & en tel danger elle commença à pleurer & dit à Huon: ici je vois grande pauvreté quand ici en votre Cité vous êtes en danger de mourir, personne ne veax croire qu'en Babiloue avez esté & je vois que chacun est bandé contre vous, doat il me fait bien mal au cœur, alors Huon la reconforta & lui dit. Dame ayez confiance en Dieu par qui tant avoyez esté secouru & aidé, vous ne sçavez ce qu'il veut faire de nous. Lors Naimmes sortit qui étoit au conseil, & dit: Seigneurs, montait au cœur grande peine pour les deux freres & ne sçait quel conseil trouver: je vous supplie de dire ce qu'il vous semble de faire. Sire répondirent les Barons, ja pour cette heure n'auray d'autre conseil de nous. Seigneurs dit Naimmes, le celer n'y vaut rien puis que Huon a été jugé, à votre avis doit il être pendu ou traisté: alors celui qui avoit parlé le premier dit qu'il ne pouvoit échaper d'être pendu; ha traistre tu mentiras, car ton conseil ne sera point creu. Seigneurs dites moi derechef si vous accordez à ce que ja ferai. Ouy, dirent les Pairs toute la charge vous donneas. Lors Naimmes songea, & puis vint devant le Roi & lui dit, Sire vous plaît-il de nous ouir,

Ouy dit l'Empereur, car autre chose ne desire sçavoir. Sire dit le Duc Naimmes je vous demande en quel tere & en quel pays vous voulez que Pus de nos Pairs soit jugé. Naimmes dit le Roi vous êtes prudent homme je sçai que tout ce que vous faites est pour sauver Huon. Sire dit Naimmes, vous avez tort de dire cela. Dites seulement où vous voulez qu'on le juge, si vous ne sçavez le lieu je vous le dirai, en votre Royaume sont trois Villes la première est S. Omer, la seconde Orleans & la troisième Paris, & pource, Sire, si par jugement voulez mener Huon, il convient qu'en l'un de ces trois lieux soit mené, car en cet hostel ne sera jugé. Naimmes dit le Roi, vous bien que vous faites cela pour un sujet, c'est pour faire sauver Huon, car je vous avois dit entre vous autres Pairs que vous en fassiez le jugement, & vous n'en avez voulu rien faire, c'est pourquoi avant que je mange, je verrai Huon pendu & traisté, puis le Roi cria tout haut que les tables fussent mises. Quand Girard qui là étoit entendit l'Empereur il fut bien joyeux, mais gaires n'en faisoit semblant.

Quand Huon & Esclarmonde eurent entendu le Roi qui la mort de Huon avoit jurée: les pleurs & les cris qu'ils commencent à faire n'est nul vivant qui raconter le vous sçait. Esclarmonde dit à Huon: ha sire, or vais je bien que piteusement sera la départie de nous deux, certes si je tenois un costeau je m'attendois pas votre mort, mais je m'occirois devant ce faux & desloyal Roi: le veil Gerasme étoit là qui pleuroit amèrement, & fait: vrai Dieu à quelle heure fu je né, c'étoit une heure malheureuse, en grande peine j'ai usé ma jeunesse, & maintenant en ma vieillesse il faut que je meure honteusement, ils pensoient leur trois mourir, mais à qui Dieu veut aider, il n'est nul qui

HISTOIRE DE HUON

lui puisse nuire, car si Dieu garde le Roi Oberon, au Roi Charlemagne fera par jurer son serment comme verres et après. Aiant vous dirai à parler de la piteuse compaignie, & vous parlerai du noble Roi Oberon qui pour lors étoit en son bois.

Comment le Roi Oberon vint secourir Huon de Bordeaux, fu reconnoître à Girard et de la trahison qu'il avoit faite, & pourchassé à Huon son frere.

Vous avez bien oï par ci-devant comment le noble Roi Oberon avoit été courroucé contre Huon, pource que trahissant avoit son commandement mais quand il fut en la Cité de Rome, il s'étoit de ses pechez confessé, & par notre S. Pere absous. Et pource le Roi Oberon content de lui, ainsi comme à l'heure qu'Oberon étoit assis au dîner, il commença moult à pleurer. Quand ses gens le virent ils s'en donnerent grandes merveilles, si lui demanderent ce qu'il avoit, alors il leur dit: Seigneurs je me suis souvenu de ce pauvre malheureux Huon qui tout drois est retourné d'outre mer, il a passé par Rome & a pris sa femme en mariage, & s'est confessé de tous ses pechez, dont je l'ai assez puni, il est maintenant heure que je lui aide en ses affaires. Car Charlemagne a juré qu'il ne boira ni mangera que Huon ne soit pendu & trahiné, mais il s'en parjurera, car je lui donnerai secours & aide, car le pauvre homme est en grand danger de mourir lui, Escarmonde & le vieil Gerasme, sont à Bordeaux & ont les fers aux pieds, le Roi est assis au dîner, & je souhaite ma table auprès de la fenestre plus haute de deux pieds que la fenestre, je veux que sur la table soient mis mon hanap, mon cor & la cote de mail, qui par Huon fut conquis, & si je souhaite que mille hommes armés tels que

j'ai accoutumé de mener en bataille, ils le peut dire que par la volenté de Dieu & la puissance de saërés la table & tout ce que par Oberon avoit été souhaité fut mis & placé au plus près de celle où le Roi étoit. Quand le Roi vit cette table plus haute que la fenestre, & le cor & le hanap, la cote d'acier, il fut moult émerveillé & dit à Naimmes qu'il regardât que ce vouloit dire, & croyoit avoir été eschanté. Sire, en ma vie n'ai vu telle chose, tous les Barons furent moult merveillez, Gerasme qui à cette heure étoit auprès de Huon regarda celle part, & vit la table sur laquelle il voyoit poser le hanap. Gerasme dit à Huon, ne soyez de rien étonné, car sur cette table pouvez voir le hanap le cor & la cote de mail, parquoi j'aperçois que par le Roi Oberon bien tôt sera secours, Huon regarda celle part, si en eut grande joye quand ainsi le vit il leva les mains contre le Ciel, en remerciant Dieu. A tant arriva dans la Cité de Bordeaux, dont les Bourgeois furent bien étonnés de voir tant de peuple. Quand Oberon fut dans la Ville, il dit à ses Barons que les portes fussent gardées & qu'on ne laissât sortir personne. Alors il y eut dix mille hommes à toutes les portes de la Cité, & le Roi Oberon alla vers le Palais, si laissa à la porte dix mille hommes & leur dit que si tôt qu'ils entendoient le cor qu'ils courussent en haut & missent tout à mort. Le Roi Oberon monta au Palais, & grand foison de ses Barons avec lui. il étoit vêtu bien richement; il vint passer par devers Charlemagne sans dire mot. Charlemagne dit, vrai Dieu qui peut être ce Nain bossu: il est bien fier, car à moi s'a daigné parler, je verrai ce qu'il voudra faire: car je ne sçai ce qu'il a en pensée. Quand Oberon fut passé outre, il vint par devers Huon & souhaista leurs fers hors de leurs jambes à

DE BORDEAUX.

vous trois, & les prit par la main, si les mena sous un seul mot dire par devant le Roi. Il le fit assis à sa table & lui-même s'assit avec lui, puis prit son hanap sur lequel il fit trois croix, dont incontinent le hanap fut plein de vin, le Roi Oberon le prit & en donna à Escarmonde, puis à Huon & Gerasme, puis dit à Huon, ami levez-vous & portez à Charlemagne ce hanap, & lui dites qu'il boive à vous en signe de paix, alors Huon se leva de table & vint vers le Roi & lui donna le hanap, le Roi le prit; mais si tôt qu'il eut prit le hanap il fut desséché, & n'y demeura une seule goutte de vin. Vassal, dit Charlemagne, vous m'avez eschanté. Sire dit Oberon, ce sont les pechez dont vous êtes plein, car le hanap est de telle dignité que nul n'y peut boire s'il n'est prud'homme & sans péché mortel. Quand l'Empereur oït Oberon il fut bien étonné. Lors Huon reprit le hanap, lequel incontinent fut rempli de vin, & le porta au bon Duc Naimmes de Barriere qui étoit auprès de Charlemagne, Naimmes prit le hanap & bût à son plaisir, puis Huon retourna vers Oberon & s'assit auprès de lui.

Oberon ape la le Duc Naimmes & lui dit qu'il se levât & auprès de lui se vint mettre, & quand il fut assis le Roi Oberon dit à Naimmes. Sire Duc vous êtes bon prud'homme, car vous avez toujours défendu mon ami Huon, & vous sire Roi vous pouvez voir ici Huon qui a grand tort avez desherité & lui avez ôté sa Terre, il est prud'homme & loyal & vous dis en vérité qu'il a fait son message à l'Amiral Gaudisse, lequel lui a aidé à mettre à mort, puis lui ôta hors de sa bouche quatre dents machelières, puis lui coupa sa barbe qui étoit bien blanche, lesquelles je mis & enferrai dans le côté de Gerasme par la volenté de Dieu. Voyez vous

là Girard le desloyal traître qui par sa mauvaisie a la trahison faite, & afin que plus certainement sçachiez la chose comment il s'en est allé, par lui même vous le ferai dire. Oberon parla & dit Girard, ie vous coniare par la puissance divine que vous avez à dire vérité, la trahison qu'avez faite à votre frere.

Quand Girard entendit Oberon il eut si grande peur qu'il trembloit, car il sentoit en son cœur qu'il ne pouvoit reculer qu'il ne dit vérité. Sire dit Girard, bien vois que le celer n'y vaut rien, vérité est que sçachant que mon frere étoit en l'Abbaye de S. Maurice de prez ie fus extrêmement fâché d'autant que ie sçavois bien qu'il falloit que ie lui rendisse ses terres, alors ie fat trouver mon beau pere Gibonais, où me donna conseil de faire ce que j'ai fait; car il me dit que ie l'allasse visiter & que lorsque l'aurois sçeu tout son fait que ie le fisse lever de grand matin & qu'il seroit embûché dans un bois accompagné de quarante hommes armés & que lorsqu'il approcheroit le bois que trouvaissent moyea d'avoir une querelle & lors que soient en dispute, ie ferois du bois & mettrois Huon & tous ses gens à mort.

Quand donc nous eûmes mis à mort les gens de mon frere, nous les jetâmes dans la Garonde, & après nous prîmes mon frere & sa femme Escarmonde, & le vieil Gerasme, & nous leur liaîmes les pieds & les mains & leur bandâmes les yeux, puis vins de vers Gerasme & lui coupai la chair & lui prit la barbe & les dents machelières, lesquelles s'il vous plait irai querir, nous dit Oberon, quand ie les voudrai ie les aurai bien fait vous. Nous ames donc nos trois prisonniers dans ce Chateau, puis nous allâmes dans l'Abbaye de S. Maurice où moult me avoit mis tout son tresor, nous le demandâmes à l'Abbé

HISTOIRE DE HUON

mais onc il ne voit d'ont donner. Alors nous le tuâmes & priâmes tout, & fistmes celui ci Moise qui est parent de Gibouars Abbé de l'Abbaye. Sire, tout le contenu de ma maldite trahison vous ai racconté, & tout ce m'a fait faire Gibouars mon beau pere, car jamais je n'y eut pensé. Alors le bon Roi Oberon lui dit, vous en serez tous deux pendus par vos gorges, & n'y a homme qui vous en puisse sauver. & puis il dit au Roi, & bien Emperereur, vous avez oui la grande trahison de Girard & de Gibouars, comme ils ont tenu que on se ce pruvre Huon; mais par celui Dieu qui me forma il en seront pendus, & les deux faux témoins s'iffi. Foi que je dois à Monsieur S. Denis dit l'Emperereur, ils n'en peuvent échapper.

Comment le Roi Oberon fit pendre les quatre trahisseurs, Girard, Gibouars, & les deux faux témoins. & de la paix de Huon & de Charlemagne, & comment le Roy Oberon donna son Royaume à Huon de Bordeaux.

A Lors quand le Roi Oberon eut oui Girard il dit je souhaite les dents machelieres & la barbe de l'Amiral Gaudiffe ici sur cette table; je si ot n'ot dit cela que les dents & la barbe furent dessus la table, chacun les regardoit grandement. Alors Huon dit au Roi Oberon, Sire, qu'il vous plaise de pardonner à mon frere, je lui donne la moitié de ma Terre, afin que puissent ser nos vies ensemble. Sire, qu'il vous plaise d'avoir pitié de lui. Quand les Barons qui là étoient entendirent Huon ils dirent qu'il étoit prud'homme & que ce fut été grand dommage si la chose fut allée autrement: Huon d'e de rech à Oberon qu'il eut pitié de son frere, & Oberon lui dit, que pour tout l'or

du monde ne le feroit, alors il dit, je les souhaite par la puissance que j'ai en féerie tous quatre pendus dans ces prez. je si ot ne l'eut dit, que Girard, Gibouars, l'Abbé & le Moise furent pendus dans le pré, ainsi furent puis les trahisseurs. Quand l'Emperereur eut vu les grandes merveilles qui se faisoient par le commandement du Roi Oberon, il fut bien étonné. Alors le Roi Oberon ayant tout fait, & raconté plusieurs choses à Charlemagne, il apella Huon & lui dit, prenez la barbe & les dents machelieres & les portez au Roi, en lui disant qu'il vous rende vos Terres & Seigneuries: alors Huon se leva & vint vers Charlemagne, alors il lui dit: Sire, voici les dents & la barbe de l'Amiral, Auon dit le Roi je vous tiens pour quitte & vous restez toutes vos Terres, & vous que soyez mon ami. Sire, dit Huon, grand merci je rende grace à Dieu de ce que me dites. Lors l'Emperereur baissa & accola Huon, en signe de paix. Lors tous les Barons en furent joyeux. Le Roi Oberon apella Huon & lui dit: je vous commande si cher que vous n'aimiez, que d'aujourd'hui en quatre ans me veniez trouver dans ma Cité de Mommur, car je vous veux donner mon Royaume & ma dignité, le que le chose je puis faire; car à ma naissance le don m'en fut donné, qu'ainsi le pouvois faire & le peut donner à qui bon me semblera: & puis ce que je vous aime loyalement je vous mettrai la Couronne sur la tête, & vous que soyez Roi de mon Royaume, & pour le bon vieil Garisme, vous lui donneres vos Terres & Seigneuries, car il les a bien méritées quand avec vous en tant de prison. Sire, dit Huon, puis qu'il vous plaît je le veux bien. Huon, dit Oberon, qu'il vous soavienne du jour que je vous ai dit, car il est temps que je parte de ce monde, & aille en Paradis, où ma place est apprêtée, &

DE BORDEAUX.

vous dis que si à ce jour vous n'êtes ici je vous ferai mourir vilainement. Quand Huon entendit Oberon, il fut bien joyeux il se baissa pour cuider baiser les pieds, mais Gloriant l'en releva, & Malebron avec lui. Sire, dit Huon, du grand don que m'avez fait je vous remercie.

Comment le Roi Oberon s'en partit & prit congé de Charlemagne & de Huon, & du département que fit le Roi Charlemagne en prenant congé de Huon, comment Oberon étant à Mommur se devoisoit du fait de Huon, & de ce que advint lui devoit.

A Lors quand le Roi Oberon eut dit à Huon tout ce qu'il vouloit dire, & qu'il eut pris congé de lui, il se tint là tout coi & se prit à pleurer, dont Huon en fut bien étonné & le cœur lui en fit mal: & lui dit Sire, je vous prie que dire me veuillez qui vous incite à pleurer. Huon je dirai vérité: sçachez que c'est pour la grande pitié que j'ai de toi; car je jure le Dieu qui m'a formé que jamais en la vie tu n'as eu tant de mal ni de pauvreté que tu endureras auparavant que je te voye. & plains aussi ta pauvre femme qui est si belle & si bon. H! Sire dit Huon, qu'il vous plaise de m'aider en mes adversitez, huon quel confort veux tu avoir de moi. Sire, dit Huon, je vous prie que me laissiez votre cor d'ivoire à celle fin qu'ayant en danger je le sçanne pour avoir secours de vous.

Huon, dit Oberon puis que ja t'ai mis d'accord avec Charlemagne ne t'attens plus d'avoir secours de moi, contens toi que je te donne mon Royaume & tout mon pouvoir & ma puissance, alors huon dit à Oberon, baise moi, mon frere, lui dit que j'ai de regret que cela ne peut être autrement. Adonc le Roi Oberon prit congé

de Charlemagne, & du bon Duc Naimés & de tous les Barons qui la étoient, puis vint à huon, si l'embrassa en prenant congé de lui, puis prit congé d'Esclarmonde & lui dit je vous recommande à Dieu, & sur tout soyez sage, & portez honneur & reverence à votre mari, gardez loi foi & loyauté, il prit congé de Gerisme auquel il fit grand honneur. Après son département, l'Emperereur & tous les gens prirent congé de huon & d'Esclarmonde, huon & Gerisme monterent sur leurs destriers, & convoysent le Roi bien deux lieues, puis prirent congé de lui.

Huon, dit le Roi, si aucune guerre vous vient faites le moi sçavoir, & je vous enverrai gens pour vous aider & secourir huon l'en remercia bien humblement.

Lors il s'en revint à Bordeaux, où il fut reçu à grand honneur. Or la fièvre huon à son plaisir & revenons au bon Roi Oberon lequel étant sorti de Bordeaux s'en revint à Mommur. Quand là fut venu il se prit à gremement à pleurer & Gloriant lui demanda qu'il avoit, & Oberon lui dit: ha! mon ami, je pleure ce pauvre malheureux huon qui est demeuré seul dans son Château, & je sçai de certain qui doit avoir bien du mal & tout pour la femme, il a eu bien du mal, mais il en aura bien d'avantage; & comment dit Gloriant ce pourra faire ce que vous dites, car huon est grand Seigneur: Gloriant, dit le Roi Oberon: De lui veuillez aider en ses affaires, car il en aura de grandes. Als si d'adonc le Roi Oberon parloit de huon & le plaigaoit fort, & dit der chief Gloriant je vous dis en vérité qu'avant qu'il soit en au huon sera en telle misere que s'il avoit vingt Royaumes il ne les pourroit sauver. Alors Gloriant lui dit, Sire jamais vous laisserez huon en tel danger que vous ne lui donniez secours & aide. Non ferat certes,

HISTOIRE DE HUON

dit le Roi Oberon, puisque je lui ai donné & promis ma dignité & mon Royaume: je ne lui veux aidr en nulle chose. A tant vous laisserons à parler du Roi Oberon, & vous parlerons de huon qui est en son Palais à Bordeaux.

Comme Huon prit possession de ses Terres & Seigneuries, & comment il punissoit les rebelles & les deux Pelerins, par qui tant de mal advint, & comment le Duc Raoul d'Autriche par le rapport des deux Pelerins, s'amouracha de la belle Esclarmonde. Et de tournois qu'il fit oier, afin qu'il pût mettre Huon à mort.

Huon étoit à Bordeaux, il assembla tous ses Barons & leur dit qu'il vouloit aller voir ses Terres & Seigneuries & en prendre possession, il alla & fut reçu partout, si ce n'est un seul Chasteau qui se nomme Angelars. Celui Chasteau étoit à trois lieues de Bordeaux. Quand huon vit que Angelars ne vouloit lui rendre obéissance il dit que si par force pouvoit le prendre, qu'il les feroit mourir honteusement, alors huon y alla mettre le siége, il fu huit jours devant, & au neuvième donna un assaut general, alors il ent le Chasteau, il fit mourir Angelars & soixante hommes qui avec lui étoient puis donna le Chasteau à un de ses Gentilhommes. Et cependant la belle Esclarmonde étoit à Bordeaux avec les Dames, & ainsi qu'elles devisoient ensemble, voici trois Pelerins qui entrerent lesquels humblement saluerent la Dame Esclarmonde, alors elle leur demanda d'où ils venoient; Dame, dirent ils, nous venons du saint Sepulchre, là où nous avons eu beaucoup de maux, si c'étoit de votre plaisir de nous faire douner à manger, nous prions Dieu pour vous. Alors la Duchesse appella deux de ses Chevaliers, &

leur dit que l'on menât ces Pelerins dans une chambre, & qu'on leur donnât à boire & à manger leur refection, ce que firent incontinent les Chevaliers, alors la Duchesse les fut voir & leur demanda d'où ils étoient. Dame, dirent les Pelerins, nous sommes de Vienne & maintenant nous venons retourner. Dieu vous veuille conduire, alors elle leur donna dix florins, dont ils furent bien joyeux. Après qu'ils eurent dit adieu ils s'en allerent vers Vienne; mais que mal fut employé ce que la Duchesse leur donna, ils cheminerent tant qu'ils arriverent à demi lieue de Vienne. Quand là furent ils rencontrés par un leur chemin le Duc Raoul qui étoit bien riche, c'estoit un homme hardi & qui étoit bon soldat, mais c'estoit d'un meurtre de ce qu'il estoit traître, il rencontra donc ces Pelerins & demanda d'où ils venoient & par où ils avoient passés. Sire dirent les Pelerins nous venons du saint Sepulchre & avons passé par Bordeaux, là où une honnête Dame nous a fait donner à boire & à manger, je crois que c'est la plus belle Dame qui est en ce monde; certes, c'est dommage que huon ait une si belle créature de femme, elle meriteroit plus d'un Chevalier comme vous que d'avoir celui qu'elle a. Quand Raoul eut entendu les Pelerins il devint incontinent amoureux d'Esclarmonde, il fit serment qu'il l'auroit & qu'il feroit mourir huon de mal mort, & qu'il prendroit Esclarmonde à femme. Alors Raoul s'en retourna à Vienne, il manda ses plus particuliers Barons & leur dit qu'il ameneroit les gens & qu'il venoit aller vers son Oncle l'Empereur auquel il manda qu'il fit à un tournois au lieu où bon lui sembleroit afin que tous les Barons du Pays y allissent montrer leur puissance, le d'Esclarmonde pour afin que huon qui étoit prêt & hardi allât pour le tenter faire mourir, le

DE BORDEAUX.

le messager alla droit à Strasbourg, où il trouva l'Empereur qui étoit oncle de Raoul fils de son frere. Quand là fut venu, il fit son message & fut bien joyeux d'avoir nouvelle de son neveu Raoul, lequel aimoit bien, & pour l'amour de lui il fit faire un Tournois & manda à tous la noblesse qu'ils vissent à certain jour qu'il leur fit sçavoir à Mayence, & que là tiendrait Cour ouverte, il ne sçavoit la raison que Raoul son neveu venoit faire. Raoul appella les plus particuliers Barons & leur dit pourquoi & à quelle cause le Tournois étoit fait, & leur dit je veux que m'aidez à mettre à mort huon afin que j'aye Esclarmonde en mariage. Là dedans y avoit un garçon qui avoit servi huon en sa jeunesse lequel quand il ouit la trahison, il se partit hastivement de Vienne & vint droit à Bordeaux où il trouva le Duc huon qui étoit avec les Barons qui devisoient de ce Tournois, dont ils étoient déjà avertis: le Valet entra ceans & salua bien humblement huon: sire dit huon où as tu été depuis que je ne t'ai vu? Sire dit le Valet, je viens de Vienne en Autriche, le Duc Raoul qu'on est Sire a fait publier un Tournois, afin que vous y puissiez aller pour vous faire mourir afin qu'il puisse avoir votre femme Esclarmonde en mariage. Sire qu'il vous plaist de n'y pas aller, car ils sont bien vingt mille hommes. Quand le Duc huon entendit le Valet il fit serment que s'il peut en maniere que ce soit que Raoul le comparera cher. Lors la belle Esclarmonde se mit à genoux devant huon & le pria de ne point aller au Tournois; mais huon n'y regarda rien: Lors la belle Esclarmonde dit à huon: Sire qu'il vous plaist de me donner dix mille hommes avec vous, & s'il vous plaist j'irai aussi: non dit huon, vous n'y venez pas; car vous êtes trop grosse. Adonc il fit oier par

tous ceux qui voudroient venir au tournois de Mayence avec lui, qu'ils s'apprêtassent incontinent fut sçut par tout que huon vouloit aller au Tournois, tellement que Raoul entendit les nouvelles, alors il dit qu'en façon de Pelerin iroit voir Esclarmonde, dont il est amonné: il vêtit la robe d'un Pelerin & prit l'écharpe de la bourgeoise, il se frotta d'une herbe, dont il devint fort laid, il dit à ses hommes qu'on ne die mot, alors se partit de Vienne & vint droit à Bordeaux, où étant il vint vers le Chasteau il monta les degres & vint en la Salle où huon devisoit avec ses Barons du Tournois de Mayence. Raoul vint devant huon & lui demanda à manger pour l'honneur de Dieu, sire dit huon, tu en auras assez, je te prie de me dire d'où tu es. Sire je suis du Pays de Berry & viens du saint Sepulchre: alors l'on donna à dîner au Pelerin.

Comme après que le Duc Raoul eut été à Bordeaux en guise de Pelerin, il s'en revint à Mayence, & comme Huon prit congé d'Esclarmonde & s'en alla au Tournois de Mayence.

Après que huon eut bien parlé avec le Pelerin il fit aprieter les tables, on il s'assit & Esclarmonde sa femme auprès de lui, & puis fit mettre le Pelerin au bout de la table & le fit servir comme il falloir; mais le traître Pelerin ne se faucioit guères de boire & manger; mais il faisoit seulement cela pour voir & contempler la belle Esclarmonde, laquelle il regarda tant, & la trouva si belle qu'il ne savoit que dire, alors il dit en son cœur que huon en mourroit de mal mort. Mais que s'il eut plu à Notre Seigneur de découvrir la trahison du Pelerin, que cher l'eût comparé. Après qu'ils eurent dîné, huon fit donner des habits & fouliers au Pelerin, lequel il prit & n'osa

HISTOIRE DE HUON

refaier cela de Huon, prit congé de lui guéris ne mit qu'il ne fat à Vienne dont il étoit Seigneur, & quand il fat dans son Palais il fat bien receu de ses Barons: alors on diligence ils s'apprêta & fit apprêter ses gens, & prirent leur chemin vers la Cité de Mayence, bien-tôt fat averti l'Empereur de la venue de son neveu Raoul, si alla au devant, & quand il l'eut veu il l'embrassa bien tendrement, & lui dit, beau neveu, bien me plaît votre venue Ha que si le bon Empereur eusse scû la trahison de son neveu, qu'il ne l'eut pas caduée, car il aimoit bien Huon, l'Empereur & son neveu Raoul entrèrent à grande joye dans la Cité de Mayence, déja dans la Ville étoient plusieurs qui étoient venus pour iouter. Huon étoit encore dans Bordeaux: mais voyant qu'il étoit tems de partir, il fit apprêter ses gens & prit congé de la belle Esclarmonde sa femme, laquelle se prit fort à pleurer quand elle vit le partement de son mari, alors il monta sur son décrier & ses gens aussi, ils cheminèrent si bien qu'ils arrivèrent à Cologne sur le Rhin, où il demoura deux iours entiers, & le troisième il dit à ses gens: Seigneurs, ie prens congé de vous, car nul de vous ne viendra avec moi: ie ne veux mener avec moi personne que Dieu & ma bonne épée ne vous étouffe de rien; car celui qui toujours m'a aidé ne me laissera point, ainsi Haen s'en parti seul.

Il partit donc & laissa ses gens qui piteusement pleuroient, il chemina si avant que de loia il apperceut tentes & pavillons dans une plaine, il passa entre & entra dans la Cité où il vit plusieurs Barons qui étoient parmi les rues. Huon passa entre, & vint vers le Château où étoit l'Empereur & son neveu Raoul, quand Huon fut devant le Palais il regarda en haut vit l'Empereur & son neveu qui les degrés montoient.

Quand Huon fat là venu, il trouva un Allemand lequel il mit à raison, si lui dit ami, qui font ces deux Priaces qui devant moi marchent, Sire dit l'Allemand, le premier qui marche est l'Empereur, & celui qui va après est Raoul son neveu, le Tournois étoit exprès fait pour lui, car après le Tournois il doit épouser une belle Dame que peut de gens peuvent nommer. Quand Huon entendit l'Allemand le sang lui monta au visage. Ami dit Huon, ie te prie que tu me fasses ce plaisir de tenir mon cheval jusqu'à mon retour que l'aye parlé à l'Empereur & à ses Barons. Sire dit l'Ecuyer, ie le ferai volontiers. Dieu veuille aider à Huon, car il va entreprendre une grande besongne.

Comme Huon tua le Duc Raoul en la présence de l'Empereur son oncle seant à la table, & des merveilles qu'il fit & comme à la chasse qu'on fit après lui, il abbatit l'Empereur & gagna son décrier.

HUON plein d'ire & de courroux monta au Palais, & le Roi se mettoit à table pour dîner, lors Huon entra l'épée nue & vint devant l'Empereur & lui dit: Sire, ie vous conjure par la vertu divine, que vous ayez à dire verité, si vous ayez une Dame épousée remplie de toutes bonnes vertus qui vous portât foi & loyauté & il vint un traître qui finement la voulait avoir, que lui feriez vous? Ami dit l'Empereur, certes ie vous dirai verité, scachez que si j'avois une femme telle comme vous dites & qu'un traître voulait faire ce que vous dites, ie lui passerois mon épée au travers du corps.

Quand Huon eut entendu l'Empereur il dit. O très-noble & vertueux Empereur juste & loyal iagement avez fait. Sire ie vous dirai qu'il m'a pleut de vous

DE BORDEAUX.

dire cela, c'est votre neveu Raoul, qui pourchasse ma mort comme traître, & à la fin d'avoir Esclarmonde ma femme, & tous mes heritages, c'est pourquoi, Sire, ie desire de m'en venger selon le jugement que vous en avez fait, quand je troye celui qui m'a offensé, lors tira son épée hors de sonreau, quand Raoul le vit il s'effraya à cause qu'il étoit déformé, & quand il vit que Huon eut levé son épée pour le ferir, il s'esfuit vers son oncle; mais Haen qui ceur avoit ser lui, le poursuivait si vivement qu'il l'atteignit d'un revers par telle force qu'il lui abasit le chef, & tomba le corps devant l'Empereur. Dieu me donne beaucoup de grâces dit Huon, jamais ce drôle ne sera revivra de ma femme, j'en suis bien assuré. L'Empereur fat triste quand il vit son neveu mort, il commença à crier à ses gens gardez que ce Vassal ne vous échappe; car je ne boirai ni mangera qu'il ne soit pendu & étranglé. Haen qui bien l'entendit ne s'en soucioit guères, mais s'approcha à dextre & à senestre; tant en mit à mort que ce fat merveilles: l'Empereur & ses gens s'allèrent vites armer, & Haen voyant qu'il avoit du pire, gagna les degrés du Palais où étoit son décrier, il monta dessus habilement & le piqua des éperons & s'en alla; mais Galeran cousin germain de Raoul alla après & cria, fils de perrin tu as occis Raoul, retourne où je te frapperai par derrière. Quand Huon l'entendit il se retourna & bailla sa lance & Galeran la sienne, Haen l'atteignit si bien qu'il le fit tomber de son décrier, l'Empereur nul ommé d'ost vint vers Haen & s'entretenoit si bien qu'il n'y demoura écu ni laubert qu'il ne perçât, la lance de Haen fut telle force qu'il jecta l'Empereur par terre, alors Haen laissa son décrier & prit celui de l'Empereur, lequel étoit bien meilleur, & quand il se vit sur ce décrier

il ne craignoit personne, il piqua des éperons & se partit, & plusieurs Allemands vouloient courir après, mais l'Empereur leur dit qu'ils perdroient leur tems, car il avoit son bon décrier. Lors ils lui demanderent s'il avoit quelque mal, non dit il, grace à Dieu je n'ai point de mal qui m'empêche de chevaucher, mais ce qui me fâche, c'est que je vois Haen qui s'en va, & emmène mon bon décrier, & avec ce il a tué mes neveux. Seigneurs, ie vous conseille que nul ne vous suive; mais s'il plaît à Notre Seigneur avant qu'il soit trois mois je mettrai tant de gens sur pied que les vallées en seront pleines, puis les menerai devant Bordeaux, & n'en partirai que je ne l'aye pris, & si je puis tenir Haen je le ferai mourir de mauvaise mort, & lui prendrai toutes ses Terres.

Comme Huon après qu'il fut monté sur le décrier de l'Empereur arriva à Cologne où il trouva ses gens. Et comme il se départi, & de l'Empereur qui se mit en embûche dans un bois pour mettre Huon à mort & de la bataille qui se fit, & des treves qui furent entre l'Empereur & Huon.

Ainsi comme vous avez vu, Haen s'en départi & vint si comme l'Empereur & les gens devoient du fait de Huon, il survint un Chevalier qui avoit nom Genden, lequel étoit natif de Nuremberg, il vint avant & dit. Sire, si creaire me voulez vous retourneres à Mayence cette nuit & vous reposerez, & puis vous prendrez ici quatre cens compagnons que vous enverrez à deux lieues d'ici, sur grand chemin de France, & là trouverons un bois où ils s'embuscheront jusqu'à ce que Haen passe par là, ie scéi de certain que tout droit va à Cologne au gire, & loger en l'hôtel d'un François qui là demeure &

HISTOIRE DE HUON

le lendemain il partira & passera par le bois où sera l'embûche, par quoi il lui sera impossible de se sauver, & le prendra ou l'occiront comme la chaise pourra tourner, quand l'Empereur vint Gaden il fut bien joyeux & dit que plus de quarante hommes y vouloit mener, car il avoit désir d'avoir Huon, or prenant donc notre chemin vers Cologne, avec dix mille hommes furent prêts & les autres envoia à Mayence, ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent au petit bois où il mit son embûche, & Huon chevaucha tant depuis qu'il fut parti de l'Empereur qu'il arriva à Cologne, où à très-grande joye fut reçu de ses gens qui l'attendoient. Quand Geraine vit Huon il lui dit: Sire je vous prie que nous venilles raconter comme vous va. Lors Huon leur raconta tout l'un après l'autre comme il avoit occis Raoul, & de son département qu'il fit de Mayence, & de la poursuite que fit l'Empereur, Geraine & ses compagnons furent bien joyeux d'entendre Huon & remercièrent notre Seigneur de cette belle aventure. Mais ils ne songèrent pas que l'Empereur s'étoit embûché dans le bois & qu'il attendoit que Huon passât. Huon & ses gens descendirent à Cologne jusqu'au point du jour, il eût Messe puis monta à cheval & sortit de Cologne accompagné de treize mille bons combattans, étant donc sortis de la Ville il commanda à ses gens de se mettre en rang de bataille comme bons soldats, ils se mirent donc en chemin, le temps étoit beau & clair, par quoi ils pouvoient voir de loins ainsi qu'ils approchoient les bois, Huon aperçut les gens de l'Empereur & dit à ses gens: Seigneurs voici beaucoup de gens qui viennent furieusement devers nous, je vous prie que chacun se montre tel qu'il est. L'Empereur dit à ses gens Seigneurs je crois que ceux qui sont ici devant nous

sont François & crois que le premier est Huon; c'est pourquoy je vous prie qu'un chacun de vous donne dedans, & que l'on ne manque point de prendre Huon, car ma volonté est de le faire mourir misérablement.

De la grande Bataille qui fut à deux lieues de Cologne entre l'Empereur & Huon & des trèves qui furent faites, & comme Huon les obtint. & du Prevost de Cologne qui vint assaillir Huon.

Après que Huon eut donné courage à ses gens & qu'il les eut mis en rang de bataille, ils avancèrent & Huon le premier se mit en la bataille, il estoit comme la foudre & le premier qu'il rencontra fut Gaden, il bailla sa lance & le frapa si rudement qu'il lui passa la lance au travers du corps, après il vint contre Crahis de Polinger qui l'Enseigne Imperiale portoit Huon l'atteignit de sa lance par tel effort que le manbra & le cheval tomberent par terre. Huon fit tel occision que la campagne étoit toute couverte de sang. L'Empereur voyant le dégât que faisoit Huon il dit: ha! Huon Dieu te maudit quant aujourd'hui tu m'as tant fait mourir d'hommes dont je suis bien dolent. Sire dit Huon avant que me teniez je vous en ferai bien mourir d'autres & vous même vous ferai mourir, croyez que tout ce malheur ne provient que de votre neveu Raoul qui me vouloit tollir Esclarmode ma femme. Lors ils s'éloignèrent & baissèrent leurs lances, mais comme ils se vouloient approcher les Allemands y accoururent à grand force; car ils avoient peur de l'Empereur, lors survint le vieil Geraine qui fierement se combattoit, Huon tenoit son épée de laquelle il faisoit merveille, Huon & ses gens firent tant qu'ils firent reciter les Al-

DE BORDEAUX.

lemans, mais il y en est un lequel voyant la perte de l'Empereur, se retira devers Cologne. Quand dedans fut entré hastivement s'en alla à l'hôtel du Prevost, où étant il lui dit le misere où étoit l'Empereur. Lors le Prevost ayant entendu le danger où étoit l'Empereur, il fit sonner la blanche cloche de la Ville & fit publier de carrefour en carrefour, que ceux qui pouvoient porter armes s'armerent vite. Lors tant Chevaliers que gens de pied virent bien vingt mille hommes & le Prevost se mit le premier & enseignoit à ses gens comment il falloit se comporter en bataille: l'Empereur voyant que ses gens étoient presque tous occis cherchoit Huon de tous côtés, tellement qu'il l'aperçut qui decouroit & detrachoit ses gens, il se prit à crier. Vassal tourne ton écu vers moi; car il me fait mal de te voir ainsi detraucher mes gens, alors s'éloignèrent l'un de l'autre & se donnerent de si terribles coups que c'étoit merveille. Huon avoit une grande & grosse lance de quoi il frapa l'Empereur si roidement qu'il tomba à terre & se rompit la cuisse; lors ses Barons le relevèrent & le mirent sur une litière, & étoient bien fâchés de le voir comme il étoit: ses Barons lui consentirent de faire la paix avec Huon, ce qu'il fit; car il envoia deux de ses Chevaliers devers Huon & lui manda qu'il se vouloit accorder & faire bonne & loyale Trêve, ce que Huon accorda volontiers: ha! malheureux Huon, cependant que tu es le dessus, que ne mets tu tout à mort; car un jour t'en recevras: les messagers de l'Empereur s'en retournèrent devers lui & dirent comme Huon avoit accordé les trêves, & comme il avoit deffendu à ses gens de ne point avoir de bruit avec les gens de l'Empereur, ce qu'ayant entendu l'Empereur fut bien joyeux de ce qu'il étoit

accordé avec Huon, car la trêve étoit faite pour six mois. Lors Huon fit sonner la retraite & aussi firent les Allemands qui bien en eurent grande joye: l'Empereur se fit porter dans une litière jusqu'à Mayence, & là se fit panser la cuisse. Huon & ses gens s'en retournèrent à Bordeaux bien joyeux de ce qu'ils avoient la victoire, ils ne firent pas long chemin que Geraine regarda sur derrière & vit les Bourgeois de Cologne qui venoient vers eux l'enseigne déployée. Quand Huon les eut aperçus il fut bien étonné & dit à ses gens: Seigneurs je vois bien que je suis trahi; car l'Empereur sans ombre de trêve fait courir après moi. Seigneurs je vous prie que nous allions dessus, & que nous mourions tout à mort. Huon ordonna la bataille en attendant les autres qui bien étoient vingt mille d'autre part le Prevost adouberoit ses gens de bien tenir leur rang, le Prevost & ses gens piquèrent des éperons & vinrent bien furieusement donner dans le bataillon, Huon & ses gens d'autre côté qui n'étoient pas endormis, en ce premier combat y eut de braves hommes occis. L'Empereur qui hors du bois étoit issu, se mit en chemin lui & ses gens, alors il ouit le bruit de la bataille de quoi fut bien étonné, si demanda à ses gens ce que pouvoit être. Sire dirent ils, Huon & ses gens sont assaillis. Beau Dieu de quelles gens peut être Hay Huon. Huon répondit: je vous prie que je sçache ce que c'est. Sire dit un Chevalier de Bavière qui là étoit, sçachez que c'est le bon Prevost Geire lequel n'étant pas averti des trêves qui étoient faites venoit pour nous donner secours, alors il s'est jetté dessus Huon & ses gens certes dit l'Empereur si je savois qu'il eut fait cela sçachant que les trêves étoient faites je les ferois mourir: alors il dit que incontinent on lui alla dire qu'ils criaient

HISTOIRE DE HUON

feut merci à Huon, ou si ne leur faire, mettes le incontinent à mort comme rom-
peur de treves. Et quand l'Empereur eut
fait son commandement à un de ses che-
valiers à pointe d'épée qui vint devers le
Prevost qui estoit trist d'avoir perdu quatre
mille de ses Bourgeois : alors le Chevalier
de l'Empereur dit au Prevost. Sire, que fai-
siez-vous quand vous avez attaqué Huon,
qui a fait la paix avec l'Empereur ? allez
vivement lui crier merci, car par moi l'Em-
pereur vous le mande. Alors le Prevost sans
plus attendre prit son épée & s'en alla se
jetter aux pieds de Huon, en le priant
d'avoir pitié de lui, disant qu'il ne sçavoit
les treves qui estoient faites entre lui & l'Em-
pereur. Huon ayant entendu le Prevost,
lui pardonna, sçachant que c'étoit pour se-
courir son Seigneur, & que c'étoit pour un
bon sujet ce qu'il avoit fait. Alors le Pre-
vost prit congé de Huon & s'en retourna
devers l'Empereur, & Huon tira devers
Bordeaux.

*Comme Huon arriva à Bordeaux, & des
conseils que lui donna Esclarmonde, &
lesquels il ne voulut croire, & de la joye
que Huon eut de la naissance de Clairette
sa fille.*

Quand Huon eut quitté le Prevost,
lui & ses gens vinrent droit à Bor-
deaux, où ils furent reçus des Bourgeois en
grande courtoisie. Huon fut reçu d'Esclar-
monde sa femme en grande joye, elle lui
demanda s'il estoit sain & sauve, & comme
il avoit fait ses affaires : Dame dit Huon,
sçachez que je suis été à Mayence, où j'ai
trouvé Roval, lequel j'ai occis, quand ie
l'eut occis, ie me partis de Mayence, mais
ie n'étois pas loin de la Ville, que l'Empereur
courut après moi pour se venger de la
mort de son neveu, alors nous baiffâmes

nos lances & nous frapâmes si roidement
que d'un coup que je lui donnai, je le fis
tomber de son cheval & lui pris, alors
je m'en revint à Coloye où j'avois laïté
mes gens ; mais je n'y fus pas long temps
que l'Empereur & ses gens s'en allerent
mettre en une boscade dans un petit bois
quand nous passâmes par le bois ils me li-
vrerent bataille, mais par la grace de Dieu
& de mes bons Vassaux, nous les vîmes à
destruction, & l'Empereur eut la coiffe
rompue. Huon dit Esclarmonde, bien de-
vez remercier votre Seigneur de ce qu'il
vous a gardé de vos ennemis. Il y a treus
mois passez il doit relever la guerre. Alors
Esclarmonde dit à Huon, si croirez-vous
les vous ferez bien : j'ai un frere qui le
Roi Salebran se nomme, il est paillard
Seigneur, il y a long temps qu'il desire être
Chrétien : il vous faut l'aller trouver &
lui conter vos affaires, il s'en viendra a-
vec vous accompagné de trente mille
hommes, & vous l'amenera avec vous
dans cette Cité, pour vous défendre contre
l'Empereur. Sire, pour Dieu veuillez croire
mon conseil pour cette fois, certes si vous
n'y allez un jour vous pourrez repentir :
quand Huon sut bien entendre parler sa
femme, lui dit : ma chère & loyale com-
pagnie, ce que vous me dites est le témoi-
gnage de l'aveitid que vous me portez, dont
je suis bien joyeux ; mais par celui Dieu qui
me ferma, je ne chercherai aucun secours
que je n'aye vû Allemands & Bavarois &
que je ne leur fasse sentir la force de mon
bras. A tant laisserons ce discours, & par-
lerons d'autres choses. Mout grande joye
& grande féiz firent nos Barons grand es-
pace de temps, tant que le belle Esclarmon-
de sentit le mal d'enfantement, elle fut couchée
dans sa chambre en reclinant Dieu & la
Vierge, elle accoucha d'une belle fille,

DE BORDEAUX.

Huon fut incontinent averti dont il en fut
bien joyeux, il romeroit hemb'ement nostre
Seigneur, la chambre fut incontinent plei-
ne de Fées, lesquels demorerent de la venue à
l'Esclarmonde, on le porta baptiser à l'Église.
& les Fées lui firent chacune une Croix,
& elles s'en retournerent, dont Huon fut
bien étonné. Mais sire Oberon, par un ma-
gis oblié, point ne donna l'Empereur ni
sa puissance. Alors Huon entra en la salle
où il lui fut présenté sa fille, quand il la
vît il la prit entre ses bras & la montra à ses
Barons, chacun étoit bien aise voir une
si belle fille. A tant vous le roi à parler de
la naissance de Clairette, & nous revien-
drons à l'Empereur.

*Comme l'Empereur assembla grand ost & s'en
vint en Bordelais, & comme il assiegea la
Cité de Bordeaux, & comme Huon s'ap-
prêta pour sortir sur ses ennemis, & de la
prise de Gerasme.*

Vous sçavez comme le Dicheffe Esclar-
monde avoit donné avis à Huon son
marri qu'il allât devers son frere ; mais il
n'en voulut rien faire : sçachant donc que
l'Empereur venoit assiege la Cité, il man-
da par tous les pays, que ceux qui vou-
loient porter armes le vinssent trouver à
Bordeaux, tellement qu'en peu de temps il
eut beaucoup de soldats, il fit accommoder
ses tentes & murailles : en celui temps
Bordeaux n'étoit pas si fort qu'il est main-
tenant. Après que Huon vit que la Cité
étoit fouraie de bons garsans, il dit au
vieil Gerasme, mon bien aimé ami, celui
que j'aime le plus, vous voyez comme
l'Empereur nous veut faire la guerre, vous
voyez les soldats que nous avons en cette
Cité, c'est pourquoi cher ami, je délire
qu'avec moi vous gouverniez la Ville &
les Soldats qui sont dedans. Gerasme dit,

Sire, je vous remercie de l'honneur que
vous me faites, je vous assure que je ferois
ce qui me sera possible. L'Empereur étant
fort de sa terre entra dans le Bordelais,
là où il mit tout à feu & à sang, il fit tant de
chose qu'il arriva devers Bordeaux où
il planta le siege : l'Empereur fit entourer
toute la Ville de Soldats, & Huon regarda
leurs gasses, & quand il eut vû leur con-
enance il s'arma & fit armer ses gens. Huon
& le vieil Gerasme mirent ordre dans la
Cité & prirent dix mille hommes & puis
sortirent hors de la Ville : l'Empereur étoit
peur lors de sçavoir lequel étoit bien joyeux.
Huon & ses gens se jetterent dans l'ost de
l'Empereur où ils firent grande excroisi-
on. Huon rencontra un des familiers de l'Em-
pereur qui sortit de l'ost il lui donna un
si merveilleux coup de son épée, qu'il le
tua tout roide, il mettoit à mort tout ce
qu'il rencontra ; tant que le bruit de ses
gens alla jusques à l'ost de l'Empereur, &
l'Empereur demanda ce que c'étoit. Sire,
dit l'un de ses gens sçachez que c'est Huon
votre ennemi, lequel est sorti & a mis
beaucoup de vos gens à mort. Quand l'Em-
pereur entendit son homme il monta sur
son détrier, il trouva ses gens qui étoient
prêts, alors il choisit Huon entre les autres
& puis montra à ses gens & leur dit : Sei-
gneurs que l'en m'arraye ce galand qui
est votre ennemi. Alors l'Empereur &
ses gens se mirent à batailler. Huon étoit
désireux de vaincre ses ennemis sic qu'il
les repoussa jusques dans leurs tentes. Sa-
vari qui étoit là vint secourir l'Empereur
& ses gens ; le vieil Gerasme se mit en
bataille si avant que son détrier lui fut
occis dessus lui, tellement qu'il tomba
par terre, alors il fut pris & emmené en
l'ost de l'Empereur, huon étoit parmi la
bataille & faisoit merveilles ; mais il ne
sçavoit pas que son ami Gerasme étoit pris

HISTOIRE DE HUON

huon & ses gens retournerent à Bordeaux & quand il fut dans le Palais il regarda à l'entour de lui & ne vit point Gerasme, dont il fut bien étonné: il demanda à ses gens qu'étoit devenu Gerasme. Sire, dit un Chevalier, sçavez qu'il est prisonnier en la main de vos ennemis. Quand huon en eut dit que le vieil Gerasme étoit pris, bien le reclama & loua ses forces; mais les autres Barons le reconforterent. Lors il monta au Palais où il trouva la belle Esclarmonde, il la baïsa & l'embrassa. Sire, dit la Dame, comment vous va? belle dit huon, je suis bien triste d'avoir perdu le vieil Gerasme, lequel est demeuré prisonnier entre les mains de nos ennemis: he! Sire dit Esclarmonde, si vous eussiez été devant moi frere comme je vous avois dit, vous n'eussiez pas perdu vos gens. Dame, dit huon, de ce ne parlez plus, votre plaisir soit le mien dit Esclarmonde; mais je suis bien fâché du vieil Gerasme qui est prisonnier: Dame dit huon Gerasme n'est pas encore mort, nous l'aurons moyennant la grace de Dieu.

Comme l'Empereur Thierry fit lever une fourche pour pendre le vieil Gerasme, & comment Huon sortit de Bordeaux, & secourut le vieil Gerasme.

L'Empereur étant retiré en son hôtel, commanda qu'on lui amenât les prisonniers qui avoient été pris dans la bataille, alors on les alla quérir, on amena le vieil Gerasme, lequel étoit paillard & fort, il avoit une grande barbe qui étoit toute blanche, il étoit bien vieux. Quand l'Empereur le vit il lui demanda d'où il étoit & comment il avoit nom. Sire, dit il, j'ai nom Gerasme, sçavez que je suis parent à huon, & est celui que j'aime: Vassal dit l'Empereur, demain au

matin devant que je mange, vous & vos compagnons serez pendus. Sire dit Gerasme, auparavant que cela soit je ferai encore bien mourir de vos gens. Vieillard dit l'Empereur, vous avez grand tort quand si hardiment parlez. Lors il fit dresser des fourches sur un petit rocher proche de Bordeaux tellement que du Château on pourroit voir les fourches; quand les fourches furent faites l'Empereur dit à Gerasme, je verrai tantôt si huon que vous aimez tant vous viendra secourir.

Ainsi comme huon s'étoit levé il vint vers une fenêtre & regarda vers l'ost où il aperçut les fourches qui là étoient pour faire mourir ses gens, alors il dit à ses Barons: Seigneurs, que chacun de vous s'arme, je vois en l'ost de l'Empereur des fourches qui là sont & je crois que c'est pour pendre Gerasme & ceux qui ont été pris avec lui, c'est pourquoi si nous voulons sauver nos amis il nous faut aller les aller secourir. L'Empereur appela un Chevalier qui de son ost étoit auquel dit Othon, je veux qu'incertainement parties trois mille hommes & que vous m'ameniez ces prisonniers aux fourches & les faites mourir. Quand Othon entendit l'Empereur il fut bien étonné & étoit bien dolent d'avoir cette commission, car en sa jeunesse avoit été nourri en la maison du Duc Sevin Pere de huon, & étoit un pauvre parent, mais pour ce temps il n'en étoit en fuite de Bardesex, & avoit été servir l'Empereur: quand il eut charge de mener ces prisonniers au supplice, il fut bien triste & dit à l'Empereur. Sire, avis m'est que vous faites mal de faire mourir ces prisonniers; car si huon venoit quelques uns de vos gens il en feroit le semblable. Sire, si croire me voulez ne les faites pas mourir si tôt. Sire, dirent les Barons, le conseil que vous donne Othon est bien profitable.

DE BORDEAUX.

ble. Mais voyez vous, dit l'Empereur, ce fol qui me veut empêcher de prendre vengeance de mes ennemis. Par le Dieu qui me crée, le premier qui m'en parlera davantage, je le ferai mourir. Othon, dit l'Empereur faites ce que je vous commande alors Othon s'en partit & emmena Gerasme & ses compagnons aux fourches; mais si tôt s'y fut que le bourreau mit la main sur Gerasme & le fit monter sur l'échelle. A peine avoit il monté trois échellons que Huon & ses compagnons vinrent. Huon alloit le premier, quand il fut aux fourches il aperçut celui qui vouloit pendre Gerasme. Alors Huon lui donna tel coup d'un épien, qu'il lui perça tout le corps; alors il dit à Gerasme: descendez de là & vous armez de ces armes: alors il descendit bien joyeux de ce qu'il étoit secouru. Huon se mit donc en la mêlée où il faisoit merveilles, il frapoit & détrachoit allemands si furieusement qu'ils moururent tous exceptés Othon lequel s'étoit fort bien deffendu, alors il se rendit à Huon, & lui conta comment il avoit voulu détourner l'Empereur de mal faire; mais que sa parole ne lui avoit rien servi. Vassal, dit Huon, de mort n'ayez peur, pourvu que me veuillez aider à vaincre mes ennemis. Sire, dit Othon, que je sois hay de Dieu si je ne vous sers loyalement. Adonc il vint devers Gerasme, & le délia & puis après s'en retournerent ensemblement devers Bordeaux.

Mais ils ne firent pas une demie lieue qu'ils aperçurent derrière eux leurs ennemis, qui venoient & courroient après eux; alors huon dit à ses gens, Seigneurs, retournez, & ne nous montrez point couards: alors la lan. e baïllée se mirent dans la presse. & se monterent gens qui sçavoient manier les armes. Ils firent une telle charge d'un costé & d'autre que c'étoit pitié de les voir. Alors nos gens ayant repoussé plusieurs

fois les Allemands ceux qui étoient dans les tentes & pavillons commencerent à sortir, ce que voyant Huon il dit à ses gens: Seigneurs, retirons nous devers la cité de Bordeaux; car nous nous sommes meslés & opprésés: alors les gens la crurent & s'en retournerent le petit galop devers Bordeaux.

Comme l'Empereur fit assaillir Bordeaux par deux fois, où il fit grande perte de ses gens, & comment Huon envoya son messenger Habourie vers l'Empereur pour querir la paix. Et de la réponse de l'Empereur.

Après que Huon se fut retiré à Bordeaux, les barons & soldats de l'Empereur lui dirent: Sire je ne sçai ce qu'il vous plaît de faire, car voilà un grand nombre de vos gens lesquels ont été occis par Huon. Sire, il vous faut donc regarder à faire paix avec lui. Quand l'Empereur entendit ses gens, il devint tout rouge, alors il leur dit qu'il n'en feroit rien, & au contraire il vouloit aller donner un assaut à la Ville, les Barons lui dirent. Sire vous ferez ce qu'il vous plaira; mais vous n'y gagnerez pas. Il leur dit, Seigneurs, que l'on assemble tout mon ost & je m'adresserai mon frere, qu'il amène ses gens, & il conduira mon armée, ce qui fut fait incontinent, car ses gens furent prêts & son frere vint avec que son armée fût faite & vinrent devant Bordeaux. Huon étoit desarmé lui & ses gens, alors qu'il eut dit le bruit de ceux qui venoient donner l'assaut, ils prirent vivement chacun une soupe en vin & puis s'allèrent armer & vinrent sur les murailles. Là où Dieu sçait qu'ils firent merveilles: Huon & Gerasme tiroient arbalestres, & ne mesquoient d'occir leurs ennemis: bien longuement dura l'assaut, tellement que les Allemands furent contraints de se

retires. L'Empereur doleat & couronné, & plein d'ire & de confort vint vers ses gens auxquels il leur dit mille injures & volut qu'ils retournaissent, & leur dit qu'ils n'avaient plus de pain, & qu'ils retournaissent de passer au assés general à Bordeaux, & qu'ils fussent incantés: ils virent avec échelles, & piques & autres armes, mais nos gens leurs montreroit qu'ils étoient gens de desfrase: ils se desfraserent si bien qu'il y eut beaucoup d'Allemands jetés par terre: l'Empereur & son frere n'oseroient ce qu'ils venoient dire voyant l'escor neuve que faisoient nos gens. Si firent retourner leurs gens, & firent sonner la retraite & s'en retournerent dans leurs tentes. Quand Savari fut desarmé il vint vers l'Empereur & lui dit: Sire, que pensez-vous faire: il vous est impossible de prendre cette Cité, car elle est trop forte. Quand l'Empereur entendoit Savari il fut bien triste, fit serment de rechercher qu'il ne sortira de là qu'il n'ait Haon pour faire son plaisir. Haon & ses gens s'en retournerent au Palais remerciant Dieu de ce qu'il lui avoit aidé, mais les pauvres gens étoient bien tristes, car de vingt mille hommes qu'ils étoient, ils ne restèrent plus que six mille, tellement que Huon dit à ses gens voyant l'Empereur qui avoit encoré tant de soldats, & que lui n'en avoit gueres, & que tous les jours il lui venoit du secours, & qu'à lui ses gens diminuoient, il fut d'avis d'envoyer son messager à l'Empereur pour lui parler de la paix. Alors ses barons lui dirent qu'il parloit bien. Alors Haon appella habourie son messager & lui dit, qu'il falloit qu'il allât par devers l'Empereur, & qu'il lui dit qu'il desiroit avoir paix avec lui, & qu'il vouloit être son homme, & que sur le Carême il iroit au Sainct Sepulchre prier Dieu pour ses neveux qu'il avoit occis. Aussitôt partit Habourie qui ne cessa d'aller jusques à tant qu'il vint au

lieu où étoit l'Empereur; & quand il fut devant lui il le salua, & lui raconta mot à mot tout ce que huon lui avoit enseigné. Et après que l'Empereur eut entendu le message il devint rouge comme un charbon embrasé, si regarda bien fierement Habourie, & lui dit: Va gloton, si ce n'étoit que tu es un message, je te ferois mourir de male mort; va, dit il, & dit à ton Seigneur, que par sa cause j'ai perdu plus de vingt mille hommes sans mes trois neveux; mais par celui Dieu qui me forma, je n'aurai paix ni accord à lui que je n'aye fait ma volonté de son corps. Quand Habourie eut ouï l'Empereur, il eut moult grand peur & eust volenté d'aller à Bordeaux, il sortit de la seate sans mot dire, & se cessa de cheminer tant qu'il fut à Bordeaux, où étant il alla au Palais, où il trouva huon & lui raconta comment l'Empereur n'avoit rié compte de son message, & comme il avoit volenté de faire d'accord & m'a volenté de faire mourir, ainsi je me suis sauvé & l'ai laissé à table. Haon ayant entendu son message, il ne sçavoit ce qu'il vouloit dire, il appella ses gens & leur dit: Seigneurs, je vous prie que tout fraîchement allions donner le dernier mets à l'Empereur: alors ils allerent s'armer, Haon monta dessus Amphage, & prit congé de la belle Escarmonde, & se partit de bordeaux. Alors il se mit dans la meslée & ses gens après lui, huon cria tout haut bordeaux, & baissa sa lance de laquelle il atteignit un chevalier si rudement qu'il tomba mort à terre, ses gens étoient derrière lui qui faisoient merveilles, & en peu d'heure trois cens hommes de l'Empereur furent épouffetés, Haon & ses gens rompoient les tentes & pavillons, tellement que les Allemands se prirent à crier de telle façon que l'Empereur les entendit, & monta sur son cheval, vingt mille Allemands avec lui qui juroient la mort de huon, que

Dieu veuille préserver; car si longuement demeure il sera en danger de sa vie: mais huon, qui étoit bien subtil & appris en l'art de la guerre, aperçut bien vingt mille hommes qui venoient sur eux, alors il dit à ses gens, baigaeurs, pour bien faire retourner nous à Bordeaux. Sire, dit Gerasme, nous sommes prêts de faire votre volonté. Alors le petit trot s'en retournerent à bordeaux: mais l'Empereur qui desiroit la mort de huon, se hâta lui & ses gens tellement qu'étant proche, il commença à crier à huon. Traître, qui se cesse de troubler mon esprit, tourne r. i devers moi ou je t'occirai en fuyant. Alors huon se retourna bien fierement, ils baissèrent leurs lances, & s'entre choquerent de telle façon qu'en les admiroit. Haon avoit une lance de laquelle il atteignit l'Empereur si fort, qu'il tomba de son dérier. Alors huon tira l'épée de quoi il pensa achever l'Empereur; mais les Allemands y arriverent, lesquels le mirent le mieux qu'ils purent sur un dérier, & quand il fut dessus il fut bien aise: alors il dit que jamais ne se battoit contre huon, mais qu'il le poursuivroit de si près qu'il lui seroit impossible où se mettre.

Comment Huon sortit de Bordeaux & emmena tout le bestial qui étoit aux pastures, & comment Huon se mit en chemin pour aller querir du secours, & du denil que en mena Escarmonde.

Vous avez ouy comment huon s'étoit battu avec l'Empereur, & comment il avoit baillé ses gens, alors il leur dit: Seigneurs, retourneras à bordeaux; & s'en allerent tous ensemble. Haon s'en alla droit au palais, où il trouva Escarmonde qui vint au devant de lui, & lui demanda s'il se portoit bien. Ouy, dit huon, Dieu me le veuille.

je suis bien fâché d'avoir perdu tant de mes gens comme j'ai perdu; alors Escarmonde & ses gens le reconforterent; l'Empereur se chant que huon n'avoit plus gueres de soldats approcha son ost le plus près qu'il put, alors quand il fut près de la Ville en lui tiroit arbalestres & javelots, tellement que plusieurs hommes firent la leur cimetiere: huon fut bien delecté de voir la Cité assiegée, les tours remplies & la Ville dégarée de Soldats, cela fut cause qu'il alla vers Escarmonde, & lui dit: Dame, plaise vous me donner conseil que je ferai. Sire, dit Escarmonde grand tort avec quand devant moi vous venez plaindre; car si vous suffiez été querir mon frere, comme je vous avois dit, vous ne seriez pas en la peine que vous êtes. Dame, dit huon, tout ce que vous dites peut bien être: je ne voudrais pas pour trois Cités que j'y fusse été, & que j'avais eusse laissée seule. Je sçai bien que si je vas querir du secours, que j'aurai bien du mal & vous aussi. Et si je demestre ici sans aller querir du secours, la Cité sera prise, & s'il nous peut tenir en ses mains, il nous fera mourir: si veniez, que devers votre frere je m'en aille pour avoir secours, je m'y en irai. Sire, dit Escarmonde, il est bien tard pour y aller; car en cette Cité n'y a point de vivres, vous y pouvez aller; mais il ne se faudoit gueres mettre. Dame, dit huon, je vous dirai comment cette Cité sera nourrie, ici devant la Ville dans ces prairies sont deux cens hommes qui gardent bœufs, vaches & porcs, & quantité de moutons, au plaisir de Dieu, j'emmenrai devant cette Cité, puis nous les ferons tuer & saler, ce sera pour vous cependant que j'irai querir du secours. Sire, dit Escarmonde, Dieu vous en veuille ouïr. A tant laisserent le parler jusques au sonper, & quand il fut nuit, huon pensa que les bergers se fussent endormis, il regarda que le temps

HISTOIRE DE HUON

était trouble comme il le desirait, il fit armer sergents & arma lui-même, puis ordonna gens pour garder la porte, il fit monter son cheval sur lequel il monta, & ceux qui devoient aller avec lui en firent de même. Alors il fit ouvrir la porte le plus doucement qu'il put, ils prirent le chemin devers la prairie, & cheminèrent tant qu'ils virent où étoit le bestail. Huon qui sur son bon destrier étoit, commença à crier; fils de putains, le pasturages où vous estes est à moi à la malheure vous amraaltes ici vos bestes. Alors quand ils virent Huon, ils eurent grand peur, ils craignoient monter sur leurs chevaux; mais Huon venoit à l'encontre d'eux, il baissa son épée, de quoi il en frappa un qui venoit de vant lui à cheval, il lui donna tel coup qu'il tomba mort à terre. Après il alla au second, & puis au tiers, il ne s'arrêta jusques à ce que son espee dura, après il prit sa bonne épée, de quoi il découpoit & détranchoit; d'autre part le vieil Gerasme, Othon & Richier s'éprouverent bravement, tellement qu'en peu de tems les deux cens hommes qui gardoient le bestail furent occis, excepté un qui s'enfuit à l'Empereur que Huon avoit sorti avec ses gens & qu'il avoit emmené tout son bestail.

Quand l'Empereur ouit les nouvelles, il fut bien troublé en son entendement, & fit monter ses gens à cheval pour vite aller boucher le passage. Huon qui les vit venir dit à ses gens Seigneurs, tournons à l'encontre de ces drôles qui voudroient r'avoir leurs bestes; alors tous d'un accord posséderent chacun le firm à terre, puis mirent la main aux épées, de quoi ils firent merveilles: Huon les accabloit tellement que c'étoit pitié de voir ces pauvres Allemands, si que quatre mille hommes furent tués de ce coup là; Huon & ses gens s'en retournèrent avec leurs proye dans la Cité

de Bordeaux, où étant Huon s'en alla dans le Palais où il trouva Escarmonde, il donna son heaume & la baïsa, alors elle lui demanda comment il avoit fait, belle, ce dit Huon, sçachez que plusieurs Allemands avoient occis & découpez. Si avoient emmené la proye; car en tout l'est de l'Empereur n'est demeuré porc, vache, ni mouton, que tous n'ayent été mangés, dont j'eadois bien remercier Notre Seigneur, il nous faut faire saler & accommoder le bestail, & vous avez assez de vivres pour un an, & je peux aller librement querir secours vers votre frere. Sire, dit Escarmonde, je vous prie bien cherement que vous teniez compte de mes freres. Dame, dit Huon, de ce ne faites doute je ferai comme à mon frere. Alors il appella ses barons les plus privez, & leur dit: Seigneurs, allez sçavez le peril où à present sont hommes, & pour ce qu'à toutes choses nécessaires on doit mettre provisions, en cette Cité il y a assez de vivres, il ne vous est soïn de faire quelque forte, si l'Empereur par cas fortait vouloir parler de paix, regardez bien à ce que ferez, car s'il vous pouvoit tenir en ses mains ce seroit pitié; pour moi au voyage que je desire faire, je reviendrai au plutôt qu'il me sera possible. Sire, dit Gerasme, Dieu vous en fasse la grace. Alors commencerent fort à pleurer, Seigneurs, dit Huon, je vous prie de ne vous point tourmenter: car vous sçavez ce qui cause mon département, si je me tiens ici il nous en viendra mal. Gerasme, dit Huon, vous êtes mon bien aimé, c'est pourquoi je vous recommande ma femme & ma fille. Sire, dit Gerasme, tant qu'il plaira à Dieu de me donner vie, je les garderai & conserverai. Escarmonde ayant entendu Huon, elle commença une vie pitoyable; elle parla à Escarmonde, vous avez sujet de pleurer, car auparavant que vous puissiez revoir Huon votre bon ami, vous en aurez bien

DE BORDEAUX.

des crevaux: après ce que Huon eut parlé à tous ses barons, & qu'il eut fait tout ce qu'il vouloit faire, il se retira dans la chapelle où laquelle il se confessa à l'Evêque de Bordeaux.

Comment Huon servit de Bordeaux & naviga tant qu'il vint en haute mer, & comme il arriva au port de l'Aymant.

Huon après avoir reçu la bénédiction de l'Evêque, auquel il avoit confessé ses péchés, sortit hors de la chapelle, & vint dans la salle où étoit Escarmonde, il la baïsa & l'accabla; mais cette pauvre déseulée se laissa tomber entre ses barons, mais Huon la releva & lui dit: comment ma chere amie voulez vous vous tourmenter de la façon? Hu! sire, j'ai bien sujet de me plaindre, car vous me laissez seule dans cette Cité laquelle est assiégée de tous côtés: Dame, dit Huon ne vous tourmentez pas, car je ferai bref retour: alors il se baïsa Escarmonde, il prit congé d'elle, & la recommanda à N. Seigneur. Alors Huon & ceux qui devoient aller avec lui sortirent du Palais & se mirent sur Girode, où étoit une nef après & garnie de tout ce qu'il falloit, Huon & ses gens entrèrent dedans tous armés, & à son département donna son bon destrier en garde à Bernard son conseiller; firent lever les voiles & firent tant de chemin que c'étoit merveille il retournoit souvent sa femme, sa fille & ses barons: alors ils egerent d'une telle route, qu'ils se détournèrent du chemin qu'ils devoient tenir, ils alloient sans sçavoir tellement qu'ils arriverent à un Port, & quand ils y furent ils jetterent leur ancre; alors Huon appella le maître de la nef & lui dit: si ne sçavez pas le chemin du Royaume d'Anfernis. Sire, dit le maraier, j'ai mais je n'y fut, mais dans ce port y a bien

quelques bons patrons qui d'ordinaire vont en ce pays il nous en faut chercher un. Ami, dit Huon, je vous prie d'en trouver un qui nous amène jusques-là; alors le maraier & Huon cherchèrent par le port tellement qu'ils trouverent un vieil homme qui autrefois y avoit été. leur dit que bien les y meneroit. Ami, dit Huon, si au Royaume d'Anfernis me voulez mener & conduire, je vous donnerai or & argent à foison tant que vous serez riche. Sire, dit le vieil patron, je ferai votre plaisir, mais une chose vous veux dire que le voyage est fort perilleux, quand Huon entendit le patron il commença à pleurer & à regretter sa femme, sa fille & ses barons, car il y a bien que d'un an il ne pouvoit retrouver ses amies; ne laissa pas de parfaire le voyage, il commença à se gazer de prendre tout ce qui étoit dans leur nef, & de mettre tout dans celle où ils devoient entrer, & puis prirent congé de leur premier patron, & puis firent lever leurs voiles, le vent leur fut favorable bien six semaines, & s'il eût été tel encore un mois ils fussent arrivés; mais ils se demandèrent, mais il ne furent pas long tems qu'en vent s'éleva & leur fit mille périls; un orage vint après, lequel étoit leur nef & puis l'enfonça tellement que Huon & le maraier ne sçavoient que dire; Huon commença à rechemer Notre Seigneur, car ils étoient en pleine mer, & si il y eût huit jours entiers qu'ils se voyoient point de terre, ils ne voyoient seulement que le ciel & la mer: Huon étoit en la poupe de la nef, lequel dit au maraier, ami, je vous prie de regarder si vous ne voyez point quelque chasteau ou quelque maison. Le maraier qui étoit curieux d'obéir à Huon monta dessus la galerie, & regarda tout au tour de lui.

Il aperçut devers le midi un Rocher fort haut, & tout auprès du Rocher un

HISTOIRE DE HUON

mourir comme vaillant que de mourir de faim, alors il ouvrit l'armoire & prit la clef de la porte, il l'ouvrit & entra dedans & referma la porte après lui.

Comment Huon se combatit, & occis le grand & horrible serpent dedans le Chasteau de l'Aymant.

HUON étoit entré, il regarda devant lui & vit le serpent. Quand il vit cette bête si horrible, sise reclama à notre Seigneur, qu'il lui pleust aidar à occire cette si cruelle beste. Or quand la beste eut aperçut Huon elle s'en donna grand merveille, elle commença à étendre ses ougles & à violer la queue & s'en vint hastivement devers huon, lequel quand il la vit approcher fit le signe de la Croix, & se recommanda à Notre Seigneur, il prit sa bonne épée, & bien hardiment vint à l'encontre du serpent. Le serpent se voyant proche de Huon commença d'une de ses pattes à saisir son écu, & l'arracha d'une telle façon que les boucles, anneaux n'y purent rien faire; huon escarbillard étoit se tira à cossier & lui donna un revers de son épée qu'il croyoit lui avoir abbatu la tête, il n'avoit seulement estransé la peau, il fut bien fâché d'avoir ce coup donné si malapropos. Ha Dieu! ce dit-il, je suis perdu; néanmoins retourna vers le serpent. & lui donna un tel coup par la hanche, qu'il lui estransé un bien peu la chair. Le serpent se sentant offensé donna un coup de sa queue au travers du cors de huon qu'il le jeta par terre, huon qui léger étoit se releva viftement, & alla devers la porte où il trouva un espies, lequel étoit bien tranchant, il regnesa sa bonne épée & vint droit vers le serpent, lequel avoit la queue ouverte pour engloutir huon; mais il avoit son espies, lequel lui foua dans la gaudie, & lui foua

si avant qu'il lui perça le cœur de part en part. Quand le serpent se sentit blessé, il jeta un cri si horrible, qu'on l'entendit à une lieue à la roade. Ainsi fut occie cette miserable bête. Huon voyant cette miserable bête morte, se mit à genoux, & remercia N. Seigneur de la force qu'il lui avoit donnée, il se tint là à regarder ce serpent, & puis il entra dans une belle salle, où il y avoit des merveilles; quand il se fut bien reposé dans la salle, il se leva & apperçut dessus la porte un écriteau qui enseignant le lieu où étoient toutes les clefs des chambres de là dedans. Quand il eut vu cela il alla prendre les clefs, & puis elle de chambre en chambre: il y avoit là dedans un concours de merveilles de ce monde. Vrai Dieu, dit Huon, je croi qu'au monde on ne peut trouver tel tresor, comme il y en a ceas: après qu'il eut été dans ces chambres, il entra dans une autre qui regardoit sur un Jardin beau par excellence; Huon entra dans cette chambre, & puis regarda dans ce Jardin lequel lui plut; il prit la clef qui dans une armoire étoit, & entra dedans, il cueillit du fruit & en mangea si suffisance, le fruit étoit si beau que c'étoit merveille de le voir sur les arbres. Il y avoit là dedans des herbes propres pour la guérison de toutes fortes de maladies. Quand huon eut été là longtems à manger du fruit, il vint en une chambre où il se dévêtit tout nud & prit chemises, bas & souliers, & quand il fut bien accommodé c'étoit le plus bel homme du monde, il se promenoit de chambre en chambre écoutant s'il y eût d'aucun homme ou femme. Il faisoit pour d'entiers là dedans & ne mangeoit que des fruits qui dans ce beau Jardin étoient de si bon fruit, qui dans ce beau Jardin étoient de si bon fruit, qui dans ce beau Jardin étoient de si bon fruit, il en devoit si faible, que à peine se pouvoit soutenir. Alors laisserons à parler de Huon, & parlerons de Escarmonde.

Comment

HISTOIRE DE HUON

Comment après que Huon fut reparti de Bordeaux l'Empereur fit faire plusieurs assauts à la Cité & ne la peut prendre & du conseil du Comte Savary de Vienne, dont la Cité fut prise & de la mort du vieil Gerasme, & comme Escarmonde parla à l'Empereur.

VOUS avez oui par ci devant comment Huon sortit de Bordeaux & laissa Escarmonde en grande tristesse & tous les Barons. Advint donc que l'Empereur fut averti qu'Huon étoit allé querir du secours il dit à ses gens: Seigneurs, il nous faut donner un assaut general à la Ville pendant qu'Huon n'y est pas. Alors les gens répondirent que c'étoit bien parlé, il fit sonner cors & buccines & vint l'enseigne déployée vers la Cité, alors avec échelles & échieux assaillirent la Ville, les habitans se defendirent bien vaillamment, il faisoit bien beau voir le vieil Gerasme comme il enseignoit ses gens de bien faire, alors on ouit de toutes parts Barons & Bourgeois lesquels faisoient merveilles, ils firent un tel degat à l'Empereur qu'il fut contraint de se retirer avec une grande perte de ses gens. Quand l'Empereur fut deffors il dit à ses Barons: Seigneurs il y a bien longtems que nous sommes ici sans avoir rien fait que de perdre des hommes: je vous demande si nous laisserons la Cité comme elle est ou ce que nous devons faire. Alors le Comte Savary se leva & dit. Sire, il m'est avis que ceux de la Cité ne sont pas pour tenir encore longtems car ils n'ont plus de vires, là dedans il y a un vieillard qui est si bien hardi; c'est pour quoi il seroit bon de le mettre à mort, je dis qu'il faudroit envoyer une quantité de montons, bœufs & vaches dans la prairie, & quand le vieillard verra cela il sortira pour avoir sa proye, il y aura dix mille

hommes cachez lesquels l'acciront & ceux qui viendront avec lui, & par ainsi la Ville sera bien assiblie, ce qui sera cause que vous y entrerez facilement. Alors les Barons dirent que sagement avoit parlé le Comte Savary. L'Empereur fit mener du bestial dans la prairie comme son frere l'avoit conseillé & envoya soixante hommes à la garde du bestial, & puis commanda que dix mille hommes fussent armez & se cachassent dans quelque lieu par où nos gens passeroient. Ainsi comme ils eurent apprêté leurs embusches nos gens furent curieux de faire une sortie, tellement que Gerasme qui étoit commandant dans la Cité, fit armer ses gens en bataille, apès qu'un chacun fut prêt & que la Ville fut ordonnée comme il falloit. Gerasme vint prendre congé d'Escarmonde. Ha! cher camarade de Huon & gentil Chevalier, vous allez quitter la fleur de vos amis, car jamais vous ne retournerez dans Bordeaux, ayant donc pris congé de ses amis ils sortirent de la Cité si secrettement que ceux qui étoient à l'embusche n'entendirent point le bruit. Gerasme & ses gens avancerent dans les tentes & pavillons, ils couperent les cordes qui soutenoient les pavillons & detrancherent Allemands d'une telle façon qu'on eut dit que c'étoit diable d'enfer. Apès qu'ils eurent fait leur charge, Gerasme dit à ses gens, Seigneurs a-t-on pourions demeurer ici, retirons-nous vers notre Cité, alors lui & ses gens se pensoient retirer; mais l'Empereur étoit déjà monté sur son destrier, lequel courut après eux avec ses gens. Gerasme les ayant aperçus commença à donner courage à ses gens. Ha, que ce fut là où il montra un trait de sa gentillesse. Les dix mille hommes qui étoient en embusches entendirent le bruit, tellement qu'ils vinrent & nos gens enferme, tellement il y eut

HISTOIRE DE HUON

iqua de la baterie de côté & d'autre. Le
vint Gerasme fut reconnu de l'Empereur
à cause de sa barbe, laquelle étoit toute
grise, l'Empereur se trait à costiere de Ge-
rasme & brocha son destrier de telle façon
qu'il lui passa la lance tout au travers du
corps, tellement qu'au retirer notre gentil
Chevalier tomba mort par terre. Adieu la
fiour de la noblesse, adieu donc cher ami
de Huon, adieu donc cher Commandant
de la Cité de Bordeaux. Et vous, Dame
Esclarmonde, que direz-vous quand on
vous portera la nouvelle de la mort de ce
gentil Chevalier? que direz-vous quand
on vous dira que votre pere gerrien a été
occis? Or pour revenir à notre propos,
notre gentil Chevalier fut donc occis, de-
quoy l'Empereur fut bien joyeux; car lors
que le Capitaine est mort les Soldats ne
vallent plus rien, nos Barons ne laisserent
pas de se deffendre vertueusement, il y
avoit tel nombre d'Allemaas que nos gens
n'y purent résister. Quand Bernard vit
qu'il ne pouvoit échaper de ce peril, il bro-
cha son destrier devers Bordeaux & s'en
alla toujours en avant pour ses compaignons
qui étoient tous occis, alors il entra en la
Cité en ce point. Les Bourgeois furent
bien étonnez de voir entrer Bernard tout
seul. Ils lui demanderent où étoient les
Barons, alors en pleurant leur conta tout.
Et puis il alla au Palais où étoit Esclar-
monde & lui conta comment Gerasme &
ses compaignons étoient morts. Quand
Esclarmonde l'entendit elle tomba pâmée,
incontinent Bernard la releva & lui donna
du via, & quand elle eut repris son vent,
elle commença à faire ces regrets. Quoi
doac, mon cher Epoux est ce aujourd'
d'hui le jour que notre separation se doit
faire? Ha! où êtes-vous, soulas de mon
ame? où êtes-vous dis-je que vous ne venez
secourir une pauvre miserable laquelle va

être ravie entre les mains de ses ennemis?
Ha! que le Ciel est bien courroucé contre
moi, de m'avoir aujourd'hui ravi celui
que mon bien aimé m'avoit aissé pour ma
garde. Ainsi que ceux de la Ville faisoient
du bruit à force de pleurer. L'Empereur
dit à ses gens: Seigneurs, pendant que la
Ville est en pleurs, allons donner un assaut
general: il n'est pas si tôt dit ces propos
que ses gens furent armez & viarent de-
vant la Cité, ils plantèrent leurs échelles
& ceux de la Cité ne laisserent pas de man-
ter sur la muraille, où ils se deffendirent
le mieux qu'ils purent; mais l'Empereur
qui avoit beaucoup de Soldats entra de-
dans par force. Quand l'Empereur le vit
Seigneur de la Cité, il fit crier de carefour
en carefour aucune personne ne touchât
aux femmes ni aux filles, & qu'on ne tou-
chast point aux Eglises. Quand la belle
Esclarmonde vit la Cité prise, vous pou-
vez juger comme elle fut désolée, elle
étoit dans son Palais avec beaucoup de
peuple, & n'avoit point de vivres: elle
commença à reclamer notre Seigneur, &
puis dit à Bernard: très cher ami, vous
voyez comme l'Empereur nous tient, il a
déjà pris la Cité, j'ai grand peur qu'il
n'entre ici par force, je vous prie ami Ber-
nard, sur la loyauté que vous portez à Huon
mon ami, que vous trouviez maniere de
sortir de cette Cité & que vous emportiez
ma fille Clairette dans l'Abbaye de Clu-
gny, que vous donnerez à l'Abbé qui est
son oncle & lui raconterez la peine où je
suis. Dame, dit Bernard, je ferai tout
ce qu'il vous plaira. Alors l'enfant fut en-
velopé & bien accommodé, puis il fut
donné à Bernard, lequel le prit & l'em-
porta à Clugny. L'Empereur fut de vant le
Château, Esclarmonde vint vers la porte
& demanda à parler à l'Empereur. Alors
l'Empereur entra dedans, & Esclarmonde

MOUTIN D E BORDEAUX.

lui dit. Sire, je sçai que vous êtes puissant
Seigneur, aussi suis-je née d'un puissant Roi
lequel étoit payen, & si quitté moi pour
prendre celle de Jesus Christ, c'est pour-
quoy je vous supplie d'avoir pitié de moi,
& de tous ceux qui sont estans dans ce Châ-
teau, je vous supplie qu'il n'y ai point de
sang répandu, & dès ici maintenant je vous
rend la Ville & le Château: alors l'Empe-
reur ayant entendu Esclarmonde, il en eut
compassion; alors il fit crier de rechef des-
seses à toutes sortes de personnes de ne
rien faire à ceux de la Cité. Ainsi fut la
Cité de Bordeaux prise, & Bernard s'en
alla à Clugny avec ce petit enfant. Etant
dans l'Abbaye il descendit de cheval &
alla à la salle où il trouva le bon Abbé,
il lui présenta Clairette & lui dit. La dé-
solée Esclarmonde vous mande joye & sa-
lut: voici sa fille Clairette qu'elle vous
envoye, vous prie humblement de la nour-
rir & d'en tenir compte comme de votre
propre nièce: elle se recommande hum-
blement à vos prieres. La Cité de Bor-
deaux a été prise par l'Empereur, Huon
nous avoit laissé à Bordeaux & est allé
querir du secours au Royaume d'Aufalene
& le Roi de ce pays est le frere de la fem-
me de Huon, Gerasme & les Barons firent
une sortie où ils furent occis.
Quand l'Abbé eut entendu Bernard, il
commença à pleurer, prit son enfant, &
envoya querir une noble Dame pour la
nourrir. Quand Bernard fut parti l'Empe-
reur dit à Esclarmonde Dame ne voulez-
vous pas me tenir votre promesse? Oai sire,
dit Esclarmonde, pourvu qu'on ne face
point de mal à mes Dames & Demoiselles,
alors l'Empereur lui promit que non, &
dès lors fit prendre Esclarmonde & les De-
moiselles, & tous ceux qui étoient dans
la Cité & les fit mener à Mayence dans
des charrettes prisonniers. Esclarmonde fut

mise dans une Tour en grande pauvreté,
& y sera jusqu'à tant que Huon l'en retire.
L'Empereur étoit à Bordeaux & manda
par toutes les Citez qui dépendoient de la
Duché, qu'on lui vint rendre honneur &
reverence: alors chacun de tous côtés vi-
rent à Bordeaux, & puis après l'Empe-
reur s'en alla faire son entrée & puis s'en
retourna à Mayence où il fut reçu à grand
joye. A tant nous lairons à parler de
l'Empereur, & parlerons de Huon qui est
dans le Château de l'Aymant en grande
pauvreté & misere.

*Comme il arriva une Nef au Chastellu de
l'Aymant qui étoit pleine de Sarrasins,
dessus laquelle étoit l'Evêque de Lybonne
& comme Huon les fit Chrétiens, puis les
mena tous dans le Chastellu où ils trouve-
rent soison de vivres.*

Vous avez ouï par ci-devant comme
Huon étoit dans le Château de l'Ay-
mant à grand famine; car il n'y avoit rien à
manger que des pommes dont il est devint
si foible qu'à peine se pouvoit il sou-
tenir. Après qu'il eut esté huit jours dans le Châ-
teau à regarder les merveilles qui là de-
dans étoient, il entra dans une chambre
où il y avoit une bien belle chaise, riche à
merveille. Huon qui étoit si foible, s'en
alla assis dedans pour se reposer, où é-
tant dans la chaise, son mant au lequel é-
toit long, nettoya la poussière qui au pied
de la chaise étoit & apperçut un écritau
écrit en lettres d'or où il y avoit en écrit,
ci-dessous il y a un ceste où il y a pain, vin
vins &c. & sçaches que celui qui ici entrera
s'il a quelque peché mortel il mourra de
morte mort. Quand Huon eut aperçû les
lettres il se donna grand merveilles, puis
se passa une lorgnette sortit de Bordeaux il
se confessa à son Evêque & à son Prieur,

HISTOIRE DE HUON

apparaissant qu'il fut mort, & ne pensis pas avoir commis de peché mortel: alors se mit en priere & oraison, puis si se recommanda à Dieu, il pria la clef & ouvrit le grichet & regarda dedans, après il descendit les degrez & buand il fat dedans il regarda à dextre & vit un grand four & un dedans pour le chauffer, & en un autre four qui est proche il y cuisoit des pastex & gasteaux. Huon qui étoit là fut bien étonné, il s'ap procha d'eux & les salua disant: Seigneurs, je prie à Dieu que toute la compagnie veuille garder. Quand iceux entendirent Huon ils ne repondirent mot & se regarderent l'un l'autre. Quand Huon vit qu'ils ne lui répondoient mot, il fut couroucé, alors il dit: Seigneurs qui êtes ici, je vous conjure par le grand Dieu vivant que vous parliez à moi. Alors tous ensemble cesserent leur ouvrage & regardoient Huon. Le Maître de tous commença à parler & dit: Vassal grand tort avez quand vous nous avez conjurez. Je veux bien que vous sçachiez que si vous étiez payen ou Sazain jamais d'ici ne sortiriez que ne fussiez mort & occis, mais votre prouesse, votre loyauté & prud'homie vous a preservé, & je sçai que vous êtes aimé de Dieu, vous avez bien en grande faim; car plus de dix jours y a que ne bûtes ni mangés hors que des pommes qui sont dans le Jardin: Huon, bien sçai que vous avez grand faim, & pource boire & manger aurez assez de viandes telles comme il vous plaira, entrez dans cette chambre où vous trouverez la table mise. Mais sire, dorénavant je vous prie d'une chose, c'est que vous gardiez bien que plus ne parliez à nous tout ce que vous pourrez souhaiter vous l'aurez. Sire dit Huon, de ce ne parlerai plus. Mais je vous prie que dire me veuillez quels gens vous êtes dans ce Château & comment il s'appelle. Lors iceux

repondirent bien fierement: Huon traître & déloyal, bien êtes méchant de me demander cette chose, je vous la dirai; mais après un seul mot ne vous fera repondre de ceux qui sont céans. Sire dit Huon, je vous prie que si je parle à vous que vous me repondiez. Non ferai certes, dit le Maître. Or vous dirai donc ce que je vous ai promis puisque sçavoir le voulez: sçachez de verité que Julius Cesar qui fut pere au noble Roi Oberon, fit faire & compasser ce Château par sa ic. Lequel Château ne peut être gravé ni pris par force, si advint que Julius Cesar après qu'il eut déconfit le Grand Pompée vint en Alexandrie par devers le Roi Ptolomeus d'Egypte, lequel il déconfit, & lui ôta toutes ses Terres pour les donner à sa sœur la belle Cleopatre, qui en fat Dame & Reine, laquelle depuis a épousé Marcus Anthonius: après que Julius Cesar eut fait, pour soi rafraichir s'en vint avec la Dame de l'Isle Célè laquelle en cette nuit emmena Cesar en cetui Château, tant que par aucune aventure il y eut trois Rois du lignage de Ptolomee, qui sçachant que Cesar étoit en cetui Château, se mirent en armes, grand foison de navires, & vinrent mettre & poser le siege devant cette place, laquelle ils firent une grande espace qu'on ne peut profiter d'un denier, & si longuement y firent qu'il leur en déplut. Si s'en cuiderent aller en leur contrée, ils n'eurent pas purté partir pour l'Aymant qui le fer attirer toujours devers lui, & par ainsi y furent longuement que tous moururent de faim & de rage, ni jamais il n'est homme qui puisse partir, s'il n'est monté sur un navire sur bateau, qui soit fait & chevillé de chevilles de bois, & pource que vous me demandez d'où vient ce tresor qui est céant, sçachez que ce sont les tresors de ces trois Rois qu'ils avoient amenes dans leurs

DE BORDEAUX.

Navires, lesquels tresors Cesar fit apporter céans, & avant ce qu'il mourut il me donna la garde du Château & du tresor qui dedans est. & fais ici moi quarantième, condamné par force à demeurer ici jusqu'au finement du siecle, ni jamais dehors n'en irons: & quand les nouvelles visrent au Roi Oberon que Julius Cesar son pere avoit été occis & meurti de guet à pend dedans le Senat de Rome par ceux à qui il avoit grand fiance, il prit tel déplaisir qu'il fit se ment que jamais en cette place n'entreroit: depuis n'y fat & le fit pource que s'il y venoit avis lui étoit qu'il mourroit de deuil, pour la grande amour qu'il avoit à son pere Cesar. & pource si tu veux sçavoir mon nom & qui je suis on m'appelle Gloriadas, & le Château se nomme l'Aymant: or je vous ai dit toute la verité selon votre demande, parquoi vous ne sortirez point de céans, si vous ne volez en l'air comme un oiseau.

Quand Huon l'entendit il fut dolent & couroucé, après qu'il eut mangé & bu à son plaisir, il prit congé & s'en partit, si vint vers l'huis d'une chambre qui céans étoit, & regarda dessus l'huis où étoient lettres dor, par lesquels il sçût où étoit la clef de la chambre, il la prit & ouvrit l'huis si entra dedans & regarda que tout étoit fait de cristal. Si étoit peinte d'or & d'azur, & y étoient pourtraites toutes les batailles de Troye & tous les faits d'Alexandre, & par dessus le pavement étoient éparfes roses, fleurs & herbes si odoriférantes, qu'aujourd'hui n'est chose au monde qui telle odeur jettât envers les fleurs qui étoient éparfes. & dedans la chambre y avoit plusieurs oiseaux volans qui agréablement chantoient & étoit melodie de les ouir, & n'est nul que dire ni raconter vous sceust la richesse, la grande beauté de la chambre: bien volentiers y étoit

Huon: car tel plaisir avoit à les regarder que rassasier ne s'en pouvoit, il regarda & vit une table, qui toute pleine étoit chargée de viandes, & sur icelle table il y avoit des tasses d'or & d'argent, les unes toutes garnies de pierres que la moindre valoit plus de vingt mille écus, en après y avoit un bassin à laver les mains, lequel étoit sur un pillier de jaspe garni de perles précieuses, le pillier étoit suffisant de payer la rançon d'un Roi. Après qu'il eut tout remarqué les choses les plus rares qui fassoient en cette Salle, voici Gloriadas avec dix ou douze qui étoient vers le four, lesquels Huon méconnoissoit pour cause qu'ils étoient habillez de drap d'or & d'argent, l'un porte une éguiere & lui présente à laver les mains, l'un lui présente un linga qu'il n'y avoit soye plus deliée, afin d'essuyer ses mains, puis s'assit à table, où il mangea sa resaison, & de toutes sortes de viandes qui lui venoient à son goust, il s'assit sur une chaise de tapisserie, qui étoit belle & avoit des cloux d'or massif: il mangea donc son bien-aise; car il ne fesoit que demander à Gloriadas & incessamment étoit servi. Gloriadas ne voulut jamais permettre que Huon se servist, Huon voyant l'honneur que Gloriadas lui faisoit il souhaita Escarmonde & sa fille Clairette, & le vieil Gerasme, Bernard & ses Barons que dedans Bordeaux laissa à son département: comme vous entendez étoit servi & honoré Huon dedans le Château. Quand ce vint qu'il eut dîné, ceux de céans leverent la nappe puis apporterent la toile, le bassin & l'eau pour laver. Et puis quand Huon eut lavé ses mains, il se leva de table & entra au cellier où il vit ceux qui auparavant avoit vus, il les salua en passant outre, mais que nul de céans ne lui repondirent un seul mot, & vint aux degrez par où il étoit descenda,

HISTOIRE DE HUON

de, si monta au haut des sept vingt degrez, puis se vint ébattre de chambre en chambre, puis venoit au Jardin se divertir, & quand bon lui sembloit & heure étoit de manger il descendoit dans le cellier & entroie dans la chambre où il trouvoit sa table mise & la nape toute accommodée, les viandes dessus, comme auparavant avoit fait; mais bien lui déplaisoit que ceux qui devant lui servoient ne lui disoient mot, & si si demeura un mois entier dans le Château de l'Aymant en s'ebattant & se donnant du plaisir & tant y fat que sa force lui revint & sa beauté, bien fort commença à s'enoyer pource que céans n'y avoit homme qui à lui venist parler; bien souvent se souhaitoit à Bordeaux avec cent mille hommes armés pour donner bataille à l'Empereur qui tant de maux & de demages lui avoit faits. Si advint un jour comme Huon s'en alloit promenant parmi la Salle du Palais en disant ses oraisons il regarda sur la mer & choisit de loin une grande nef qui par la mer venoit à pleins voiles pour arriver au port du Château de l'Aymant, sur laquelle étoient quatre vingt Marchands d'Espagne, lesquels ne sçavoient ni ne connoissoient le Port où ils venoient arriver.

Comment Huon de Bordeaux étant appuyé sur une fenestre du Chasteau, regarda en bas devers le Port, & vit arriver une Nef.

Quand Huon les vit venir il s'appuya sur une des fenestres de la salle laquelle avoit le regard sur le port. Quand il vit la nef venir bien la regarda & dit. Vrai Dieu, quatorze de personnes & loyaux Marchands ont été icy perdus & morts de famine, mal sçaveat ceux qui icy viennent arriver en quel port il viennent: il regarda

& vit que la nef entra dedans le port si roidement, que ainsi qu'elle vint heurtant aux autres nefs, gâtres ne s'en fallut qu'elle n'entrât au fond de la mer.

Mais les Nefs vers lesquels ils arriverent étoient toutes pourries & camouffées, par quoi leur nef fut garantie, laquelle nef avoit été tourmentée & en grands périls vingt jours durant, que ceux qui là dedans furent en étoient las & travaillés de tourment & de famine qu'ils avoient, que céans n'avoit homme qu'à grand peine se put tenir sur ses pieds. Quand Huon les vit tout en pleurant les commença à plaindre & à regretter, pource qu'il vit que tous étoient perdus, & que jamais de là ne s'en partiroient: quand la nef fut arrivée ils eurent grand peur, si commencerent à reclaimer Mahom, & le Maître de la nef qui au bout de devant étoit, se leva à l'instant & regarda en haut vers le Château.

Comment Huon de Bordeaux commença à parler à ceux qui étoient dedans la Nef.

Alors ceux qui étoient dans la nef commencerent à regarder le Château & aperçurent Huon qui étoit appuyé à une fenestre, ils eurent bien de la joye de le voir, car ils pensoient que ce fût le Maître, & disoient qu'ils étoient arrivés à bon port. Le Maître de la nef commença à saluer Huon par son Dieu Mahom.

Quand Huon l'entendit il eût certainement qu'ils étoient tous Sarzins, combien que tous sçavoient parler la langue Espagnole, il répondit au Maître & lui dit. Vassal, qui êtes icy arrivés, dites-moi la vérité d'où vous venez & qui vous êtes? sçachez que jamais tant qu'un corps sera la vie vous n'en partirez & y demeurerez toujours, si vous n'avez aposté des vivres

DE BORDEAUX.

avec vous. Alors le Maître tout en pleurant répondit à Huon & dit. Sire vous qui nous demandez, d'où nous venons & qui nous sommes; sçachez de vérité que je suis de la Cité de Lisbonne en Espagne, & ceux qui avec moi sont venus, sont tous Marchands qui sont de Portugal, qui viennent de la Cité de Açores charger cette nef de marchandises, & avons eu bon vent jusqu'à ce que nous eumes passé les détroits de marée & qu'étois près de notre pays: mais le vent & la tempête nous élèva & nous jeta arrière de notre pays, laquelle nous a duré vingt jours & nous étoit force de nous abandonner au vent, ainsi comme notre nef vouloit aller. Si nous aviat bien que nous arrivâmes près d'un rocher, & là jetâmes nos ancres, & tous ainsi que là fûmes arrivés nous trouvâmes l'Evêque de Lisbonne & un sien Chapelain avec lui, qui dessus les mats d'une nef étoient en la mer voguant où ils s'étoient sauvés, car leur nef étoit toute perdue, & ceux qui dedans étoient furent tous noyés, pour la fortune que si grande avoit été à l'Evêque & son Chapelain me prièrent bien doucement que pour l'amour de Jesus Christ je leur voulusse aider & que je les misse dedans ma nef, alors quand je les eut vus en la pitié où ils étoient je les fis entrer dans ma nef & leur donnai des biens que j'avois; car si je n'eusse point fait cela ils eussent fassent morts, & qui devant qu'il soit demain vèpres ils mourroient de faim, car je n'ai plus à manger pour moi ni pour eux ni pour ceux qui sont venus avec moi dans cette nef, & pource sire je vous requiers pour l'honneur de Dieu que vous me veuillez dire à qui appartient ce Château de l'Aymant. Ami ce dit Huon sçachez que ce Château s'appelle l'Aymant, lequel a telle vertu & de telle nature que toujours il attire le fer à lui; &

n'y a nef au monde qu'encore qu'elle soit chevillée de la cheville de fer & qu'elle fut à une journée d'icy il faudroit malgré les mariniers qu'ils vissent arriver dans ce port, quand le Marchand entendit Huon bien fut étonné, & dit à Huon: sire je ne m'étonne point de ce que vous me dites. Ami ce dit Huon, tout ce que je vous ai dit est véritable. Mais si croire me voulez & que le saint Baptême & la Foi de Jesus Christ veuillez prendre & recevoir je vous mettrai en cette place, en laquelle aurez assez à boire & à manger. Quand le Patron eut entendu Huon, il répondit & dit. Sire, sçachez de vérité qu'il y a plus de sept ans passez que je suis creant en notre Seigneur Jesus-Christ, & vous remercie de la grande courtoisie que vous m'offrez à faire, & dès maintenant je me mets en la sainte garde de Dieu & de sa sainte Mere la Vierge Marie.

Quand Huon l'entendit, il en fut bien joyeux & dit au Patron, ami tu iras en ta nef & diras à tes gens qu'ils délaisent leur loi & prennent celle de Jesus-Christ, remontrant leur le péril où ils sont, & avec ce leur remontrerez le bien & le plaisir qu'ils recevront dans ce Château, & s'ils ne veulent accorder à ton dire, dis leur que je leur mande que leur fin est venue. Et les deux prud'hommes qui dans la nef sont, lesquels tu as sauvés & garantis de mort, fait les venir par devers moi sans s'arrêter. Sire dit le Maître de la nef, je vais vers eux & les enverrai. Alors se départit & entr dans la nef, quand là fut venu il dit à ses gens tout ce que Huon avoit dit & ce qui leur avoit enjoint.

Quand les Marchands Payens eurent entendu le Patron, & que tout au long leur eut raconté ce qu'Huon avoit dit: ils dirent tous qu'ils étoient contents dont le Patron fut bien aise, puis après qu'ils eurent accordé

HISTOIRE DE HUON DE BORDEAUX.

Le Patron alla dire au bon prud'homme, l'Evêque de Lisbonne & son neveu qui son Chapelain étoit, si leur dit: Seigneurs, sçachez que là sus y a au Chasteau un Seigneur lequel vous mande que incontines allicz parier à lui. Quand l'Evêque eut dit le Patron, il répondit que volontiers feroit son commandement, si s'en partit de là lui & son neveu & monterent les degrez en haut pour venir au Chasteau,

bien fort s'émerveillèrent de la beauté du Chasteau & du riche ouvrage de quoi le dit Chasteau étoit fait & compassé, si vinrent vers Haes qui à la porte de la Salle les attendoit. Quand ils furent près de lui b'en humblement le saluerent. Seigneurs dit Huon, Dieu vous venille garder, je vous prie de me dire d'où vous êtes & de quelle contrée & de quel pays vous venez à present. FIN.

PERMISSION DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amez & feruz Conseillers les Grns tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartient, Salut, notre bien aimé Pierre Garnier Imprimeur & Libraire à Troyes, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de l'Histoire de Huon de Bordeaux, &c. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres en trois volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défense à tous Libraires & Imprimeurs & autres personnes d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Presentes ser. et enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté

des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & Feal Chevalier Gardedes Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres: Et qu'il en sera entité remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, &c. Donné à Paris le 31 jour de May, l'an de Grace 1726. Et de notre Règne le sixième. Par le Roi en son Conseil. DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 431. fol 345. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 4 Juin 1726.

D. MARIETTE, Syndic.

L'HISTOIRE
DE
MELUSINE

Nouvellement Imprimée.



A TROYES.

Chez JACQUES OUDOT, Imprimeur & Marchand Libraire, rue du Temple. 16 99.